

LA GUERRE DES FEMMES
(1849)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec M. Auguste Maquet

La guerre des femmes
drame en cinq actes, en dix tableaux

Théâtre-Historique. – 1^{er} octobre 1849.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-05-8

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le bac d'Ison. – Sur le devant du théâtre, le chemin qui mène au bac. À droite, un arbre avec des filets qui sèchent. À gauche, la cabane du passeur. Au deuxième plan, la Dordogne.

Scène première

Cauvignac, Barrabas, Ferguzon, Carrotel, Fricotin,
le passeur, dormant dans sa cabane.

FERGUZON, sur un arbre

Rien sur la terre, rien sur l'eau ! quarante degrés de chaleur,
et des cigales en masse, voilà tout... Vous pouvez venir, capi-
taine.

CAUVIGNAC, paraissant

Bon !... (Il appelle à demi-voix.) Tu peux venir, Barrabas.

BARRABAS

Voilà !

CAUVIGNAC

Où est Carrotel ?

BARRABAS

Il a trouvé un figuier, et il mange des figues.

CAUVIGNAC

As-tu regardé par la fenêtre ?

BARRABAS

J'y ai regardé.

CAUVIGNAC

Que fait le passeur ?

BARRABAS

Il dort.

CAUVIGNAC

Eh bien, il nous manque un homme.

BARRABAS

Fricotin ? Il ne manque pas.

CAUVIGNAC

Où est-il, alors ?

BARRABAS

Il visite la boutique au poisson ; mais il n'a pas la clef.

CAUVIGNAC

Bien ! (Il va à la cabane et heurte.) Hé ! l'ami.

BARRABAS

Vous allez le réveiller.

CAUVIGNAC

J'ai à causer avec lui... Hé ! le passeur !

LE PASSEUR, grognant

Hum !

CAUVIGNAC

Allons, allons, un peu de bonne humeur !... de la bonne humeur pour un écu !

LE PASSEUR

Un écu ?... Ah ! diable !

CAUVIGNAC

Allons donc !

LE PASSEUR

Vous voulez passer la rivière, monsieur ?

CAUVIGNAC

Nous sommes au bac d'Ison, n'est-ce pas ?

(Barrabas est entré dans la cabane
par la fenêtre, et en fait l'inventaire.)

LE PASSEUR

Oui, monsieur.

CAUVIGNAC

Et cette petite maison dans les arbres, n'est-elle pas habitée
par une jeune dame de vingt à vingt-deux ans ?

LE PASSEUR

Oui, justement, et par une petite femme de chambre qui a des
yeux...

CAUVIGNAC

Sais-tu le nom de la dame ?

LE PASSEUR

Non.

CAUVIGNAC

Et le nom de la suivante ?

LE PASSEUR

Oh ! celle-là, c'est autre chose : elle s'appelle mademoiselle Francinette.

CAUVIGNAC

C'est cela !... Est-ce que c'est d'un bon rapport, le bac ?

LE PASSEUR

Si l'on n'avait pas la pêche...

CAUVIGNAC

Ah ! tu pêches ?... Il me semble que tu ne pêchais pas dans ta cabane.

LE PASSEUR

Dame, quand il fait trop chaud, je dors !

CAUVIGNAC

À propos de chaleur, est-ce qu'on est absolument forcé de se désaltérer à la rivière, quand on est au bac d'Ison et qu'on a soif ?

LE PASSEUR

Non... Si on a une langue, on demande du vin, et, si l'on a une bourse...

CAUVIGNAC

Oui, on paye... Va chercher une bouteille, et du meilleur.

LE PASSEUR

J'y vais !

(Il s'avance vers la cave, Cauvignac le suit ;
à peine est-il entré dans le caveau, que Cauvignac
pousse la porte et la ferme au verrou.)

CAUVIGNAC

Là !

LE PASSEUR

Eh bien, que faites-vous ?

CAUVIGNAC

Ce que fait M. de Mazarin quand il trouve un trésor.

LE PASSEUR

Que fait-il ?...

CAUVIGNAC

Il le met sous clef.

LE PASSEUR

Mais vous m'aviez promis un écu.

CAUVIGNAC

Un honnête homme n'a que sa parole, et, dès que je l'aurai, tu l'auras.

Scène II

Les mêmes, hors le passeur.

CAUVIGNAC

Maintenant, messieurs, avancez à l'ordre, je vais faire l'appel... M. le lieutenant Barrabas.

BARRABAS

Présent !

CAUVIGNAC

M. l'enseigne Ferguzon.

FERGUZON

Présent !

CAUVIGNAC

M. le sergent Carrotel et M. l'anspessade Fricotin.

CARROTEL et FRICOTIN

Présents !

CAUVIGNAC

Messieurs, vous êtes l'état-major d'un corps qui n'existe pas encore, c'est vrai, mais qui ne peut manquer d'exister si vous me prêtez un concours intelligent et unanime.

BARRABAS

Nous vous le prêterons, capitaine.

CAUVIGNAC

Dès notre entrée en campagne, nous avons fait escorte au percepteur royal qui levait les contributions de Sa Majesté, et qui, ayant passé par ce bac ce matin pour aller à Libourne, doit néces-

sairement y repasser ce soir... N'oubliez pas ce détail.

BARRABAS

Non, capitaine.

CAUVIGNAC

Dans la prévision d'un événement qui peut être favorable à nos intérêts.

BARRABAS

Celui du retour du percepteur ?

CAUVIGNAC

Oui ! J'ai donc cru devoir occuper militairement le bac d'Ison sur la Dordogne, position qui commande le fleuve.

BARRABAS

Très-bien !

CAUVIGNAC

J'attends, en outre, un haut et puissant seigneur.

BARRABAS

Un haut et puissant seigneur ?... Ah !

CAUVIGNAC

Avec lequel j'ai à régler des affaires de famille. Il amènera sans doute une escorte ; je désire n'être pas inquiété pendant notre conférence... Surveillez l'escorte, et, au premier geste que je ferai, feu à la hauteur de la ceinture... Maintenant, à bas les chapeaux ! dissimulons les armes ; nous sommes les bateliers et les pêcheurs du bac d'Ison, et nous attendons...

BARRABAS

Que le poisson morde, n'est-ce pas ?

FERGUZON

Ou que le gibier passe, compris !

CAUVIGNAC

Ils sont pleins d'intelligence... À propos, une dernière recommandation. Vous voyez bien cette petite maison ?

BARRABAS

Là-bas, dans les arbres ?

CAUVIGNAC

Oui ; il se pourrait que, dans vos courses, il vous prît envie

d'y entrer, pour une chose ou pour une autre.

BARRABAS

Dame !

CAUVIGNAC

Eh bien, je désire qu'on n'y entre pas ; elle est habitée par quelqu'un de ma famille... Et maintenant, prenez les airs les plus innocents que vous pourrez. J'ai dit !

BARRABAS

Moi, je vais pêcher à la ligne.

FERGUZON

Moi, je raccommode les filets.

CARROTEL

Moi, je retourne à mon figuier.

FRICOTIN

Et moi, je vais chercher la clef de la boutique.

CAUVIGNAC, dans le haut

Ah ! diable, voilà déjà quelqu'un qui nous arrive.

BARRABAS

Gibier ou poisson ?

CAUVIGNAC

Gibier.

BARRABAS, regardant

Oh ! oh ! il y a des gibiers qui parfois mangent les chasseurs.

FERGUZON

Bah ! un percepteur, cela s'avale ; c'est doux comme miel.

Scène III

Les mêmes, le percepteur.

LE PERCEPTEUR

Passeur ! ohé !

CAUVIGNAC

Voilà, monsieur.

LE PERCEPTEUR

Est-ce que vous êtes le passeur d'Ison ?

CAUVIGNAC

Mais oui !

LE PERCEPTEUR

Allons donc ! Vous êtes Romoneau, vous, Ramoneau, qui me passe tous les jours ?

CAUVIGNAC

Je ne vous ai pas dit que je sois Ramoneau, je vous dis que je suis le passeur.

LE PERCEPTEUR

Ouais ! que veut dire ceci ?... Oh ! si j'avais encore ces cinq braves partisans qui m'ont fait si bonne escorte pendant ma tournée... Dites-moi, mon ami, est-ce que vous n'avez point vu cinq hommes armés ?... (Apercevant Barrabas.) Oh ! oh !

BARRABAS

Quoi ?

LE PERCEPTEUR

Il me semble reconnaître...

BARRABAS

Eh bien ?

LE PERCEPTEUR

Mais oui, mais oui...

(Ils entourent le percepteur.)

LE PERCEPTEUR

Comment se fait-il... ? C'est vous qui m'accompagniez, n'est-ce pas ?

CAUVIGNAC

Mais oui, monsieur le percepteur.

LE PERCEPTEUR

C'est vous qui m'avez prêté main-forte pendant trois jours, quand les manants refusaient l'impôt ; c'est vous qui m'avez tiré de l'eau quand je suis tombé à la rivière, et vous m'avez rendu un fier service, car je ne sais pas nager ; enfin, c'est vous qui m'avez aidé à remplir le sac du roi.

CAUVIGNAC

Eh ! mon Dieu, oui... C'est même ce que nous disions tout à

l'heure.

LE PERCEPTEUR

Ah ! je suis sauvé, alors... Ah ! mes chers amis !

CAUVIGNAC

Sauvé ! est-ce que vous couriez un danger, par hasard ?

LE PERCEPTEUR

Dame, voyez-vous, au premier aspect, l'absence de Ramoneau, et puis ce déguisement...

CAUVIGNAC

Comment, ce déguisement ?

LE PERCEPTEUR

Oui, cette barbe... Hier, votre barbe était courte et noire...

CAUVIGNAC

Et aujourd'hui, elle est longue et blanche ; je vais vous expliquer cela, mon ami. (Il fait signe à ses compagnons, tandis que le percepteur s'apprête à écouter.) Voici : la chaleur d'une résolution que j'ai prise cette nuit m'a fait pousser la barbe plus vite qu'à l'ordinaire... et les angoisses qui ont suivi cette résolution...

LE PERCEPTEUR

Eh bien ?

CAUVIGNAC

L'ont fait blanchir comme vous voyez.

LE PERCEPTEUR

Et quelle résolution ?

CAUVIGNAC

J'ai réfléchi que la guerre civile est un horrible fléau ; j'ai réfléchi que la reine avec son insolence, M. de Mazarin avec son avidité, le roi avec l'impuissance de son jeune âge, vont faire pleuvoir un déluge de malheurs sur la France.

BARRABAS

Tiens ! tiens ! tiens !

LE PERCEPTEUR

Ah ! bah !

CAUVIGNAC

J'ai réfléchi que M. de Condé, au contraire, ce héros, vain-

queur à Rocroy, à Lens, à Fribourg, ce César qui a sauvé la France de l'Espagnol, peut encore, du fond de la prison où Mazarin le fait gémir, sauver le royaume de la misère et de l'anarchie.

LE PERCEPTEUR

En sorte que... ?

CAUVIGNAC

En sorte que, après bien des luttes, après bien des débats, notre patriotisme et notre conscience l'ont emporté, et nous avons abandonné le parti du roi... N'est-ce pas, lieutenant ?

BARRABAS

Hélas ! oui.

LE PERCEPTEUR

Ah !... Eh bien, le roi perd de braves gens, et c'est un grand malheur pour lui et pour la France, un malheur dont je gémis. Passez-moi vite, messieurs.

CAUVIGNAC

On va vous passer.

BARRABAS, à part

Hein ! que dit-il donc ?

CAUVIGNAC

Ainsi, mon ami, tout en gémissant, vous annoncerez, de l'autre côté de la rivière, que, moi et mon armée, nous sommes à MM. les princes.

LE PERCEPTEUR

Je l'annoncerai ; mais je suis sûr qu'on ne voudra pas me croire.

CAUVIGNAC

Oh ! moi, je suis sûr qu'on vous croira.

LE PERCEPTEUR

Non.

CAUVIGNAC

Si, si fait... quand on vous verra revenir sans votre sacoche.

LE PERCEPTEUR

Comment, sans ma sacoche ?... Mais je l'ai, ma sacoche.

CAUVIGNAC

Sans doute ; mais, quand nous l'aurons prise, vous ne l'aurez plus.

LE PERCEPTEUR

Comment ! vous me prendrez mon argent ?

CAUVIGNAC

Votre argent ? Jamais !... L'argent du roi, à la bonne heure.

LE PERCEPTEUR

Mais, monsieur, cet argent...

CAUVIGNAC

Nous devons le retenir, en notre qualité de serviteurs des princes... Allons, Barrabas, mon ami, enferme cette sacoche dans les coffres de M. de Condé.

LE PERCEPTEUR

Mais c'est un vol !

CAUVIGNAC

Non, c'est une saisie.

LE PERCEPTEUR

Mais c'est du brigandage !

CAUVIGNAC

Non, c'est la guerre.

LE PERCEPTEUR

Je proteste.

CAUVIGNAC

C'est votre droit. (On entend la cloche du bac.) Qu'est-ce que c'est que cela ?

BARRABAS

Monseigneur le duc d'Épernon.

LE PERCEPTEUR

Au secours !

CAUVIGNAC

Ferme-lui la bouche, Carrotel.

BARRABAS

Où faut-il le mettre ? dans la cave ?

CAUVIGNAC

Avec Ramoneau ? Non pas ! ils conspireraient ensemble contre les princes.

BARRABAS

Où cela, alors ?

CAUVIGNAC

Où tu voudras... Que diable, invente !

FRICOTIN, une clef à la main

Ah ! je l'ai enfin trouvée !

BARRABAS

Quoi ?

FRICOTIN

La clef de la boutique à poisson... Nous allons faire un fameux souper.

BARRABAS

Ah ! dans la boutique, c'est cela ! Viens, Fricotin !

FERGUZON

Alerte ! alerte !

LE DUC, de l'autre côté

Ohé ! le passeur, n'entends-tu pas la cloche ?

CAUVIGNAC

Ferguson, allez chercher les voyageurs.

FERGUZON

J'y vais, capitaine. (Il sort.) Cinq hommes d'escorte, un manteau, un chapeau brodé, un air insolent... C'est le duc en personne.

CAUVIGNAC

Attention, messieurs ! chacun à son poste.

(Carrotel raccommode les filets ; Barrabas et Fricotin, qui ont enfermé le perceuteur dans la boutique à poisson, pêchent à la ligne. Cauvignac, qui est rentré dans la maison, ajuste son masque par-dessus sa fausse barbe.)

Scène IV

Les mêmes, le duc d'Épernon, cinq hommes d'escorte.

LE DUC, aux cinq hommes

Tenez-vous là, vous autres !... (S'avançant.) Où est l'homme qui m'a écrit ?

CAUVIGNAC, sortant

Le voici !

LE DUC

Masqué !... Et pourquoi êtes-vous masqué ?

CAUVIGNAC

Pour que vous ne voyiez pas mon visage.

LE DUC

Je le connais donc, votre visage ?

CAUVIGNAC

Non ; mais, l'ayant vu une fois, vous pourriez le reconnaître.

LE DUC

Vous êtes franc !

CAUVIGNAC

Oui, quand la franchise ne peut pas me faire tort.

LE DUC

Et cette franchise va jusqu'à révéler les secrets des autres ?

CAUVIGNAC

Pourquoi pas, quand cette révélation peut me rapporter quelque chose ?

LE DUC

Singulier métier que vous faites là !

CAUVIGNAC

Dame, on fait ce qu'on peut, monsieur ; j'ai été tour à tour moine, avocat, médecin, partisan ; vous voyez que je ne manquerai pas faute de profession.

LE DUC

Et, pour le moment, vous êtes espion ?

CAUVIGNAC

Oh ! comme vous interprétez mal mes services.

LE DUC

Il me semble...

CAUVIGNAC

Monsieur, je suis un fidèle sujet de Sa Majesté.

LE DUC

Eh bien, après ?

CAUVIGNAC

Et, comme M. le duc d'Épernon sert Sa Majesté, je me sens naturellement un grand faible pour M. d'Épernon.

LE DUC

Après ?

CAUVIGNAC

Alors, je me suis dit : « Comment, M. le duc d'Épernon, qui est encore jeune, qui est encore un galant cavalier, qui est riche, qui est généreux, qui a toutes les qualités possibles, enfin... comment M. d'Épernon aime-t-il une femme à faire des sottises pour elle ? »

LE DUC

Monsieur !

CAUVIGNAC

Il lui donne son argent ; quand il n'en a plus, il lui donne celui du roi ; il lui achète maison de ville à Bordeaux, maison de campagne à Libourne ; il s'expose à être arrêté, assassiné même, en venant voir cette femme, et cette femme le trompe.

LE DUC

Monsieur ! monsieur ! la preuve qu'on trompe M. le duc d'Épernon, vous avez promis de la donner à celui qui viendrait en son nom, et il m'a envoyé.

CAUVIGNAC

Certainement, monsieur, et je suis prêt à vous la donner, cette preuve ; mais vous savez contre quoi ?

LE DUC

Contre un blanc-seing ; vous le disiez dans votre lettre.

CAUVIGNAC

C'est cela, justement.

LE DUC

Et, ce blanc-seing, qu'en ferez-vous, une fois que vous l'aurez ?

CAUVIGNAC

Ce que j'en ferai, le diable m'emporte si je m'en doute !... Mais j'ai demandé un blanc-seing, parce que c'est portatif, comode, élastique... Peut-être ne m'en servirai-je jamais ; peut-être, avant huit jours, M. d'Épernon le verra-t-il revenir chargé de signatures comme un effet de commerce.

LE DUC, à part

Voilà un drôle que je ferai pendre. (Haut.) Montrez-moi la lettre.

CAUVIGNAC

Montrez-moi le blanc-seing.

LE DUC

Est-ce bien la signature de M. le duc ?

CAUVIGNAC

Est-ce bien l'écriture de mademoiselle de Lartiges ?

LE DUC

Donnez !

CAUVIGNAC

Donnez !

LE DUC

Un moment ! Comment vous êtes-vous procuré cette lettre ?

CAUVIGNAC

À quoi bon ?

LE DUC

C'est qu'on imite si adroitement les écritures par le temps qui court !

CAUVIGNAC

Allons donc ! un faux ? On est gentilhomme, monsieur.

LE DUC

Alors, je te ferai rouer.

CAUVIGNAC

Plaît-il ?

LE DUC

Rien ; je demande comment cette lettre est tombée entre vos mains ?

CAUVIGNAC

Vous y tenez ?

LE DUC

J'y tiens !

CAUVIGNAC

Je vais vous le dire. On m'avait signalé un marchand forain, qui fournit des étoffes à mademoiselle Nanon de Lartigues, comme un agent de MM. les princes ; ce marchand allait de la petite maison que vous voyez là-bas à Saint-Michel-la-Rivière, où habite M. de Canolles ; ceci vous explique comment il était chargé de ce billet.

LE DUC

Oui ; mais cela ne m'explique point comment, de ses mains, il est passé dans les vôtres.

CAUVIGNAC

Tout naturellement... Moi, en ma qualité de royaliste – c'était mon opinion dans ce moment-là –, j'ai attendu le marchand, je l'ai invité à me montrer les différents objets dont il était porteur. Au nombre de ces objets était la lettre de mademoiselle Nanon à M. de Canolles. Je l'ai ouverte, je l'ai lue, j'ai été indigné, et j'ai écrit à M. d'Épernon, tout en prenant copie exacte de la lettre, que j'ai fait passer à M. de Canolles.

LE DUC

De sorte que M. de Canolles doit venir ce soir ?

CAUVIGNAC

À moins que M. le duc n'ait commis quelque imprudence.

LE DUC

Cependant, la lettre que M. de Canolles a reçue n'étant pas de la main de mademoiselle de Lartigues...

CAUVIGNAC

J'ai ajouté dans le post-scriptum que, pour plus grande sûreté, mademoiselle de Lartigues employait une main étrangère.

LE DUC

Je vois que vous avez tout prévu.

CAUVIGNAC

Je suis très-prévoyant, c'est vrai.

LE DUC

Je vous demande pardon si je continue à vous interroger.

CAUVIGNAC

Comment donc, monsieur ! mais c'est un très-grand honneur pour moi.

LE DUC

Vous avez dit tout à l'heure un mot qui m'a donné à réfléchir.

CAUVIGNAC

Quel mot, monsieur ?

LE DUC

Vous avez dit : « En ma qualité de royaliste, c'était mon opinion dans ce moment-là !... » Vous n'avez donc pas toujours la même opinion ?

CAUVIGNAC

Si fait !

LE DUC

Mais, enfin, êtes-vous pour le roi ou pour les princes ?

CAUVIGNAC

Je ne suis ni pour les princes, ni pour le roi.

LE DUC

Et pour qui êtes-vous ?

CAUVIGNAC

Je suis pour moi.

LE DUC

Comment, pour vous ?... Expliquez-moi un peu cela, je vous prie.

CAUVIGNAC

Ah ! c'est bien facile. M. de Mazarin fait, dans ce moment-ci, la guerre pour la reine ; vous faites la guerre pour le roi ; moi, je fais la guerre pour mon compte.

LE DUC

C'est-à-dire que j'ai affaire tout bonnement à un chef de partisans ?

CAUVIGNAC

Oh ! mon Dieu, oui.

LE DUC

À un capitaine de bandits ?

CAUVIGNAC

Justement.

LE DUC

Et vous n'avez pas pensé à une chose ?

CAUVIGNAC

Laquelle ?

LE DUC

C'est qu'à la suite d'un aveu pareil à celui que vous me faites...

CAUVIGNAC

Eh bien ?

LE DUC

Il pouvait me venir, à moi aussi, une idée...

CAUVIGNAC

Quelle idée ?

LE DUC

Celle de vous faire arrêter.

CAUVIGNAC

Si fait, j'y ai pensé.

LE DUC

Et... ?

CAUVIGNAC

Et j'ai pris toutes mes précautions.

LE DUC

Toutes vos précautions ?

CAUVIGNAC

Toutes ! Regardez par là... Hop !

(Barrabas, Carrotel, Ferguson et Fricotin se lèvent

et mettent en joue les cinq hommes du duc.)

LE DUC

Ah !

CAUVIGNAC, tirant un pistolet de sa ceinture
Maintenant, regardez par ici.

LE DUC

Ah ! ah !

LES GENS DU DUC

Eh ! les autres !... Eh ! que diable faites-vous donc ?

CAUVIGNAC

Rien, rien ! Retirez-vous, mes enfants !

(Il fait un signe, chacun reprend sa place.)

LE DUC

Voilà votre blanc-seing.

CAUVIGNAC

Voici votre lettre.

LE DUC

Merci, monsieur... Mais, si nous nous rencontrons, vous ne trouverez pas mauvais...

CAUVIGNAC

Que vous me fassiez pendre ? Comment donc, monsieur le duc ! seulement, il faudra commencer par me mettre la main sur le collet, et je ferai tout au monde pour ne pas vous donner cette petite satisfaction.

LE DUC

Venez, vous autres.

(Il sort ; les gardes le suivent.)

CAUVIGNAC

Bon voyage, monsieur le duc ! bon voyage, messieurs ! nous ne vous reconduisons pas.

Scène V

Les mêmes, hors le duc et son escorte.

CAUVIGNAC

Arrivez ici, tout le monde !

TOUS

Nous voilà !

CAUVIGNAC

Que vous ai-je promis ? De l'argent et une garantie... La garantie, la voici ! l'argent, le voilà !

TOUS

Vive le capitaine !

CAUVIGNAC

Et maintenant, comme M. le duc nous a promis de nous faire pendre partout où il nous rencontrerait, je crois qu'il n'y aurait pas de mal à détalé.

BARRABAS

Détalons !

LE PASSEUR, dans la cave

Dites donc, dites donc, et moi ?

CAUVIGNAC

C'est vrai !

BARRABAS

Ah ! et le percepteur ?

CAUVIGNAC

C'est vrai, tire le percepteur de la boutique à poisson, tandis que je vais tirer le passeur de la cave. Allons, viens, toi !

LE PASSEUR, sortant

Ah !

CAUVIGNAC

Es-tu content ?

LE PASSEUR

Je suis content... Et mon écu ?

CAUVIGNAC

Le voilà !

LE PASSEUR

C'est, ma foi, du bon argent.

CAUVIGNAC

Je crois bien, de l'argent du roi !

BARRABAS

Capitaine ! capitaine !

CAUVIGNAC

Quoi ?

BARRABAS

Le percepteur n'est plus dans la boutique à poisson.

LE PASSEUR

Comment, dans la boutique ?... vous avez mis le percepteur dans la boutique ?

BARRABAS

Et il n'y est plus.

LE PASSEUR

Je crois bien ! il n'y avait pas de fond, à la boutique !

CAUVIGNAC

Nous avons noyé un percepteur !... Sauve qui peut !...

TOUS

Sauve qui peut !

DEUXIÈME TABLEAU

Une salle d'auberge. – Dans un pan coupé à droite, une grande fenêtre donnant sur la route ; dans l'autre pan coupé, un escalier conduisant à des chambres au premier étage. À gauche, une autre fenêtre.

Scène première

Biscarros, Francinette, la vicomtesse de Cambes.

La vicomtesse est en haut de l'escalier ;
elle porte un élégant costume d'homme.

FRANCINETTE

Vous avez entendu, maître Biscarros, un joli souper ; tout ce que vous aurez de plus fin... En un mot, comme le dernier, vous savez.

BISCARROS

Et pour quelle heure, ma belle enfant ?

FRANCINETTE

Pour dix heures précises.

BISCARROS

On sera prêt ; qui demandera-t-on ?

FRANCINETTE

Mais il me semble que vous connaissez la maison, puisqu'on la voit d'ici... Apportez le souper, on vous le payera d'avance même, si vous le voulez.

BISCARROS

Eh ! mon Dieu, mademoiselle Francinette, vous savez bien que ce n'est pas pour l'argent ; mais enfin...

FRANCINETTE

Quoi ?

BISCARROS

On aime savoir qui l'on sert.

FRANCINETTE

Eh bien, vous servez ma maîtresse, une jeune veuve, vingt ou vingt-deux ans, blonde, jolie, riche, et donnant à souper deux fois par semaine ; il me semble que c'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Adieu, maître Biscarros.

BISCARROS

Ah ! mademoiselle Francinette !...

(Il court après elle.)

Scène II

Biscarros, la vicomtesse.

LA VICOMTESSE, descendant l'escalier et allant à la fenêtre à droite du spectateur

Personne encore ! En vérité, je commence à craindre qu'il ne soit arrivé malheur à ce pauvre Richon.

BISCARROS

Ah ! pardon, mon gentilhomme, je ne vous avais pas vu.

LA VICOMTESSE

C'est que je suis descendu tandis que vous causiez avec cette jolie fille.

BISCARROS

Ah ! jeune homme ! jeune homme !

LA VICOMTESSE

Hein ?

BISCARROS, s'éloignant avec respect

Votre couvert est prêt, monsieur.

(Il indique une table.)

LA VICOMTESSE, s'asseyant

Vous savez bien que je ne soupe pas seul, et que j'attends un compagnon... Quand il sera arrivé, vous pourrez dresser votre repas.

BISCARROS

Ah ! monsieur, ce n'est pas pour censurer votre ami, il est certainement libre de venir ou de ne pas venir, mais c'est une bien mauvaise habitude que de se faire attendre.

LA VICOMTESSE, se levant

et allant à la fenêtre

Moi-même, vous le voyez, je m'étonne qu'il tarde tant.

BISCARROS

Et moi, je fais plus que de m'en étonner, je m'en afflige.

LA VICOMTESSE

Vous ? et à quel propos ?

BISCARROS

Le rôti va être brûlé.

LA VICOMTESSE

Ôtez-le de la broche.

BISCARROS

Alors, il sera froid.

LA VICOMTESSE

Mettez-en un autre au feu.

BISCARROS

L'autre ne sera pas cuit.

LA VICOMTESSE

En ce cas, faites comme vous voudrez, mon ami ; j'abandonne la chose à votre profonde sagesse.

BISCARROS

Eh ! monsieur, il n'y a pas de sagesse, fût-ce celle du roi Salomon, qui puisse rendre mangeable un dîner réchauffé.

(Il sort désespéré.)

Scène III

La vicomtesse, seule, retournant du côté de la fenêtre.

Pauvre diable ! je crois en vérité qu'il regarde cela comme un grand malheur... Ah ! je vois quelqu'un, ce me semble... Est-ce lui ? Non... Richon doit venir seul, et je vois deux hommes... Oh ! oh ! que font-ils donc ? Ils entrent dans le bois, ils se cachent ; à travers le branches, j'ai vu reluire un mousquet... En voudrait-on à mes deux mille pistoles ? Non ; car, en supposant que Richon arrive ce soir et que je puisse partir ce soir, je vais à Libourne, c'est-à-dire du côté opposé à l'endroit où ces hommes sont embusqués.

Scène IV

La vicomtesse, Pompée, paraissant sur l'escalier.

POMPÉE

Monsieur ! monsieur !

LA VICOMTESSE

Ah ! c'est toi, Pompée.

POMPÉE

Chut !

LA VICOMTESSE

Qu'y a-t-il ?

POMPÉE

Il y a que, pendant que vous êtes ici, je veille, moi.

LA VICOMTESSE

Bien, Pompée, bien ! Et que vois-tu, en veillant ?

POMPÉE, lui faisant signe d'approcher

Une embuscade qui se prépare.

LA VICOMTESSE

Une embuscade ?

POMPÉE

Croyez-en un vieux soldat.

LA VICOMTESSE

Je te croirai d'autant mieux, mon brave Pompée, que ce que tu as vu, je l'ai vu comme toi.

POMPÉE

Deux hommes, n'est-ce pas ?

LA VICOMTESSE

Deux hommes, oui. En voici deux autres.

POMPÉE, descendant l'escalier

Encore ?

LA VICOMTESSE

Seulement, ceux-ci se cachent de l'autre côté du chemin.

POMPÉE

Embuscade ! embuscade !... Je crois que nous ne ferions pas mal de nous barricader, monsieur, quoique la maison soit bien pauvrement disposée pour soutenir un siège... Pendant ce temps, nous enverrions demander du secours à Libourne.

LA VICOMTESSE

Pompée !... mon cher Pompée, vous oubliez une chose, c'est qu'à Libourne sont les troupes de la reine, et que nous servons, nous, madame de Condé.

POMPÉE

C'est juste.

LA VICOMTESSE

Et puis qui vous dit que c'est à nous qu'on en veut ?

POMPÉE

Monsieur le vicomte, lorsqu'on tient la campagne, il faut toujours avoir l'œil sur l'ennemi.

LA VICOMTESSE

Attendez, nous allons savoir à qui l'ennemi en veut.

POMPÉE

En tout cas, je vais me mettre en défense.

(Il prend un mousqueton, et se promène d'un air formidable au haut de l'escalier.)

LA VICOMTESSE, s'asseyant près de la table
Maître Biscarros ! maître Biscarros !

Scène V

Biscarros, la vicomtesse, Pompée, sur l'escalier.

BISCARROS, montrant sa tête à la porte
Vous m'avez appelé, mon gentilhomme ? Est-ce que, par
hasard, vous verriez venir votre compagnon ?

LA VICOMTESSE

Non ; mais j'ai un renseignement à vous demander.
(Biscarros entre, tenant une poule plumée.)

POMPÉE

Hum ! hum !...

BISCARROS

Hein ?

LA VICOMTESSE

Ne faites pas attention... Vous connaissez les environs, n'est-ce pas ?

BISCARROS

Parbleu ! je suis du pays.

LA VICOMTESSE

Eh bien, je voulais vous demander, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion dans ma demande, à qui appartient cette petite maison que l'on aperçoit là-bas.

BISCARROS

Diable ! diable !

LA VICOMTESSE

Ah ! il paraît...

BISCARROS

Non, mais, voyez-vous, c'est que je ne puis vous en dire que ce que j'en sais moi-même.

LA VICOMTESSE

C'est trop juste... En tout cas, elle doit appartenir à une femme ; car, tout à l'heure, je l'ai vue apparaître à son balcon.

BISCARROS

Et à une femme charmante, à une veuve.

LA VICOMTESSE

À une veuve ?

BISCARROS, avez mystère

Que l'ombre de son premier mari, et même de son second mari, vient visiter de temps en temps... Seulement, il y a une chose à remarquer : c'est que les deux ombres s'entendent probablement entre elles, et ne reviennent jamais le même jour, ou plutôt la même nuit.

POMPÉE

Hum ! hum !...

LA VICOMTESSE

Bien, Pompée, bien !... Est-ce qu'il y a apparition ce soir, maître Biscarros ?

BISCARROS

Je serais tenté de le croire, attendu que la femme de chambre, cette jolie fille que vous avez vue ici, tout à l'heure, est venue commander, pour dix heures, un petit souper fin.

LA VICOMTESSE

Et à qui la dame veuve donne-t-elle à souper, ce soir ?

BISCARROS

À l'une des deux ombres, probablement.

LA VICOMTESSE

Avez-vous vu parfois ces deux ombres ?

BISCARROS

L'une est une ombre de cinquante-cinq à soixante ans, et elle m'a tout l'air de celle du premier mari ; car elle vient à découvert, comme une ombre sûre de l'antériorité de ses droits.

LA VICOMTESSE

L'autre ?

BISCARROS

L'autre est celle d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et, je dois le dire, celle-là est plus timide ; celle-là a tout l'air d'une âme en peine ; je jurerais que c'est l'âme du second

mari.

LA VICOMTESSE

Et cela, parce que... ?

BISCARROS

Parce qu'elle arrive ici, qu'elle s'arrête, qu'elle regarde, qu'elle explore les bois, les ravins, les plaines ; enfin je m'entends.

LA VICOMTESSE

Et laquelle des deux ombres croyez-vous qu'on attende aujourd'hui ?

BISCARROS

Donnez-moi la main, monsieur le vicomte... (Il la conduit à l'autre fenêtre.) Regardez !... Chut !

(Il se retire en souriant.)

LA VICOMTESSE

Ce jeune homme qui vient là-bas, à cheval...

BISCARROS

Chut !

LA VICOMTESSE

C'est l'ombre du second mari ?

BISCARROS, en sortant

Chut !

LA VICOMTESSE

Pompée !

POMPÉE, pris au dépourvu

Hein ?

LA VICOMTESSE

Fermez le portemanteau, et tenez toutes choses prêtes pour notre départ.

POMPÉE

Et l'embuscade ?

LA VICOMTESSE

Ce n'est pas à nous qu'elle en veut.

POMPÉE

Ah ! morbleu ! vous avez bien fait de me dire cela : la moutarde me montait au nez, et, quoique ce fût une imprudence

impardonnable, j'allais faire une sortie.

LA VICOMTESSE

Eh bien, mon brave Pompée, faites tout au contraire une rentrée, et tenez-vous prêt.

(Pompée rentre dans la chambre.)

Scène VI

La vicomtesse, seule.

Maintenant, je comprends tout : la jeune dame du balcon attend ce cavalier qui vient de Libourne ; les quatre hommes du taillis se proposent d'aborder le visiteur... Ah ! en voici un qui se découvre et qui se recache... Il fait signe aux autres... C'est bien cela. Ils l'ont vu, pauvre jeune homme ! ils savent que son cœur est là-bas, et qu'il faut que le corps aille où le cœur l'attend. Il accourt, insouciant, joyeux, sans se douter qu'entre lui et celle qu'il aime, il y a un danger... Car cette embuscade, ces hommes armés de mousquets, c'est la mort peut-être... Oh ! il est impossible de souffrir que là, devant mes yeux... Mais comment faire ?... Arrêter ce jeune homme que je ne connais pas ?... Le voilà, il va passer... il passe. (Appelant.) Monsieur !...

Scène VII

La vicomtesse, Canolles, Castorin.

CANOLLES, du dehors

Plaît-il ?

LA VICOMTESSE

Holà !... arrêtez-vous, s'il vous plaît... Oui, oui, approchez ; c'est cela, ici, de ce côté. J'ai quelque chose d'important à vous dire...

CANOLLES

Me voici à vos ordres, monsieur ; qu'y a-t-il pour votre service ?

LA VICOMTESSE

Avancez, monsieur, avancez encore, toujours ; car ce que j'ai

à vous dire ne peut se dire tout haut !... Là ! maintenant, remettez votre chapeau sur votre tête ; car il faut que l'on croie que nous nous connaissons depuis longtemps, et que c'est moi que vous venez voir à cette auberge.

CANOLLES

Mais, monsieur, je ne comprends pas.

LA VICOMTESSE

Vous comprendrez tout à l'heure... Tendez-moi la main... C'est cela ! Enchanté de vous voir, monsieur... Maintenant, ne dépassez pas cette auberge, ou vous êtes perdu.

CANOLLES

Oh ! oh ! qu'y a-t-il donc ? seriez-vous placé sur mon passage par... ?

LA VICOMTESSE

Par la Providence, oui, monsieur !

CANOLLES

Au moins, vous m'expliquerez...

LA VICOMTESSE

Faites mettre les chevaux à l'écurie et venez me rejoindre ici.

CANOLLES

Castorin, vous entendez !

(Il enjambe la fenêtre.)

LA VICOMTESSE

Eh bien, que faites-vous ?

CANOLLES

Dame, vous paraissez pressé de me parler, je prends le plus court.

LA VICOMTESSE

Oh ! monsieur, monsieur, j'ai bien peur qu'avec toutes ces imprudences...

CANOLLES

Moi, je fais des imprudences ?... En vérité, je ne m'en doutais pas... Eh bien, maintenant, nous voilà seuls ; dites, mon gentil-homme, qu'y a-t-il ?

LA VICOMTESSE

Il y a que vous vous rendez à cette petite maison, là-bas, où brille une lumière.

CANOLLES

Moi ?

LA VICOMTESSE

Vous vous y rendez, ne le niez pas ; mais, sur la route de cette maison, là, au coude du chemin, dans ce taillis sombre, quatre hommes sont embusqués...

CANOLLES

Quatre hommes sont embusqués ?... Et qui attendent-ils ?

LA VICOMTESSE

Vous !

CANOLLES

Ah ! et vous êtes sûr... ?

LA VICOMTESSE

Je les ai vus arriver deux à deux, se cacher, les uns derrière les rochers, les autres derrière les arbres. Enfin, quand tout à l'heure ils vous ont aperçu là-bas, sur la route, l'un d'eux a fait un signe, et...

CANOLLES

Et... ?

LA VICOMTESSE

Et j'ai entendu armer les mousquets.

CANOLLES, riant

Peste ! les gaillards !

LA VICOMTESSE

Vous riez : c'est cependant comme je vous le dis, et, si la nuit n'était pas sombre, peut-être pourriez-vous les voir et les reconnaître.

CANOLLES

Ah ! d'après ce que vous me dites, je n'ai pas besoin de les voir pour les reconnaître. Je sais à merveille qui ils sont... Mais vous, monsieur, qui vous a dit que j'allais à cette petite maison et que c'était moi que l'on guettait ainsi ?

LA VICOMTESSE

Je l'ai deviné.

CANOLLES

Vous êtes un Œdipe très-charmant, monsieur. Ah ! l'on veut me fusiller ! Et combien sont-ils pour cette aimable opération ?

LA VICOMTESSE

Quatre !

CANOLLES

Oh ! il y a bien un chef ?

LA VICOMTESSE

Plus vieux que les autres, cinquante-cinq à soixante ans, rond d'épaules, chapeau brodé, plume blanche.

CANOLLES

Le duc d'Épernon.

LA VICOMTESSE

Le gouverneur de la Guyenne ?

CANOLLES

Bon ! voilà que je vous conte mes affaires ; je n'en fais jamais d'autres... Mais n'importe, vous me rendez un assez grand service pour que je n'y regarde pas de si près... Ainsi, c'est convenu (lui tendant la main), vous m'avez sauvé la vie !

LA VICOMTESSE

Oh ! monsieur, vous exagérez sans doute le service que je vous ai rendu.

CANOLLES

Non, d'honneur, c'est comme je vous le dis ; je connais le duc, il est brutal en diable ; quant à vous, mon jeune sauveur, vous êtes un modèle de perspicacité, un type de charité chrétienne... Mais, dites-moi, avez-vous poussé l'obligeance jusqu'à prévenir... ?

LA VICOMTESSE

Où ?

CANOLLES

Là-bas, dans la petite maison.

LA VICOMTESSE

Comment cela m'eût-il été possible ? Je suis depuis deux heures ici, je ne connais personne.

CANOLLES

C'est qu'elle va m'attendre... Pauvre Nanon !

LA VICOMTESSE

Nanon !... Nanon de Lartigues ?

CANOLLES

Ah çà ! mais qu'est-ce que cela signifie ? vous voyez des hommes s'embusquer sur la route, vous devinez à qui ils en veulent ; je vous dis un nom de baptême, et vous dites le nom de famille ; vous êtes sorcier, avouez-moi la chose, ou sinon je vous dénonce et vous fais condamner au feu par le parlement de Bordeaux.

LA VICOMTESSE

Oh ! cette fois, vous en conviendrez, il ne faut pas être bien malin pour vous avoir dépisté... Une fois que vous aviez dénoncé le duc d'Épernon pour votre rival, il était évident que, si vous nommiez une Nanon quelconque, c'était Nanon de Lartigues.

CANOLLES

Vous la connaissez ?

LA VICOMTESSE

Par exemple !

CANOLLES

Oh ! ne vous effarouchez pas : Nanon est une charmante fille, pleine de fidélité à ses promesses, tant qu'elle trouve du plaisir à les garder, toute dévouée à celui qu'elle aime, tant qu'elle aime celui-là... Je devais souper avec elle ce soir ; mais le duc a renversé la marmite, n'en parlons plus ; demain, le duc sera parti, et, si vous le voulez, demain, je vous présenterai à elle.

LA VICOMTESSE

Merci, monsieur, je ne connais mademoiselle de Lartigues que de nom et ne désire pas la connaître autrement.

CANOLLES

Et vous avez tort, morbleu ! Nanon est une fille bonne à

connaître de toute façon.

LA VICOMTESSE

Mais, en attendant, monsieur, voilà une femme horriblement compromise, et qui, si elle n'est pas prévenue...

CANOLLES

Vous avez raison, mon jeune Nestor, et j'oubliais, dans le charme de votre conversation, mes devoirs de gentilhomme. Voyons, vous savez qu'en bonne guerre, quand la force est inutile, il faut employer la ruse... Aidez-moi à ruser.

LA VICOMTESSE

Je ne demande pas mieux ; mais de quelle façon ?

CANOLLES

Attendez !... L'auberge a deux portes.

LA VICOMTESSE

Je n'en sais rien.

CANOLLES

Je le sais, moi : une qui donne sur la grande route, l'autre qui donne sur la campagne ; je décris un demi-cercle et je vais frapper chez Nanon, dont la maison a aussi une porte de derrière.

LA VICOMTESSE

Oui, pour que l'on vous surprenne dans la maison !

CANOLLES

Je ne ferai qu'entrer et sortir.

LA VICOMTESSE

Si vous entrez, vous ne sortirez plus.

CANOLLES

Décidément, vous êtes magicien.

LA VICOMTESSE

Alors, ce sera bien pis, car vous serez peut-être tué sous ses yeux.

CANOLLES

Bah ! il y a des armoires.

LA VICOMTESSE

Oh ! monsieur !...

CANOLLES

Ah çà ! êtes-vous chevalier de Malte, ou par hasard vous destine-t-on à l'Église ?

LA VICOMTESSE

Au fait, vous avez raison, monsieur, allez !... Car, en vérité, moi, je ne sais pas de quoi je me mêle ; allez, mais cachez-vous bien.

CANOLLES

Eh bien, moi, j'ai tort, et c'est vous qui avez raison. Mais comment la prévenir, mordieu ?

LA VICOMTESSE

Il me semble qu'une lettre...

CANOLLES

Sans doute, une lettre... Mais qui la portera ?

LA VICOMTESSE

Je croyais vous avoir vu un laquais... Un laquais en pareille circonstance ne risque que des coups de bâton, tandis qu'un gentilhomme risque sa vie.

CANOLLES

En vérité, je perds la tête, et Castorin, vous l'avez dit, fera la commission à merveille... (Il remonte et appelle.) Maître Biscarros ! maître Biscarros !... (Biscarros montre sa tête.) Du papier, de l'encre et une plume ; puis envoyez-moi mon laquais. (Biscarros sort.) Maintenant, mon gentilhomme, j'espère que vous me ferez la grâce de me dire à qui je dois des remerciements pour tant de bons avis.

LA VICOMTESSE

Monsieur, je suis le vicomte de Cambes.

CANOLLES

Ah ! bon ! j'ai entendu parler d'une charmante vicomtesse de Cambes, qui a bon nombre de terres aux environs du fort Saint-Georges, et qui est amie de madame la princesse.

LA VICOMTESSE

C'est ma belle sœur, monsieur.

CANOLLES

Ah ! ma foi, je vous en fais mon compliment, vicomte ; j'espère que, si l'occasion me favorise, vous me présenterez à elle... Moi, je suis le baron de Canolles, capitaine dans Navailles, et, de plus, votre bien reconnaissant serviteur !

LA VICOMTESSE

Vous êtes le baron de Canolles ?

CANOLLES

Vous me connaissez ?

LA VICOMTESSE

De réputation seulement.

CANOLLES

Et de mauvaise réputation, n'est-ce pas ?

LA VICOMTESSE

Oh !

CANOLLES

Que voulez-vous ! chacun suit sa nature ; moi, j'aime la vie agitée.

LA VICOMTESSE

Vous êtes parfaitement libre de vivre comme vous voulez, baron. (Biscarros entre avec papier, plume et encre.) Mais voilà qu'on vous apporte ce qu'il vous faut pour écrire.

CANOLLES, allant à la table

Merci ! (À part.) Le singulier petit bonhomme ! (À Biscarros.) Et mon domestique ?

BISCARROS

Il vient, monsieur.

LA VICOMTESSE, faisant des signes à
Biscarros, pendant que Canolles écrit

Personne n'est venu ?

BISCARROS

Personne !

CANOLLES

Hein ! que dites-vous, maître Biscarros ?

BISCARROS

Rien ; je fais la carte du souper avec monsieur.

CANOLLES

Bravo !... (Tout en écrivant.) Voulez-vous de moi pour convive, vicomte ?

LA VICOMTESSE

Impossible, monsieur de Canolles : j'attends quelqu'un.

CANOLLES, à part

Décidément, son respectable père l'aura élevé dans l'horreur des Canolles.

(Il écrit.)

LA VICOMTESSE

Si la personne que j'attends arrive, ne la faites pas entrer, mais prévenez-moi.

BISCARROS

Il sera fait comme vous le désirez... Mais qu'il se dépêche, ou le souper...

LA VICOMTESSE

Allez, maître Biscarros.

(Biscarros sort. Pendant ce temps, Castorin est entré, et est allé se placer près de son maître.)

CANOLLES

Ah ! vous êtes là !

CASTORIN

Oui, monsieur.

CANOLLES

Monsieur Castorin, vous savez que, pour ce soir, la campagne est finie.

CASTORIN

Que dit donc monsieur ?

CANOLLES

Pour moi, mais pas pour vous ; venez çà, et dites-moi où vous en êtes avec mademoiselle Francinette.

CASTORIN

Mais, monsieur, je ne sais pas si je dois...

CANOLLES

Soyez tranquille, maître fat, je n'ai aucune intention sur elle.

CASTORIN

En ce cas, monsieur, c'est autre chose.

CANOLLES

Parlez donc.

CASTORIN

Mademoiselle Francinette a eu l'intelligence d'apprécier mes qualités.

CANOLLES

Vous êtes au mieux avec elle, n'est-ce pas, monsieur le laquais ? Fort bien ; prenez ce billet, alors, et tournez par la prairie.

CASTORIN

Je sais le chemin.

CANOLLES

C'est juste ! Allez heurter à la porte de service ; vous connaissez sans doute cette porte ?

CASTORIN

Parfaitement !

CANOLLES

Et remettez ce billet à mademoiselle Francinette.

CASTORIN, après une fausse sortie

Ah ! pardon, monsieur.

CANOLLES

Quoi encore ?

CASTORIN

Si l'on ne m'ouvrait pas cette porte, par hasard ?

CANOLLES

C'est que vous seriez un sot, et, moi, je serais, dans ce cas, un gentilhomme bien à plaindre d'avoir à mon service un bélétre tel que vous... Mais vous avez une manière de frapper, j'en suis sûr.

CASTORIN

Oh ! oui, monsieur, j'en ai une... Je frappe d'abord deux coups à intervalles égaux, puis...

CANOLLES

Je ne vous demande pas comment vous frappez ; peu m'importe, pourvu que l'on vous ouvre... Allez donc, et, si l'on vous surprend, mangez le papier, ou je vous coupe les oreilles à votre retour, si ce n'est pas déjà fait... Eh bien, vous n'êtes pas parti ?

CASTORIN

Si fait, monsieur, si fait.

CANOLLES

Eh bien, que faites-vous ?

CASTORIN

Monsieur...

CANOLLES

Vous savez bien que ce n'est pas par cette porte-là, mais par celle-ci.

CASTORIN

C'est vrai !

(Il sort par la porte à droite ; pendant ce temps, la vicomtesse, qui a causé à la porte du fond avec Biscarros, revient en scène.)

LA VICOMTESSE

Et maintenant, monsieur le baron...

CANOLLES

Me voilà, vicomte. Avez-vous encore un conseil à me donner ?

LA VICOMTESSE

Non ; mais j'ai une prière à vous faire.

CANOLLES

Laquelle ?

LA VICOMTESSE

C'est de choisir l'endroit où vous désirez souper, attendu que, n'ayant point de préférence, si vous désirez rester ici...

CANOLLES

Eh bien ?

LA VICOMTESSE

Moi, je passerai dans une autre chambre.

CANOLLES

Ah ! ah ! c'est-à-dire que... ?

LA VICOMTESSE

C'est-à-dire que la personne que j'attends est arrivée, et...

CANOLLES

Et que vous désirez vous débarrasser du baron de Canolles ?

LA VICOMTESSE

Oh ! baron...

CANOLLES

Vicomte, vous êtes le premier en date, la table est mise ici pour vous, il est juste que je me retire.

BISCARROS

Le souper de M. le baron est servi dans la chambre à côté.

CANOLLES

Mais c'est égal, ce n'est pas gentil de me renvoyer, de me laisser souper seul comme un lépreux, à moins que votre compagnon, votre ami, votre inconnu ne soit une inconnue !... auquel cas, vous comprenez, quoique vous ayant offert de vous conduire chez Nanon, vous pouvez bien, à votre tour... Non ?... Toute liberté, vicomte, n'en parlons plus... Maître Biscarros, combien coûtent tous les carreaux qui sont à cette fenêtre ?

BISCARROS

Mais trois pistoles.

CANOLLES

Voici les trois pistoles ; marche devant, et, s'il y a quelque chose à redire à ton souper, tu passeras par là !

(Il entre dans le cabinet.)

BISCARROS

Oh ! je ne crains rien, monsieur.

(Il sort.)

Scène VIII

La vicomtesse, Richon.

LA VICOMTESSE, allant vivement à la porte

Entrez, Richon !

RICHON

Nous sommes observés, à ce qu'il paraît ?

LA VICOMTESSE

Non, pas précisément ; mais comme j'étais avec un gentil-homme qui me semble assez indiscret, j'ai pris mes précautions.

RICHON

Et il est... ?

LA VICOMTESSE

Là, dans la chambre à côté.

RICHON

Vous le nommez ?

LA VICOMTESSE

Le baron de Canolles.

RICHON

Ah ! c'est vrai, on m'a dit, en effet, que la belle Nanon de Lartigues demeurait dans les environs.

LA VICOMTESSE

Ici, à cinq cents pas de cette auberge.

RICHON

Cela explique la présence du baron de Canolles à l'auberge du *Veau d'or*.

LA VICOMTESSE

Vous le connaissez ?

RICHON

Qui ? le baron ?... Oui, je pourrais même dire que je suis son ami, si M. de Canolles n'était pas d'excellente noblesse, tandis que, moi, je ne suis qu'un pauvre roturier.

LA VICOMTESSE

Les roturiers comme vous, Richon, valent des princes, dans la situation où nous sommes.

RICHON

Êtes-vous sûre de n'avoir pas été reconnue par lui ?

LA VICOMTESSE

On reconnaît mal ceux qu'on n'a jamais vus.

RICHON

Aussi est-ce deviné que j'aurais dû dire.

(Biscarros entre avec un plat qu'il pose sur la table.)

LA VICOMTESSE

En effet, il me regardait fort.

RICHON

Je le crois bien ! on ne rencontre pas tous les jours des gentilshommes de votre tournure... C'est bien, maître Biscarros, allez ! Si nous avons besoin de quelque chose, nous appellerons.

LA VICOMTESSE

C'est un joyeux cavalier, à ce qu'il m'a semblé, que le baron de Canolles.

RICHON

Joyeux et bon, un charmant esprit et un grand cœur. Le Gascon, vous le savez, n'est point médiocre : il est tout bon ou tout mauvais. Celui-là est excellent en amour comme en guerre ; c'est à la fois un petit-maître et un brave capitaine. Je suis fâché qu'il tienne contre nous... En vérité, vous eussiez dû, puisque le hasard l'a mis en relation avec vous, essayer de le gagner à notre cause.

LA VICOMTESSE

Comment ! cet écervelé ?

RICHON

Eh ! mon Dieu, sommes-nous donc si sérieux et si raisonnables, nous autres qui manions de nos mains imprudentes la torche de la guerre civile, comme nous ferions d'un cierge d'église ? Est-ce un homme bien sérieux que M. de Mazarin, fils d'un pêcheur de Piscina, qui s'est fait premier ministre, non par ambition, mais par avarice ? Est-ce une femme bien sérieuse que madame de Condé, qui, encore hier, ne s'occupait que de robes, de bijoux et de diamants, et qui, aujourd'hui, commande sa cavalerie et fait des coups d'État ? Est-ce un chef de parti bien sérieux que M. le duc d'Enghien, qui joue encore au polichinelle, et qui vient de mettre son premier haut-de-chausses, pour bouleverser toute la France ? Enfin, moi-même, suis-je donc un personnage bien grave, moi, le fils d'un meunier d'Augoulême, moi, l'ancien

serviteur de M. de la Rochefoucauld, moi à qui, un jour, mon maître a donné une épée que je me suis bravement mise au côté en m'improvisant homme de guerre ? Et cependant, voilà qui va être colonel, gouverneur de place ; qui sait ? le voilà qui arrivera peut-être à tenir, pendant dix minutes, une heure, un jour même, le destin d'un royaume entre ses mains ! Vous voyez, cela ressemble fort à un rêve, et cependant je le prendrai pour une réalité jusqu'au jour où quelque grande catastrophe me réveillera.

LA VICOMTESSE

Et, ce jour-là, malheur à ceux qui vous réveilleront, Richon ! car vous serez un héros.

(Elle le conduit à la table.)

RICHON

Un héros ou un traître, selon que nous serons les plus forts ou les plus faibles.

LA VICOMTESSE

Ah çà ! mais sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui, que vous mettiez ainsi tout au pis, mon cher Richon ?... La guerre civile est une chose triste, je le sais, mais parfois nécessaire.

RICHON

Oui, nécessaire... comme la peste !... Oh ! vous ne comprenez pas la guerre, vous autres femmes ; vous n'y voyez qu'un océan d'intrigues, et vous vous y plongez comme dans votre élément naturel. Et, tenez, je le disais l'autre jour à Son Altesse madame de Condé, et elle en convint avec moi, vous vivez dans une sphère d'où les feux d'artillerie qui nous tuent vous semblent de simples feux d'artifice.

LA VICOMTESSE

En vérité, vous me faites peur, Richon, et, si je n'étais sûre de vous avoir là pour me protéger, je n'oserais plus me mettre en route... (Lui tendant la main.) Mais vous avez beau dire, sous votre escorte, je ne crains rien.

RICHON

Ah ! mon escorte, c'est juste, vous m'y faites penser : il faudra vous en passer, de mon escorte, monsieur le vicomte.

LA VICOMTESSE

Comment cela ?

RICHON

La partie est rompue.

LA VICOMTESSE

Mais ne deviez-vous pas revenir avec moi à Chantilly ?

RICHON

C'est vrai, je devais revenir dans le cas où je ne serais pas nécessaire ici. Mais, comme je vous le disais tout à l'heure, mon importance a tellement grandi, que j'ai reçu, de madame la princesse, l'ordre de ne pas quitter les environs du fort de Vayres, sur lequel il paraît que l'on a des projets.

LA VICOMTESSE

Oh ! mon Dieu, que me dites-vous là, Richon ! partir sans vous, partir avec ce digne Pompée, qui, tout en faisant le brave, est cent fois plus poltron que moi, traverser ainsi la moitié de la France, seule, ou à peu près ?... Oh ! non, je ne partirai pas, j'en jure ! Je mourrais de peur avant d'être arrivée.

RICHON

À votre fantaisie, vicomtesse ; cependant, prenez garde ! on compte sur vous à Chantilly, et les princes ne sont pas longs à perdre patience, surtout quand ils attendent de l'argent. À propos d'argent, êtes-vous bien riche ? Je vous demande pardon, mais c'est une question que l'on m'a fort recommandé de vous faire.

LA VICOMTESSE

Mais non ; j'ai à grand'peine recueilli chez mes fermiers une vingtaine de mille livres, que j'ai là, en or, voilà tout.

RICHON

Voilà tout ! Peste ! comme vous y allez ! parler avec un pareil mépris d'une pareille somme, dans un pareil moment, vingt mille livres... Vous êtes moins riche que M. de Mazarin, mais vous êtes plus riche que le roi.

LA VICOMTESSE

Ainsi, vous croyez que cette humble offrande sera acceptée ?

RICHON

Avec reconnaissance ! vous apportez à madame de Condé de quoi payer une armée.

LA VICOMTESSE

Et vous dites que l'on attend cet argent avec impatience ?

RICHON

Oui ; et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de partir ce soir même.

LA VICOMTESSE

Ce soir ? pendant la nuit ?

RICHON

Tant mieux ! plus il fera obscur, moins on verra que vous avez peur, et vous rencontrerez plus poltrons que vous, que vous ferez fuir... D'ailleurs, il y a partout des soldats du roi, et nous ne sommes pas encore en guerre.

(La vicomtesse et Richon se lèvent ; Pompée entre et descend.)

Scène IV

Les mêmes, Pompée.

LA VICOMTESSE

Vous avez raison, je pars. N'avez-vous pas quelques commissions particulières pour Son Altesse ?

RICHON

Ah ! je le crois bien ! vous me rappelez le plus important.

LA VICOMTESSE

Vous lui avez écrit ?

RICHON

Non ; il n'y a que deux mots à lui transmettre.

LA VICOMTESSE

Lesquels ?

RICHON

Bordeaux ! Oui !

LA VICOMTESSE

Elle saura ce que cela veut dire ?

RICHON

Parfaitement ! et, sur ces deux mots, elle peut partir en toute assurance.

LA VICOMTESSE, à Pompée,
qui est descendu et qui écoute

Allons, Pompée !

POMPÉE

Quoi, monsieur le vicomte ?

LA VICOMTESSE

Il faut partir, mon ami.

POMPÉE

Partir ? Mais il va faire un orage affreux !

RICHON

Que diable dites-vous donc là, Pompée ? Il n'y a pas un nuage au ciel.

POMPÉE

Mais, pendant la nuit, nous pouvons nous tromper de chemin.

RICHON

Ce serait difficile : vous n'avez que la grande route à suivre, et, d'ailleurs, il fait un clair de lune magnifique.

POMPÉE

Clair de lune, clair de lune... Vous comprenez que ce n'est pas pour moi ce que j'en dis, monsieur Richon.

RICHON

Parbleu ! un vieux soldat.

POMPÉE

Quand on a fait la guerre aux Espagnols, et qu'on a été blessé à la bataille de Corbie...

RICHON

On n'a plus peur de rien. Eh bien, cela tombe à merveille, attendu que le vicomte n'est pas rassuré du tout.

POMPÉE, à la vicomtesse

Oh ! oh ! vous avez peur ?

LA VICOMTESSE

Pas avec toi, mon brave Pompée ; car je te connais, et je sais que tu te ferais tuer avant que l'on arrivât à moi.

POMPÉE

Sans doute. Si cependant vous aviez trop peur, il faudrait attendre à demain.

LA VICOMTESSE

Impossible, mon bon Pompée. Tiens, assure cet or sur la croupe de ton cheval ; je te rejoins dans un instant.

POMPÉE

C'est une grosse somme pour s'exposer la nuit.

LA VICOMTESSE

Il n'y a point de danger ; du moins, Richon le dit. Voyons, les pistolets sont-ils aux fontes, l'épée au fourreau, le mousqueton au crochet ?

POMPÉE, se redressant

Vous oubliez, monsieur le vicomte, que, lorsqu'on a été soldat toute sa vie, on ne se laisse pas prendre en défaut. Oui, monsieur, chaque chose est à sa place.

RICHON

Voyez si l'on peut avoir peur avec un pareil compagnon !

POMPÉE, à la vicomtesse

Dites donc, et l'embuscade ?

LA VICOMTESSE

Nous lui tournons le dos... Et puis ils étaient à pied.

POMPÉE

Et nous sommes à cheval... Je vais faire donner au mien double ration d'avoine.

(Il sort.)

Scène X

Richon, la vicomtesse.

RICHON

Bon voyage, vicomte !

LA VICOMTESSE

Merci du souhait ; mais la route est longue ! Ah çà ! notre baron ne va-t-il pas épier mon départ ?

RICHON

Oh ! dans ce moment-ci, il fait ce que nous aurions dû faire, c'est-à-dire qu'il soupe, et, pour peu que son souper ait valu le nôtre, il est trop bon convive pour quitter la table sans un puissant motif ; d'ailleurs, je reste ici, et je le retiens.

LA VICOMTESSE

Alors, faites-lui mes excuses sur mon impolitesse envers lui. Je ne veux pas, si je le rencontre un jour en moins généreuses dispositions qu'il n'était aujourd'hui, qu'il me cherche une querelle ; avec cela que ce doit être un véritable raffiné, votre baron.

RICHON

Vous avez dit le mot, il serait homme à vous suivre au bout du monde, rien que pour croiser l'épée avec vous. Mais soyez tranquille, je lui ferai vos compliments.

LA VICOMTESSE

Bien ! Adieu, Richon... (Revenant.) Dites donc, je pense à ce que vous me disiez tout à l'heure : si ce Canolles est aussi brave capitaine et aussi bon gentilhomme que vous le dites...

RICHON

Eh bien ?

LA VICOMTESSE

Pourquoi ne tenteriez-vous pas de l'embaucher dans notre parti ?... Il pourrait nous rejoindre, soit à Chantilly, soit pendant le voyage... Le connaissant déjà un peu, je le présenterais... (Richon sourit.) Au reste, prenez que je n'ai rien dit, et faites ce que vous croirez devoir faire... Adieu ! adieu !

Scène XI

Richon, seul.

Allez grossir ce conseil de femmes, auquel des hommes sont assez fous pour obéir ! allez jeter un nouveau germe de haine ou

d'amour au milieu de ce monde de passions ! Guerre des femmes, guerre des femmes... Oh ! que le peuple, dans sa souveraine sagesse, a bien baptisé l'étrange guerre que nous faisons !

Scène XII

Richon, Canolles.

CANOLLES, en gaieté

Ah ! voilà mon petit gentilhomme... Tiens, il me semble qu'il a grandi depuis notre séparation... Dites donc, vicomte... Ah ! pardon, ce n'est pas vous... mais c'est... Mort de ma vie ! mais c'est Richon ! un ami de dix ans pour un ami de deux heures. Ah ! pardieu ! vous arrivez bien.

RICHON

Bonjour, baron... En quoi suis-je le bienvenu ?

CANOLLES

J'avais besoin de trouver quelqu'un à qui faire l'éloge de maître Biscarros, n'ayant même pas là ce drôle de Castorin, que j'ai envoyé en commission, et qui se sera fait rompre les os... Avez-vous soupé comme nous, vous ? Écoutez le menu : potage de bisques, hors-d'œuvre, huîtres marinées, anchois et petits pieds, chapon aux olives, avec une bouteille de médoc dont vous trouverez là-bas le cadavre sur le champ de bataille ; un perdreau truffé, des pois au caramel, une gelée de merises ; le tout arrosé d'une bouteille de chambertin, gisante comme le médoc. De plus, le dessert... Ah ! mais il me semble que vous n'avez pas été mal traité, vous... Une bouteille de l'ermitage, à peine écornée, sarpejeu ! (Il va à la table.) Richon, il faut qu'elle y passe comme les autres... Ah ! que je suis de belle humeur, et que maître Biscarros est un grand maître !... (Il vient chercher Richon et le fait asseoir à la table.) Mettez-vous là, Richon. Vous avez soupé ?... Eh bien, moi aussi, j'ai soupé. Qu'est-ce que cela prouve ?... Nous recommencerons.

RICHON

Merci, baron, je n'ai plus faim.

CANOLLES, versant à boire

J'admets cela ; à la rigueur, on peut n'avoir pas faim ; mais on doit toujours avoir soif... Goûtez-moi cet ermitage... Ainsi, vous avez soupé, soupé avec le petit béliâtre de vicomte ?... Non pas, je me trompe, cher ami ; c'est un charmant garçon, au contraire, auquel je dois le plaisir de savourer la vie par son beau côté, au lieu de rendre l'âme par trois ou quatre trous que comptait faire à ma peau ce brave duc d'Épernon. Je lui suis donc reconnaissant, à ce joli vicomte, à ce ravissant Ganimède. Oh ! Richon, Richon, vous m'avez bien l'air d'être ce que l'on dit, c'est-à-dire un véritable serviteur de M. de Condé.

RICHON

Allons donc, baron ! n'ayez pas de ces idées-là, vous me feriez mourir de rire.

CANOLLES, écoutant le bruit
d'un galop de chevaux

Eh ! qu'est-ce que c'est que cela ?

RICHON

Je crois m'en douter.

CANOLLES

Dites, alors.

RICHON

C'est notre petit gentilhomme qui part.

CANOLLES

Sans me dire adieu ?... Décidément, c'est un croquant.

RICHON

Non pas, mon cher baron, c'est un homme pressé, voilà tout.

CANOLLES

Quelles singulières façons ! Où a-t-on élevé ce garçon-là ? Je serais capable d'aller tout casser chez son précepteur. Richon, mon ami, je vous préviens qu'il vous fait tort : on ne se conduit pas ainsi entre gentilshommes... Corbleu ! je crois que, si je le tenais, je lui froterais les oreilles...

RICHON

Ne vous fâchez pas ; le vicomte n'est pas si mal élevé que

vous croyez ; car il m'a, en partant, chargé de vous exprimer tous ses regrets, et de vous dire mille choses flatteuses.

CANOLLES

Bon ! bon ! eau bénite de cour, qui d'une grande impertinence fait une petite impolitesse, voilà tout. Corbleu ! je suis d'une humeur féroce ; cherchez-moi donc querelle, Richon... Vous ne voulez pas ? Sarpejeu ! attendez ; Richon, mon ami, je vous trouve fort laid.

RICHON

Avec cette humeur-là, baron, vous seriez, si nous jouions, capable de me gagner cent pistoles ce soir : le jeu favorise les grands chagrins, vous le savez.

CANOLLES, remontant au fond et criant

Des cartes ! Ah ! pardieu ! le jeu ! oui, le jeu, vous avez raison, mon ami ; voilà une parole qui me réconcilie avec vous. Richon, vous êtes beau comme Adonis, et je pardonne à M. de Cambes. – Biscarros, des cartes !

RICHON

Non, non, inutile, mon ami.

CANOLLES

Comment, inutile ?

RICHON

Oui, je n'ai pas le temps de jouer.

CANOLLES

Pas le temps de jouer, pas le temps de boire...

RICHON

Cher baron, j'ai des affaires très-pressées.

CANOLLES

Et vous me quittez ?

RICHON

Je vous quitte !

(Il va prendre son chapeau et son épée.)

CANOLLES

Ah çà ! mais je vais m'ennuyer horriblement ici, tout seul. Je n'ai pas la moindre envie de dormir, moi. Si je vous proposais de

vous accompagner, Richon ?

RICHON

Je refuserais cet honneur, baron ; les affaires du genre de celle dont je suis chargé se traitent sans témoins.

CANOLLES

Fort bien ; vous allez de quel côté ?

RICHON

J'allais vous prier de ne pas me faire cette question.

CANOLLES

De quel côté est allé le vicomte ?

RICHON

Je dois vous répondre que je n'en sais rien.

CANOLLES

Mon cher Richon, vous êtes, ce soir, tout confit de mystères ; mais liberté complète. Un dernier verre, et adieu !

RICHON

À votre santé, et adieu !

(Il sort.)

Scène XIII

Canolles, seul.

Bon voyage ! Ah çà ! mais... que diable y a-t-il donc contre moi dans ce damné pays ? Les uns courent après moi pour me tuer, les autres me fuient comme si j'avais la peste... Corbleu ! je n'ai plus faim ; je sens que je m'attriste, je suis capable de me griser ce soir comme un lansquenet... Holà ! Castorin, venez ici que je vous rosse... Que diable Richon peut-il avoir à faire avec ce petit impertinent de vicomte et d'où viennent ces allées, ces venues, cet air de mystère ?... Ah ! double bœuf ! ils conspirent ! c'est cela ; voilà qui m'explique tout ! Maintenant, pour qui conspirent-ils ? est-ce pour le coadjuteur ? est-ce pour le parlement ? est-ce pour le roi ? est-ce pour la reine ? est-ce pour M. de Mazarin ? est-ce pour madame de Condé ?... Ma foi, cela m'est bien égal... La soif m'est revenue. (Il se verse à boire.) Mais Richon, conspirer avec un enfant de seize ans, avec... (Il aperçoit

un gant que la vicomtesse a laissé tomber.) Tiens, qu'est-ce que cela ? (Il ramasse le gant.) Son gant !... un joli petit gant, ma foi, musqué, élégant, brodé ; brodé comme un gant de femme. (Il essaye de le mettre.) Ouais ! qu'est-ce que cette main-là ? Il est impossible qu'un homme mette un pareil gant... Oh ! triple sot que tu es, Canolles ! cette rougeur, cette retenue, ce refus de souper avec moi, ces délicatesses à l'endroit de la pauvre Nanon... C'est une femme !... une femme !... Oh ! par exemple, madame, vous me permettez... Que diable ! quand on sauve la vie aux gens, cela engage... Biscarros ! Castorin ! Biscarros !

Scène XIV

Canolles, Castorin, puis Biscarros.

CASTORIN, entrant par la porte de côté

Ah ! monsieur ! à moi ! à l'assassinat ! au meurtre !

CANOLLES

Castorin ! viens ici !

CASTORIN

Oh ! monsieur, les porte-bâton de M. d'Épernon m'ont roué de coups !

CANOLLES, écrivant

Très-bien !

CASTORIN

Comment, monsieur, très-bien ? Mais je n'ai pas pu remettre la lettre.

CANOLLES

Très-bien !

CASTORIN

Mais mademoiselle Nanon n'est pas prévenue.

CANOLLES

Très-bien !... Biscarros ! Biscarros !

BISCARROS, entrant

Monsieur ?

CANOLLES

Mon chapeau, mon manteau, mon épée ! (À Castorin.) Ma

lettre ?

CASTORIN

La voilà... Oh la la ! monsieur, les côtes !... j'en ai pour quinze jours à rester au lit.

CANOLLES

Selle les chevaux, nous partons.

CASTORIN

Comment, nous partons ?

CANOLLES

Allons, dépêchons!

CASTORIN

Mais, monsieur...

(Canolles frappe sur la table ; Castorin, effrayé, se sauve.)

Scène XV

Biscarros, Canolles.

CANOLLES

Cette lettre par un de tes garçons à mademoiselle Nanon de Lartigues, à elle ou à mademoiselle Francinette ; tu comprends !

BISCARROS

Pardieu !

CANOLLES

Et maintenant, le vicomte ?

BISCARROS

Comment, le vicomte ?

CANOLLES

Oui, par où est-il parti ? par quelle route ?

BISCARROS

Par la route de Paris.

CANOLLES

Ce gant, c'était bien à elle, n'est-ce pas ?

BISCARROS

À elle ?...

CANOLLES

Oui, à lui ou à elle, peu importe. Oh ! je la rejoindrai ! oh ! je

baiserai la main qui a servi de moule à ce gant !... (Saisissant Biscarros à la gorge.) Biscarros ! Biscarros ! vous êtes un misérable de ne pas m'avoir dit que le vicomte était une femme.

BISCARROS

Monsieur le baron ! monsieur le baron ! vous m'étranglez !

CANOLLES, lui jetant sa bourse

Tiens, et tais-toi... Je te recommande le billet pour mademoiselle Francinette !... Mon cheval ! mon cheval !

BISCARROS

Est-il Dieu possible qu'un gant mette un homme dans cet état-là !

ACTE DEUXIÈME
TROISIÈME TABLEAU

Chez Nanon. – Boudoir avec porte au fond. Grande fenêtre à balcon.

Scène première
Nanon, Francinette.

NANON, assise sur le canapé

Eh bien, mademoiselle, qu'est-ce que ces cris que nous avons entendus tout à l'heure ? vous êtes-vous informée ?

FRANCINETTE

Oh ! madame, c'est ce pauvre Castorin qui a voulu pénétrer ici par la petite porte de la prairie, et qui est tombé, à ce qu'il paraît, dans une embuscade.

NANON

Dans une embuscade ?

FRANCINETTE

Madame, je crois que M. le duc a été prévenu que nous attendions ce soir M. de Canolles, et qu'il a placé des hommes armés de mousquets sur la route du maître, et des hommes armés de bâtons sur la route du valet.

NANON

Ah ! mon Dieu, que me dites-vous là !

FRANCINETTE

Tenez, madame, tenez, voyez au clair de la lune...

NANON

Quatre hommes armés, précédés d'un homme en manteau... L'homme au manteau, c'est le duc.

FRANCINETTE

Le duc !

NANON, regardant la table

Je suis perdue !... Ces deux couverts, ces deux fauteuils, cette table dressée... Jamais je n'aurai le temps...

FRANCINETTE

Si j'ordonnais à Baptiste de ne point ouvrir ?

NANON

Non pas ! au contraire, allez ouvrir vous-même. C'est M. le duc que j'attendais, et non M. de Canolles... Servez !

(Francinette sort ; en entend un coup sec frappé à la porte.)

Scène II

Nanon, seule.

Ce gobelet par la fenêtre ; celui du duc, à sa place ; ce couvert dans ce tiroir... Où est donc le couvert du duc ?... Ah ! le voici... Maintenant, le vin, le vin qu'il a l'habitude de boire... (Elle prend une bouteille de vin dans une armoire et la met sur la table.) Allons, allons, Nanon, le reste te regarde. (On entend le bruit des pas dans l'escalier. – Ouvrant la porte.) Mais venez donc, mon duc, venez donc ! Ah ! mon rêve ne m'a donc pas trompée, cher duc !

Scène III

Nanon, le duc.

LE DUC

Un instant, mademoiselle, un instant ! et commençons par nous expliquer, s'il vous plaît.

(Il regarde de tous les côtés.)

NANON

Qu'avez-vous donc, mon cher duc ? est-ce que vous avez oublié quelque chose la dernière fois que vous êtes venu, que vous regardez ainsi de tous côtés ?

LE DUC

Oui, j'ai oublié de vous dire que je n'étais pas un sot, un Géronte, comme M. Cyrano de Bergerac en met dans ses comédies.

NANON

Je ne vous comprends pas ; expliquez-vous, je vous en supplie.

LE DUC

Hum ! hum !...

NANON, avec une révérence

J'attends le bon plaisir de Votre Seigneurie.

LE DUC

Le bon plaisir de Ma Seigneurie est que vous me disiez pourquoi ce souper.

NANON

Parce que, comme je vous le répète, j'ai fait un rêve, lequel m'annonçait que, quoique vous m'eussiez quittée hier, vous reviendriez aujourd'hui.

LE DUC

Et ce charmant négligé, madame ?

NANON

Mais il me semble que, lorsque j'attends monseigneur, je l'attends avec ce costume de guerre.

LE DUC

Ainsi, vous m'attendiez ?

NANON

Ah çà ! monseigneur, je crois, Dieu me pardonne, que vous avez envie de regarder dans les armoires. Seriez-vous jaloux, par hasard ?

LE DUC, ôtant son manteau
et s'asseyant sur le canapé

Moi, jaloux ? Oh ! non, Dieu merci ! je n'ai pas ce ridicule. Vieux et riche, je sais que je suis fait pour être trompé ; mais je veux prouver au moins à ceux qui me trompent que je ne suis pas leur dupe.

NANON

Et comment leur prouvez-vous cela ? Je suis curieuse de le savoir.

LE DUC

Oh ! ce ne sera pas difficile... Je ne fais pas de rêves... À mon âge, on ne rêve plus, même éveillé ; mais on reçoit des lettres ; lisez celle-ci, elle est intéressante.

NANON prend la lettre et la lit

« Monseigneur le duc d'Épernon est prévenu que, ce soir, un

homme qui a des familiarités avec mademoiselle Nanon de Lartigues, viendra chez elle, et qu'il y restera à souper et... et à coucher. Comme on ne veut laisser à M. le duc d'Épernon aucune incertitude, on le prévient que ce rival heureux se nomme M. le baron de Canolles. » (À part.) L'écriture de Cauvignac !... Ah ! je croyais bien cependant être débarrassée de lui. (Au duc.) Est-il possible qu'un homme de votre génie, qu'un profond politique comme vous se laisse prendre à une lettre anonyme ! Tenez, la voilà, votre lettre.

LE DUC

Pardon, mais vous n'avez pas lu le post-scriptum.

NANON

Le post-scriptum ?...

LE DUC

Oui, lisez !

NANON, lisant

« J'ai entre mes mains la lettre originale de mademoiselle Nanon de Lartigues à M. de Canolles. Je donnerai cette lettre en échange d'un blanc-seing que M. le duc me fera remettre aujourd'hui, à trois heures de l'après-midi, au bac d'Ison, où je l'attendrai. » (Parlé.) Et vous avez eu l'imprudence... ?

LE DUC

Votre écriture m'est si précieuse, chère dame, que je n'ai point pensé que je pusse payer trop cher une lettre de vous.

NANON

Alors, vous avez ma lettre ?

LE DUC

La voici !... Oh ! lisez tout haut.

NANON, lisant

« Je souperai à dix heures. Êtes-vous libre ? Je le suis ; en ce cas, soyez exact, mon cher Canolles, et ne craignez rien pour notre secret. »

LE DUC

Voilà qui est clair, ce me semble.

NANON, joyeuse

Ah !

LE DUC

Ah ! vous avez un secret avec M. de Canolles ?

NANON

Eh bien, oui.

LE DUC

Vous l'avouez ?

NANON

Il le faut bien, puisqu'on ne peut rien vous cacher. Maintenant, savez-vous ce que c'est que M. de Canolles ?

LE DUC

C'est votre amant, madame.

NANON

Vous vous trompez, monsieur le duc : c'est... mon frère.

LE DUC

Votre frère ?... Ceci demande une explication.

NANON

Et je vais vous la donner... À quelle époque mon père est-il mort ?

LE DUC

Mais voilà quinze mois, à peu près.

NANON

À quelle époque avez-vous signé ce brevet de capitaine pour M. de Canolles ?

LE DUC

Vers le même temps.

NANON

Quinze jours après, monsieur.

LE DUC

Quinze jours après, c'est possible.

NANON

Il est triste pour moi de révéler la honte d'une autre femme, de révéler ce qui est notre secret, et non le vôtre, entendez-vous ! mais votre jalousie étrange m'y pousse, vos façons cruelles m'y

obligent... Je vous imite, monsieur le duc, je manque de générosité.

LE DUC

Continuez ! continuez !

NANON

Eh bien, mon père était un avocat qui ne manquait pas d'une certaine célébrité, quoiqu'il soit mort sans fortune. Il y a vingt-huit ans, mon père était jeune, mon père était beau. Il aimait la mère de M. de Canolles, qu'on lui avait refusée parce qu'elle était noble et qu'il était roturier. L'amour se chargea de réparer, comme cela arrive souvent, l'erreur de la nature... Et pendant un voyage de M. de Canolles... Vous comprenez, maintenant, n'est-ce pas ?

LE DUC

Oui ; mais comment cette grande amitié pour M. de Canolles vous a-t-elle prise si tard ?

NANON

Parce qu'à la mort de mon père seulement j'ai su le lien qui nous unissait.

LE DUC

Ah ! ah !

NANON

Vingt fois, j'ai voulu vous raconter cette histoire, bien sûre que vous feriez tout pour celui que j'appelle mon frère... Mais il m'a toujours retenue, toujours suppliée d'épargner la réputation de sa mère, qui vit encore. J'ai respecté ses scrupules, attendu que je les comprenais.

LE DUC

Ah ! vraiment !

NANON

Et cependant, c'était sa fortune qu'il refusait.

LE DUC

C'est d'une âme délicate.

NANON

Et moi qui avais fait le serment que jamais ce mystère ne

serait révélé à qui que ce fût au monde... Malheur à moi qui ai trahi le secret de mon frère !

LE DUC

Vous dites « Malheur à moi ! » Nanon, dites donc : « Bonheur pour tous !... » Je veux qu'il répare le temps perdu, ce cher Canolles ; je ne le connais pas, je veux faire sa connaissance.

NANON.

Eh bien, je vous le présenterai demain.

LE DUC

Demain ?... Pourquoi pas ce soir ?

NANON

Comment, ce soir ?

LE DUC

Oui, que ne vient-il souper avec nous, ce garçon ? Tenez, je vais à l'instant même l'envoyer chercher au *Veau d'or*.

NANON

Pour qu'il sache qu'au mépris de mes serments, je vous ai tout dit ?

LE DUC

Bon ! je serai discret.

NANON

Ah çà ! monsieur le duc, savez-vous que je vais vous faire une querelle ?

LE DUC

Pourquoi cela ?

NANON

Parce que, autrefois, vous étiez plus friand de tête-à-tête. Voyons, croyez-moi, il sera temps de l'envoyer chercher demain.

LE DUC

Nous le renverrons après le souper, chère amie... Francinette ! Francinette !...

NANON

Que faites-vous ?

LE DUC, à Francinette, qui entre

Francinette, demandez les ordres de votre maîtresse.

NANON, s'asseyant sur le canapé

Donnez les vôtres, monsieur le duc ; n'êtes-vous pas chez vous ?

LE DUC

Francinette, allez jusqu'à l'hôtel du *Veau d'or*, et dites à M. de Canolles que mademoiselle Nanon de Lartigues l'attend pour souper.

NANON, à Francinette,
qui l'interroge des yeux

Allez !... (À part.) J'espère qu'il comprendra à demi-mot.

LE DUC, s'asseyant près de Nanon

Savez-vous pourquoi je tiens à voir votre frère ce soir, chère amie ?

NANON

Je ne sais ; à moins que ce ne soit pour vous assurer que M. de Canolles est bien mon frère.

LE DUC

Est-ce que je doute quand vous avez dit une chose, chère amie ?... Non, c'est que, si cela lui convenait et à vous aussi, j'aurais justement une mission à lui donner pour la cour.

NANON

Une mission ?

LE DUC

Oui ; mais cela vous séparerait, et...

NANON

Oh ! ne craignez pas, mon cher duc ; qu'importe la séparation, pourvu qu'elle lui soit profitable ! De près, je le servais mal ; car je vois que vous en êtes jaloux ; mais, de loin, vous étendez votre main puissante sur lui. Exilez-le, expatriez-le, si c'est pour son bien ; pourvu que l'amour de mon cher duc me reste, n'est-ce pas plus qu'il ne m'en faut pour me rendre heureuse ?

LE DUC

Eh bien, c'est dit, nous l'envoyons à Paris, à la cour, nous faisons sa fortune... (On gratte à la porte.) Qui est là ?

Scène IV
Les mêmes, Francinette.

FRANCINETTE

Madame, M. le baron de Canolles n'est plus à l'hôtel du *Veau d'or*.

NANON

Ah !

LE DUC

M. le baron de Canolles n'est plus à l'hôtel du *Veau d'or* ?

NANON

Ah ! vous vous trompez sûrement.

FRANCINETTE

Madame, je répète ce que vient de me dire M. Biscarros, qui est venu lui-même pour dresser le souper.

NANON, à part

Ah ! ce cher Canolles, il aura tout deviné.

LE DUC

Dites à maître Biscarros d'entrer.

NANON

Voyons, mademoiselle, obéissez à M. le duc.

FRANCINETTE

Venez, monsieur Biscarros, venez !

Scène V
Les mêmes, Biscarros, puis Courtanvaux.

NANON, assise

Monsieur, vous aviez ce soir, chez vous, un jeune gentilhomme nommé le baron de Canolles, n'est-ce pas ?

LE DUC, assis près de la table

Oui ; qu'est-il devenu ?

BISCARROS

Monsieur, il est parti.

NANON

Parti !

LE DUC

Bien parti ? véritablement parti ?

BISCARROS

Véritablement.

LE DUC

Et où est-il parti ?

BISCARROS

Cela, je ne saurais vous le dire, car je l'ignore.

LE DUC

Vous savez du moins quelle route il a prise ?

BISCARROS

Celle de Paris.

LE DUC

Et à quelle heure a-t-il pris cette route ?

BISCARROS

Mais voilà une demi-heure, à peu près.

NANON

Comment ! il est parti ainsi, sans rien dire ?

BISCARROS

Dame, il m'avait recommandé de faire remettre une lettre à mademoiselle Francinette.

LE DUC

Et pourquoi ne la lui avez-vous pas fait remettre, maraud ?

BISCARROS

J'ai mieux fait, je la lui ai remise moi-même.

LE DUC

Francinette ! Francinette !

FRANCINETTE

Voilà !

LE DUC

Pourquoi n'avez-vous pas remis à votre maîtresse la lettre que M. de Canolles avait laissée pour elle ?

FRANCINETTE

Monseigneur... !

BISCARROS

Monseigneur, c'est quelque prince déguisé.

NANON

Je ne la lui ai pas demandée, voilà pourquoi.

LE DUC

Vous ne pouviez pas la lui demander, puisque vous ignoriez qu'elle eût été remise... Donnez cette lettre.

FRANCINETTE

La voici !

LE DUC, prenant la lettre

Hum !

FRANCINETTE, à Biscarros

Imbécile !

LE DUC

Qu'est-ce que ce grimoire ?

NANON

Lisez !

LE DUC

« Chère Nanon, je profite du congé que m'accorde M. d'Épernon, et je vais, pour me distraire, faire un temps de galop sur la route de Paris... Au revoir ! je vous recommande ma fortune. »
Mais il est fou, ce Canolles.

NANON, respirant

Fou !... Et pourquoi ?... Comment ! vous ne devinez pas ce dont il s'agit ?

LE DUC

Pas le moins du monde.

NANON

Eh bien, mais Canolles a vingt-sept ans, il est jeune, il est beau, il est insouciant ; à quelle folie pensez-vous qu'il donne la préférence ? À l'amour ! Il aura vu, de l'hôtel de M. Biscarros, passer quelque belle voyageuse, et il l'aura suivie.

LE DUC

Amoureux ! vous croyez Canolles amoureux ?

NANON

Sans doute. Tenez, demandez à maître Biscarros ; n'est-ce pas, maître Biscarros, que j'ai deviné juste ?

(Francinette fait signe à Biscarros de dire oui.)

BISCARROS, à part

Je crois que le moment est venu de réparer ma sottise. (Haut.)
En effet, madame pourrait bien avoir raison.

NANON

Vous le pensez ?

BISCARROS

Le fait est que vous m'ouvrez les yeux.

NANON

Ah ! contez-nous cela, maître Biscarros. Voyons, dites, quelles sont les voyageuses qui se sont arrêtées chez vous cette nuit ?

LE DUC

Oui, contez-nous cela.

BISCARROS

Il n'est pas venu de voyageuses.

NANON, respirant

Ah !

BISCARROS

Mais seulement un petit gentilhomme châtain, mignon, potelé, qui ne mangeait pas, qui ne buvait pas, qui avait peur de se mettre en route la nuit... Un gentilhomme qui avait peur, comprenez-vous ?

LE DUC

Ah ! ah ! ah ! oui, je comprends.

NANON

Continuez, c'est charmant ! Et sans doute le petit gentilhomme attendait M. de Canolles ?

BISCARROS

Non pas, non ! Il attendait à souper un grand monsieur à moustaches ; il a même quelque peu rudoyé M. de Canolles, quand M. de Canolles a voulu souper avec lui ; mais il ne se démonta pas pour si peu de chose, le brave gentilhomme. Ah !

c'est un compagnon entreprenant, et, ma foi, après le départ du grand, qui avait tourné à droite, il a couru après le petit, qui avait tourné à gauche.

LE DUC

Vraiment !

NANON

Oh ! mais qui vous fait penser que le petit gentilhomme soit une femme, que M. de Canolles soit amoureux de cette femme, et qu'il ne coure pas le grand chemin par ennui ou par caprice ?

BISCARROS

Ce qui me le fait penser, je vais vous le dire.

LE DUC

Oui, dites-nous-le, mon ami ; en vérité, vous êtes fort réjouissant.

BISCARROS

Monseigneur est bien bon... Ce qui me le fait penser, voilà... c'est un gant.

NANON

Comment, un gant ?

BISCARROS

Moi, je ne me doutais de rien, j'avais pris le petit cavalier châtain pour un homme, quand M. de Canolles m'appela tout furieux. Il tenait à la main un petit gant qu'il examinait et flairait passionnément.

NANON

Un gant !... un gant dans le genre de celui-ci ?

(Elle lui donne un gant.)

BISCARROS

Non pas, un gant d'homme.

NANON, le reprenant

Un gant d'homme ? Vous êtes fou !

BISCARROS

Non ; car ce gant, c'était celui du petit gentilhomme, du joli cavalier châtain qui ne buvait pas, qui ne mangeait pas, qui avait peur ; un tout petit gant où la main de madame eût passé à peine,

quoique madame ait certes une jolie main !

NANON

Eh bien, monsieur le duc, j'espère que vous voilà suffisamment renseigné, et que vous savez tout ce que vous vouliez savoir.

FRANCINETTE, bas, à Biscarros

Oh ! malheureux !

BISCARROS, bas

Comment, malheureux ?

FRANCINETTE

Oui, malheureux !

BISCARROS, haut

Après tout, M. de Canolles est parti, c'est vrai ; mais, d'un moment à l'autre, il peut revenir.

LE DUC

C'est vrai ; dans sa lettre, il ne parle que d'un temps de galop... Allez voir, maître Biscarros, s'il est revenu, et amenez-nous-le.

BISCARROS

Monseigneur...

(Il va pour sortir.)

NANON

Mais vous n'y pensez pas ! et le souper, monsieur le duc ?
Moi, d'abord, je meurs de faim.

LE DUC

C'est juste ; restez, maître Biscarros ; Courtanvaux ira... Courtanvaux ! Courtanvaux ! venez çà... Courez jusqu'à l'hôtel de maître Biscarros, et voyez si M. de Canolles ne serait pas de retour... et s'il n'y était pas, informez-vous, courez aux environs, cherchez !... Je tiens à souper avec ce gentilhomme.

COURTANVAUX

Ce sera fait, monseigneur.

FRANCINETTE, bas, à Biscarros

Vous venez de faire de belle besogne, vous !

BISCARROS

Moi ?

FRANCINETTE

Allons, venez, et, à l'avenir, tâchez de vous taire.

BISCARROS, sortant

Si j'y comprends quelque chose.

Scène VI

Nanon, le duc.

NANON

Quel malheur que l'étourderie de ce fou de Canolles le prive d'un honneur comme celui que vous alliez lui faire ; s'il eût été là, son avenir était assuré. Attendez...

LE DUC

Quoi ?

NANON

Ne vouliez-vous pas l'envoyer à la reine ?

LE DUC

Sans doute ; mais puisqu'il n'est pas revenu...

NANON

Eh bien, faites courir après lui... et puisqu'il est sur la route de Paris, le chemin qu'il aura fait sera fait.

LE DUC, se levant

Vous avez pardieu raison !

NANON, se levant

Chargez-moi de cela, et M. de Canolles aura l'ordre demain matin, je vous en réponds.

LE DUC

Oh ! la bonne tête de diplomate... Vous irez loin, Nanon.

NANON

Que je reste éternellement à faire mon éducation avec un si bon maître, c'est tout ce que j'ambitionne.

LE DUC

Hum !

NANON

Quelle délicieuse plaisanterie à faire à notre céladon, hein ?
Tenez, ne perdons pas de temps... Voyons, duc, préparez votre
dépêche, je vais préparer la mienne.

LE DUC

Oh ! la mienne est courte.

NANON

Et la mienne ne sera pas longue.

(Elle va écrire à la table près du canapé.)

LE DUC, écrivant

« Bordeaux !... Non ! »

(Il cache la lettre.)

NANON, écrivant

« Mon cher baron, comme vous le voyez, la dépêche ci-jointe
est pour Sa Majesté la reine ; sur votre vie, portez-la à l'instant,
il s'agit du salut du royaume. Votre bonne sœur, NANON. »

LE DUC, de même

« À Sa Majesté la reine Anne d'Autriche, régente de
France ! »

NANON, de même

« À M. le baron de Canolles, sur la route de Paris ! » Tenez,
duc !

LE DUC

Tenez, chère !

COURTANVAUX, entrant

M. de Canolles !

NANON

Canolles !

LE DUC

Le baron !

COURTANVAUX

Je l'ai rencontré à cent pas d'ici.

NANON, tombant sur le canapé

Il est dit que je ne l'éviterai pas !

Scène VII

Les mêmes, Cauvignac, magnifiquement vêtu.

NANON, apercevant Cauvignac

Lui !

CAUVIGNAC

Eh ! sans doute, moi, bonne petite sœur...

NANON

Cauvignac ! Cauvignac !

CAUVIGNAC, au duc

Pardon, je vous importune peut-être ?

LE DUC

Soyez le bienvenu, monsieur de Canolles ; votre sœur et moi ne faisons que parler de vous depuis une heure, et, depuis une heure, nous vous désirons.

CAUVIGNAC

Ah ! vous me désirez... vraiment ?

NANON

Oui ; M. le duc a eu la bonté de vouloir que vous lui soyez présenté.

CAUVIGNAC

Monsieur le duc, la crainte seule d'être importun m'a empêché de réclamer plus tôt cet honneur.

LE DUC

En effet, baron, j'ai admiré votre délicatesse, et je vous en ferai un reproche.

CAUVIGNAC

Un reproche de ma délicatesse, à moi, monsieur le duc ? Ah ! vous me confusionnez !

LE DUC

Oui ; car, si votre bonne sœur n'avait pas soigné vos intérêts...

CAUVIGNAC

Ah ! ma bonne sœur a soigné les intérêts de... ?

NANON, vivement

Son frère... Quoi de plus naturel ?

LE DUC

Et, aujourd'hui même, à quoi dois-je le plaisir de vous voir ?

CAUVIGNAC

Oui, à quoi devez-vous le plaisir de me voir ?

LE DUC

Eh bien, au hasard... au simple hasard, qui fait que vous êtes revenu.

CAUVIGNAC, à Nanon

Ah !

NANON

Oui, vous étiez parti, mauvais frère ! et sans me prévenir autrement que par deux mots qui n'ont fait que redoubler mon inquiétude.

LE DUC

Que voulez-vous, chère Nanon ! il faut bien passer quelque chose aux amoureux.

CAUVIGNAC, à Nanon

Oh ! oh ! cela se complique. Amoureux, moi ?

NANON

Allons, avouez que vous l'êtes, mauvais sujet !

CAUVIGNAC

Eh bien, je ne le nierai pas.

LE DUC

Bien, bien... Mais soupçons, vous nous conterez vos amours tout en soupant. Francinette, un couvert pour M. de Canolles. Nous pouvons donc le mettre sur le compte du petit gentilhomme ?

NANON

Parfaitement.

CAUVIGNAC

Pardon, mais de quel gentilhomme ?

NANON

Du petit gentilhomme que vous avez rencontré ce soir...

CAUVIGNAC

Ah ! c'est ma foi vrai... le petit gentilhomme.

NANON

Ah ! ah ! vous l'avez donc réellement rencontré ?...

CAUVIGNAC

Le petit gentilhomme ?... Parbleu !

NANON

Comment était-il ? Voyons, dites cela franchement.

CAUVIGNAC

Ma foi, c'était un charmant petit compagnon châtain, svelte, élégant, quinze à seize ans peut-être, pas de moustaches encore, voyageant avec un vieil écuyer... (À part.) Dame, je leur donne ce que j'ai vu, moi ; tant pis si cela ne leur va pas.

NANON

C'est cela !

LE DUC

C'est cela !

CAUVIGNAC, à part

Tiens, cela leur va.

LE DUC

Avez-vous toujours le petit gant gris-perle sur votre cœur ?

CAUVIGNAC

Le petit gant gris-perle ?

LE DUC

Oui, celui que vous baisiez et flairiez si passionnément, celui enfin qui vous a fait soupçonner la ruse, la métamorphose.

CAUVIGNAC

Ah ! c'était donc une femme ? Eh bien, je m'en étais douté, parole d'honneur !

LE DUC

Allons, allons, tout cela est fort bien, et, pourvu que les affaires du roi ne souffrent pas de cette aventure...

CAUVIGNAC

Les affaires du roi en souffrir ? Jamais ! Les affaires du roi, c'est sacré !

LE DUC

On peut donc compter sur votre dévouement, baron ?

CAUVIGNAC

Pour le roi ?... Mais, pour le roi, je me ferais couper en quatre.

NANON

Et c'est tout simple, n'êtes-vous pas capitaine au service de Sa Majesté, grâce aux bontés de M. le duc ?

CAUVIGNAC, se levant et mettant
une main sur son cœur

Et je ne l'oublierai jamais !

LE DUC

Nous ferons mieux, baron, nous ferons mieux à l'avenir. En attendant, votre sœur va, en deux mots, vous mettre au courant de ce que nous avons fait.

CAUVIGNAC, à part

Ça ne fera pas de mal.

LE DUC

Elle a une lettre à vous confier de ma part ; peut-être votre fortune est-elle dans le message que je vous donne ; sur ma recommandation, prenez les avis de votre sœur, jeune homme, prenez ses avis ; c'est une bonne tête, un esprit distingué, un cœur généreux... Aimez votre sœur, baron, et vous aurez mes bonnes grâces.

CAUVIGNAC

Monseigneur, ma sœur sait à quel point je l'aime ; je ne désire rien tant que de la voir heureuse, puissante et riche, riche surtout !

(Nanon se lève.)

LE DUC

Cette chaleur me plaît... (Il se lève.) Restez donc avec Nanon, tandis que je vais, moi, m'occuper de certain drôle.

CAUVIGNAC, à table

Hein !

LE DUC

À propos, baron, peut-être pourrez-vous me donner quelques renseignements sur ce bandit ?

CAUVIGNAC

Moi ?... Volontiers ! Seulement, il faut que je sache de quel bandit vous voulez parler. Il y en a beaucoup, et de toute sorte, par le temps qui court.

LE DUC

Vous avez raison ; mais celui-là est un des plus impudents que j'aie jamais rencontrés.

CAUVIGNAC

Ah ! vraiment ?

LE DUC

Imaginez-vous que ce misérable, en échange de la lettre que votre sœur vous avait écrite hier, et qu'il s'est procurée par une violence infâme, m'a extorqué un blanc-seing. Je voulais donc vous demander si vous aviez quelques soupçons sur celui qui a joué le rôle de délateur.

CAUVIGNAC

Non, en vérité !

LE DUC

N'importe, il aura bien du bonheur si son blanc-seing ne le fait pas pendre, celui-là.

CAUVIGNAC

Vous avez retenu son signalement ?

LE DUC

Non ; mais à son blanc-seing j'ai fait une marque.

NANON

Une marque ?

CAUVIGNAC

Une marque ? Et il ne s'en est pas aperçu, l'imbécile ?

LE DUC

Invisible, mon cher, invisible pour tous, mais visible pour moi à l'aide d'un procédé chimique.

CAUVIGNAC

Ah ! ah ! oui... Tiens, tiens, tiens ! mais c'est du plus grand ingénieux, ce que vous avez fait là, monseigneur ; seulement, il faut prendre garde qu'il ne se doute du piège.

LE DUC

Oh ! il n'y a pas de danger ; qui voulez-vous qui le lui dise ?

CAUVIGNAC

Au fait, ce ne sera pas Nanon, ce ne sera pas moi.

LE DUC

Ni moi !

CAUVIGNAC

Ni vous ! Ainsi, vous avez raison, monseigneur, vous ne pouvez manquer de savoir un jour quel est cet homme, et alors...

LE DUC

Alors, comme je serai quitte envers lui, attendu qu'en échange du blanc-seing il aura reçu ce qu'il désirait, alors, je le ferai pendre !

CAUVIGNAC

Amen !

LE DUC

Maintenant, puisque vous ne pouvez me donner aucun renseignement sur ce drôle...

CAUVIGNAC

Non, monseigneur, je ne puis pas.

LE DUC

Eh bien, je vous laisse avec votre sœur... Nanon, donnez à ce garçon des instructions précises, et qu'il ne perde pas de temps surtout.

NANON

Soyez tranquille, monseigneur.

LE DUC

Ainsi, à vous deux !

(Nanon reconduit le duc jusqu'à la porte.)

CAUVIGNAC

Diable ! il a bien fait de me prévenir, le digne seigneur... Mais que ferai-je du blanc-seing ?... Dame, ce qu'on fait d'un billet, je l'escompterai. Madame de Condé, justement, avait écrit à Nanon... C'est une affaire à traiter à Chantilly.

Scène VIII
Nanon, Cauvignac.

NANON

Maintenant, monsieur, à nous deux, comme disait tout à l'heure M. d'Épernon.

CAUVIGNAC

Oui, chère petite sœur ; car je suis venu pour causer avec vous.

(Il s'assied sur le canapé.)

NANON, avec colère

Monsieur, dites-moi comment un frère, comblé de mes bontés, a froidement conçu le projet de perdre sa sœur ?

CAUVIGNAC

Moi, chère Nanon ?... Jamais ! je perdrais trop en vous perdant.

NANON

Nieriez-vous que cette lettre anonyme soit de votre écriture ?

CAUVIGNAC

Non, puisque vous l'avez reconnue.

NANON

Ainsi, vous avouez ?

CAUVIGNAC

Qu'avez-vous contre cette lettre ? la trouveriez-vous mal tournée, par hasard ? J'en serais fâché pour vous, cela prouverait que vous n'avez pas de littérature.

NANON

Mais quel motif vous a fait écrire cette lettre ?

CAUVIGNAC

Quel motif ? Nanon, c'est une petite vengeance.

NANON

Une vengeance contre moi, malheureux ! Mais que vous ai-je donc fait de mal pour que l'idée vous vienne de vous venger de moi ?

(Elle s'assied sur le canapé.)

CAUVIGNAC

Ce que vous m'avez fait ?... Ah ! Nanon, mettez-vous à ma place... Je quitte Paris parce que j'ai trop d'ennemis, c'est le malheur des hommes politiques ; je viens à vous, je vous implore, vous en souvient-il ? Vous avez reçu trois lettres, vous ne direz pas que vous n'avez pas reconnu mon écriture, c'était exactement celle du billet anonyme, et les lettres étaient signées. Je vous écris donc trois lettres pour vous demander cent malheureuses pistoles !... cent pistoles, à vous qui avez des millions !... (Il se lève.) Eh bien, ma sœur me repousse... Je me présente chez ma sœur ; ma sœur me fait éconduire : naturellement, je m'informe... Peut-être est-elle dans la détresse, c'est le moment de lui prouver que ses bienfaits ne sont pas tombés sur une terre ingrate. Peut-être même n'est-elle plus libre ; en ce cas, elle est pardonnable... Vous le voyez, mon cœur vous cherchait des excuses, et c'est alors que j'apprends que ma sœur est libre, heureuse, riche, richissime, et qu'un baron de Canolles, un étranger, usurpe mes privilèges et se fait protéger à ma place. Alors, la jalousie m'a tourné la tête.

NANON

Dites la cupidité, monsieur ! Que vous importait que j'eusse ou non des relations d'amitié avec M. de Canolles ?

CAUVIGNAC

À moi ? Rien ; je ne m'en fusse pas même inquiété si vous aviez continué à avoir avec moi des relations d'argent, ingrate !

NANON

Comment, ingrate ?

CAUVIGNAC

Oui, ingrate. Nierez-vous que je viens de vous tirer d'une des positions les plus fausses où une femme puisse se trouver ? Je profite de ce qu'il m'est rentré quelque argent pour me vêtir à neuf afin que vous n'ayez pas honte de moi... Regardez-moi un peu ; il me semble que j'ai assez bon air comme ça, hein ?

NANON

Hum !

CAUVIGNAC

Comment, *hum* ? Chère amie, vous êtes difficile ; mais n'importe. J'arrive ici et je comprends, au premier mot, au premier coup d'œil, que vous pataugez dans une fausse fraternité réelle. Je prends pour mon compte l'aventure du petit gentilhomme châtain ; j'avoue avoir baisé un gant, au risque... Enfin, dès lors, et grâce à ce bon petit Cauvignac, votre roman de famille devient une histoire ; ma présence sauve tout, votre frère n'est plus un mensonge, vous voilà libre comme le vent, vous allez dormir sur vos deux oreilles, toujours grâce à ce bon petit Cauvignac... Moi, je m'installe à votre seuil ; M. d'Épernon me fait nommer colonel ; au lieu d'une escouade de cinq hommes, j'ai un régiment de deux mille ; avec ces deux mille hommes, je renouvelle les travaux d'Hercule ! On me nomme duc et pair ; madame d'Épernon meurt, et M. d'Épernon vous épouse...

NANON

Trêve de plaisanterie, monsieur.

CAUVIGNAC

Oh ! je ne plaisante pas.

NANON

Deux choses.

CAUVIGNAC

Lesquelles ? Dites !

NANON

Primo : vous allez rendre le blanc-seing au duc ; sans quoi, vous êtes pendu.

CAUVIGNAC

Primo pendu !... Et *secundo* ?

NANON

Secundo : vous allez sortir d'ici à l'instant même.

CAUVIGNAC

Deux réponses, chère dame : *Primo* : le blanc-seing étant ma propriété, je le garde. Vous ne pouvez pas m'empêcher de me

faire pendre si tel est mon bon plaisir.

NANON

Oh ! qu'à cela ne tienne !

CAUVIGNAC

Merci ! mais il n'en sera rien, soyez tranquille... Quant à me retirer, dans votre désir de vous débarrasser de moi, vous oubliez une chose.

NANON

Laquelle ?

CAUVIGNAC

C'est que, si je me retire, je ne pourrai pas remplir cette mission importante dont le duc m'a parlé tout à l'heure, et qui doit faire ma fortune.

NANON

Mais, malheureux, vous savez bien que cette mission ne vous est pas destinée ; elle est destinée à M. de Canolles.

CAUVIGNAC

Eh bien, mais est-ce que je ne m'appelle pas M. de Canolles ?... Ainsi, croyez-moi, chère sœur, ce n'est point à vous de m'imposer vos conditions, c'est à moi de vous imposer les miennes.

NANON

Voyons, quelles sont-elles ?

CAUVIGNAC

D'abord, la première de toutes, amnistie générale.

NANON

Après ?

CAUVIGNAC

Puis solde de nos comptes.

NANON

Je vous redois quelque chose, à ce qu'il paraît.

CAUVIGNAC

Vous me redeviez les cent pistoles que je vous avais demandées et que vous m'avez inhumainement refusées.

NANON

C'est bien, l'amnistie est accordée.

CAUVIGNAC

Alors, votre main, chère petite sœur. (Il baise la main de Nanon.)
Ah ! et les cent pistoles ?

NANON, allant au meuble

En voilà deux cents.

CAUVIGNAC

Deux cents ! à la bonne heure, Nanon, voilà où je reconnais
ma sœur.

NANON

Mais à une condition.

CAUVIGNAC

Laquelle ?

NANON

C'est que vous réparerez le mal que vous avez fait.

CAUVIGNAC

Je ne suis venu que pour cela... Que faut-il faire ? Voyons !

NANON

Vous allez monter à cheval et courir sur la route de Paris
jusqu'à ce que vous ayez rencontré M. de Canolles.

CAUVIGNAC

Que dois-je lui dire ?

NANON

Vous lui remettrez cet ordre... Mais comment serai-je sûre que
vous faites ma commission ? S'il y avait quelque chose de sacré
pour vous, je vous demanderais un serment.

CAUVIGNAC

Faites mieux !

NANON

Quoi ?

CAUVIGNAC

Promettez-moi deux cents autres pistoles, une fois la commis-
sion faite.

NANON

C'est conclu.

CAUVIGNAC

Eh bien, voyez, je ne vous demande pas de serment, moi ; votre parole me suffit... Ainsi, c'est convenu, deux cents pistoles à la personne qui vous remettra le reçu de M. de Canolles.

NANON, joyeuse

Vous parlez d'un tiers ; comptez-vous ne pas revenir, par hasard ?

CAUVIGNAC

Qui sait ? une affaire m'appelle moi-même aux environs de Paris.

NANON, respirant

Ah !

CAUVIGNAC

Ah ! voilà un *ah* ! qui n'est pas gentil... Mais n'importe, sans rancune, chère sœur.

NANON, allant chercher le manteau de
Cauvignac et le lui mettant sur les épaules

Sans rancune, mais à cheval !

CAUVIGNAC

À l'instant même, le temps seulement de boire le coup de l'étrier... À la santé de M. d'Épernon, c'est un brave homme.

QUATRIÈME TABLEAU

Une chambre à coucher dans une hôtellerie du bourg de Jaulnay. – Porte vitrée à gauche, porte au fond. Alcôve à deux lits dans un pan coupé. Fenêtre à droite.

Scène première

Castorin, s'accommodant sur des chaises ; puis l'hôte.

C'est étonnant ! il me semble que je suis encore à cheval, et que le mouvement... Oh ! la bonne chose que le sommeil, quand on peut dormir... Ah ! M. le baron ferait bien de n'arriver que dans deux heures : j'aurais déjà pris un à-compte.

L'HÔTE, d'en bas

Voilà, monsieur, voilà !

CASTORIN

Hein ! plaît-il ?... Décidément, il n'y a que le lit...

L'HÔTE, entrant du côté gauche

Par ici, monsieur, par ici... Voilà l'homme que vous cherchez, je crois.

CANOLLES

Comment ! il dort, le drôle ! sans ma permission ?... Allez vite, mon cheval fond en eau.

L'HÔTE

J'y vais !

Scène II

Canolles, Castorin.

CANOLLES

Allons, allons, Castorin, à cheval !

CASTORIN

Mais j'y suis, monsieur, à cheval !

(Il fait le mouvement d'un homme à cheval.)

CANOLLES

Voyons, réveille-toi, et réponds, maraud !

CASTORIN, arrêtant la chaise

Oh !...

CANOLLES

Je vais te couper une oreille, cela te réveillera.

CASTORIN

Je suis réveillé, monsieur. Tiens ! où sommes-nous donc ?

CANOLLES

À l'auberge de Jaulnay, drôle, où je t'ai ordonné de me précéder.

CASTORIN

Ah ! c'est vrai, et je vous ai même précédé d'un tel train, que mon cheval est tombé mort en arrivant dans la cour... Pauvre animal !... Eh bien, je suis sûr qu'il était moins fatigué que moi.

CANOLLES

Imbécile !... Voyons, tu es sûr que le vicomte n'a pas dépassé le village où nous sommes ?

CASTORIN

Pardieu ! grâce au chemin de traverse que vous m'avez fait prendre, j'ai plus d'une heure sur lui.

CANOLLES

Et, d'après mon ordre, tu as loué toutes les chambres de cette auberge ?

CASTORIN

Toutes !... Monsieur en a huit... Oh ! monsieur sera bien couché cette nuit.

CANOLLES

Et tu es sûr que M. le vicomte ne descendra pas à une autre auberge que la nôtre ?

CASTORIN

Oh ! ça, j'en suis sûr, il n'y a qu'elle dans le village.

CANOLLES

L'hôte n'a pas fait de difficultés ?

CASTORIN

Pour louer ses huit chambres ? Au contraire... Seulement, il ne comprenait pas comment un maître seul pouvait avoir besoin de huit chambres ; mais j'ai payé d'avance, et il a compris.

CANOLLES

Très-bien !... On dirait que tu as envie de dormir ?

CASTORIN

On le dirait, oui, monsieur !

CANOLLES

Eh bien, dans ces huit chambres, il y en a bien une qui t'a plu ?

CASTORIN

Elles me plaisent toutes ; seulement, il y a le n° 7, qui est tout doré.

CANOLLES

Prends le n° 7.

CASTORIN

Pour moi ?

CANOLLES

Pour toi ! et je t'ordonne d'y dormir douze heures.

CASTORIN

Monsieur sera obéi.

(Il va pour sortir.)

CANOLLES

Douze heures, tu comprends... sans remuer, quelque bruit que tu entendes dans la maison.

CASTORIN

Ah ! monsieur, on peut tirer le canon, ça m'est bien égal.

CANOLLES

C'est bien !... Envoie-moi l'hôte, et va-t'en !

Scène III

Canolles, seul.

J'avais bien pensé à rattraper mon petit vicomte sur la grande route, à renouer conversation avec lui, à partager son dîner, son souper... et à... Mais il est rusé, l'enfant ; il m'eût joué un tour, il m'eût échappé une seconde fois... Ce qu'il y a d'affreux, c'est de ne pas savoir, au bout du compte, si je cours après un ou une... Si c'était un homme, il y aurait de quoi mourir écrasé sous une pareille bévue... Ah ! Canolles, vous êtes abruti par le doute, comme Castorin par le sommeil... D'ailleurs, ce doute, dans une heure, j'en aurai raison. En attendant, examinons la chambre... Une porte vitrée qui donne dans une autre chambre... une alcôve à deux lits... Bon ! plaçons ici le quartier général.

(Il sonne.)

Scène IV

Canolles, l'hôte.

L'HÔTE, entrant du fond

Monsieur m'a fait appeler ?

CANOLLES

Oui. À quelle heure fermez-vous vos portes, d'habitude ?

L'HÔTE

À onze heures, monsieur... Mais, comme je n'attends plus personne, vu que monsieur a retenu tout l'hôtel, je fermerai quand monsieur voudra.

CANOLLES

Eh bien, au contraire, je désirerais que vos portes restassent ouvertes.

L'HÔTE

Mais, monsieur, puisque je n'attends plus personne.

CANOLLES

C'est possible ; mais, moi, j'attends quelqu'un.

L'HÔTE

Ah ! (Regardant par la fenêtre.) Est-ce que ce seraient les personnes qui s'arrêtent ?

CANOLLES

Quelles sont ces personnes ?

L'HÔTE

Un petit jeune homme de seize ou dix-huit ans, et un vieil écuyer.

CANOLLES

C'est cela.

L'HÔTE

Je vais leur dire que monsieur les attend.

CANOLLES

Chut !... au contraire, pas un mot.

L'HÔTE

Je vais leur dire, alors, qu'il n'y a pas de place pour eux.

CANOLLES

Tu vas les loger.

L'HÔTE

Où cela ?

CANOLLES

Dans cette chambre.

L'HÔTE

Ah ! je comprends !... Monsieur prendra le n° 7.

CANOLLES

Non, attendu que c'est mon domestique qui l'a pris.

L'HÔTE

Mais...

CANOLLES

Mon cher, vous êtes payé, n'est-ce pas ?

L'HÔTE

Oui, monsieur.

CANOLLES

Eh bien, alors, de quoi vous inquiétez-vous ?

L'HÔTE

Mais s'ils me payent ?

CANOLLES

Vous serez payé deux fois.

L'HÔTE

Voilà tout ?

CANOLLES

Oui !... Seulement...

L'HÔTE

Ah !

CANOLLES

Une fois les étrangers entrés, fermez vos portes... (On parle dans la coulisse.) Allez vite, je crois que les voyageurs s'impatientent.

L'HÔTE

J'y cours !

CANOLLES

Tenez, encore ces trois pistoles... À propos, cette chambre a une porte donnant sur le corridor.

L'HÔTE

Pareille à celle-ci, oui, monsieur !

(Bruit au dehors.)

CANOLLES

Descendez donc vite ! on vous appelle ! (L'hôte sort.) Je crois vraiment qu'il se fâche, foi de gentilhomme, c'est une voix de vicomte... Il monte l'escalier !... Il approche... Quand il marche, c'est un pas de vicomtesse !

(Il sort par la porte vitrée.)

Scène V

La vicomtesse, Pompée, l'hôte, avec une lumière.

LA VICOMTESSE, dans la coulisse

Eh bien, y sommes-nous enfin ?

L'HÔTE, rentrant

Par ici, monsieur, par ici !

LA VICOMTESSE

Voilà ce que vous avez à m'offrir ?

L'HÔTE

Oh ! la chambre est bonne ; ce sera pour vous : celle d'à-côté, un peu moins élégante, sera pour votre écuyer.

LA VICOMTESSE

Une porte vitrée ? Oh ! non, merci !

L'HÔTE

Dame, c'est à prendre ou à laisser, mon gentilhomme.

LA VICOMTESSE

C'est à laisser.

L'HÔTE

Comme il vous plaira.

POMPÉE

Monsieur le vicomte, je mettrai mon manteau sur le vitrage.

LA VICOMTESSE

Non... Et vous n'avez pas un cabinet, une soupenette, un... ?

L'HÔTE

J'ai un petit grenier au fond du corridor.

LA VICOMTESSE

Oh ! j'aime mieux cela. Excuse-moi, mon brave Pompée ; tu sais que je ne puis souffrir avoir quelqu'un près de moi quand je

dors.

L'HÔTE

Décidez-vous bien vite, monsieur, parce que, d'un moment à l'autre, il peut nous arriver quelqu'un... La chambre était occupée, même...

LA VICOMTESSE

Comment, elle était occupée ?

L'HÔTE

Oui, par un gentilhomme ; mais il l'a quittée en disant qu'il coucherait probablement chez un ami qu'il a aux environs.

LA VICOMTESSE

Mais s'il revenait ?

L'HÔTE

Oh ! à onze heures, ce n'est pas probable.

LA VICOMTESSE

C'est bien, je prends votre chambre.

POMPÉE

Bah ! à la guerre comme à la guerre, monsieur le vicomte, et, quand on a fait seize lieues...

LA VICOMTESSE

Tu es fatigué, mon brave Pompée ?

POMPÉE

Moi ? Jamais !

(Il s'assied.)

L'HÔTE

Vous n'avez besoin de rien ?

LA VICOMTESSE

De rien, non.

L'HÔTE, sur le pas de la porte

De rien ?

LA VICOMTESSE

Non, de rien. (L'hôte sort.) Pompée, ma valise.

POMPÉE

Voici !

LA VICOMTESSE

Mon nécessaire ! Bien, c'est cela... Attends !

POMPÉE

Quoi ?

LA VICOMTESSE

Je voudrais visiter cette chambre. (Elle prend un flambeau.) Oh !
comme elle est noire !

POMPÉE

Attendez que j'aie en éclaircissement... (Il entre.) Ah ! ah ! il y a une
porte.

LA VICOMTESSE

Une porte ?

POMPÉE

Oui, donnant sur le corridor.

LA VICOMTESSE

Mais, alors, je ne suis plus chez moi.

POMPÉE

Ah ! si, elle ferme en dedans.

LA VICOMTESSE

Donne un tour de clef, et ferme les verrous, s'il y en a.

POMPÉE, poussant les verrous

Il y en a.

LA VICOMTESSE

Et celle-ci ?

POMPÉE, entrant

Du moment que l'autre est fermée, et qu'il n'y a personne
dans cette chambre..

LA VICOMTESSE, fermant la porte au verrou

C'est égal, ferme. Maintenant, visite la fenêtre...

POMPÉE

Est-ce que vous croyez que, derrière les rideaux... ?

(Il avance, le rideau remue, il s'arrête.)

LA VICOMTESSE

Bon ! ferme le contrevent.

POMPÉE

Avec une barre ?

LA VICOMTESSE

Une barre de fer ?

POMPÉE

Oui.

LA VICOMTESSE

Bien !... Maintenant, va, Pompée, va ! et, demain, au point du jour...

POMPÉE, redescendant

Voulez-vous que je vous laisse mon mousqueton ?

LA VICOMTESSE

Mais voulez-vous donc me faire mourir de peur, Pompée ? Allez, et emportez votre mousqueton.

POMPÉE

À demain !

(Il sort par la droite ; la vicomtesse va fermer la porte derrière lui.)

Scène VI

La vicomtesse, puis Canolles, en dehors.

LA VICOMTESSE

En vérité, madame la princesse ne saura jamais ce qu'il m'en coûte pour courir ainsi les grands chemins... Oh ! qu'est-ce que j'entends là ?... Rien... La porte de la rue se ferme probablement... Décidément, le ciel ne me destine pas à devenir un chef très-redoutable... Allons, tout va bien. Où donc est mon nécessaire ?... (Elle met son chapeau sur une chaise.) J'ai toujours peur que mes cheveux ne passent sous ma perruque... Hier, M. de Canolles la regardait bien attentivement, ma perruque.

CANOLLES, dans l'escalier

C'est bien ! c'est bien !

LA VICOMTESSE

Hein !... Ce que c'est que d'avoir l'esprit frappé, il me semblait que cette voix... Ah ! mais... on monte l'escalier... on vient dans le corridor... on s'arrête à ma porte... on met la clef dans la

serrure !... Qui est là ? qui est là ?

CANOLLES, de l'autre côté de la porte

C'est moi qui demanderai qui est là.

LA VICOMTESSE

Comment, vous ?

CANOLLES

Sans doute, moi... Que diable ! j'ai bien le droit de demander qui est dans ma chambre.

LA VICOMTESSE

Dans votre chambre ?... Oh ! mon Dieu, c'est sans doute ce gentilhomme qui ne devait pas revenir, et qui sera revenu. Monsieur, que voulez-vous ?

CANOLLES

C'est bien simple, j'ai retenu une chambre, je désire l'occuper. L'hôte ne vous a-t-il pas prévenu que cette chambre était occupée par un gentilhomme qui est allé dîner chez un de ses amis ?

LA VICOMTESSE

Oui, monsieur, c'est vrai ; mais il avait dit que, selon toute probabilité, ce gentilhomme ne reviendrait pas.

CANOLLES

L'hôte s'est trompé, et le gentilhomme est revenu. (Après un temps.) Eh bien ?

LA VICOMTESSE

Quoi, monsieur ?

CANOLLES

J'attends que vous ayez la bonté de m'ouvrir, à moins que vous n'aimiez mieux que j'enfonce la porte.

LA VICOMTESSE

Non pas, monsieur, j'ouvre ! j'ouvre !

(Elle ouvre.)

Scène VII
Canolles, la vicomtesse.

CANOLLES

En vérité, voilà bien des façons.

LA VICOMTESSE

M. de Canolles !

CANOLLES

Le vicomte !... Ah ! tiens, c'est vous qui me prenez mon gîte ?... Bonsoir, vicomte... Comment va ?

LA VICOMTESSE

Croyez, monsieur le baron, que je suis désespéré...

(Elle arrange son nécessaire.)

CANOLLES

Il était déjà installé, Dieu me pardonne... Eh bien, que faites-vous donc là ?

LA VICOMTESSE

Je rassemble mes effets, et je vais appeler l'hôte.

CANOLLES

Pour quoi faire ?

LA VICOMTESSE

Mais je ne veux pas vous faire coucher dehors, et, puisque c'est moi qui suis venu trop tard, je cède la place.

CANOLLES

Mais où irez-vous ? Il n'y a pas d'autre hôtellerie à Jaulnay.

LA VICOMTESSE

J'irai... Enfin, je ne sais pas où, mais je m'en irai.

CANOLLES

Mais non, non. Vous êtes ici chez-vous : restez-y... Vous êtes délicat, vous tombez de fatigue ; couchez-vous tranquillement et dormez... Moi, je vais chercher fortune ailleurs... C'est bien le diable si je ne trouve pas un coin dans cette maison !

LA VICOMTESSE

Ah ! monsieur le baron, vous êtes d'une obligeance ! Oui, je suis délicat, je suis fatigué, je reste !

CANOLLES

Et vous faites bien.

LA VICOMTESSE

Merci ! merci !

CANOLLES

Bonsoir, vicomte.

LA VICOMTESSE

Bonsoir !

CANOLLES, revenant

Ah ! mais qu'avez-vous donc là ?... Une chambre... une chambre vide ; voilà mon affaire !

LA VICOMTESSE

Oh ! non, non... Pompée y couche... il dort.

CANOLLES

Eh bien, mais il se réveillera, et il découchera.

LA VICOMTESSE

Oh ! pardon, vous me trouverez bien incivil, mais Pompée est vieux, Pompée n'est pas un serviteur... c'est un ami.

CANOLLES

Eh bien, soit ! dors tranquille, Pompée, je sais où trouver un lit.

LA VICOMTESSE

Oh ! tant mieux !

CANOLLES

Dormez sur les deux oreilles.

LA VICOMTESSE

Je vous en réponds.

CANOLLES

Une poignée de main, vicomte.

LA VICOMTESSE

Bien volontiers.

(Canolles sort.)

Scène VIII

La vicomtesse, seule.

Oh ! mais c'est mon mauvais génie, que ce jeune homme ! il me fait trembler, il me fait mourir... Pauvre garçon ! au contraire, il est charmant ! il est d'une facilité, d'une complaisance... Car enfin, cette chambre, l'excuse était impertinente... Allons, je n'entends plus rien ; il aura trouvé fortune ailleurs, comme il dit... Encore ce danger passé... (Elle ôte sa veste.) Pourquoi aurais-je peur ? L'hôtel est bien tranquille, ce me semble ; tout le monde dort, et, dans un quart d'heure, il dormira comme les autres... J'avoue que je ne serais pas fâchée d'en faire autant. (On frappe à la porte.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela ?

Scène IX

La vicomtesse, Canolles.

CANOLLES, en dehors

Vicomte !... vicomte !

LA VICOMTESSE

Encore !... Baron, qu'y a-t-il ?

CANOLLES

Ouvrez, ouvrez, c'est très-sérieux.

LA VICOMTESSE, ouvrant

Dites vite, voyons !

CANOLLES

Ah ! vous êtes encore habillé ou à peu près, tant mieux !

LA VICOMTESSE

Que signifie cette agitation ?

CANOLLES

Asseyez-vous.

(Il lui donne une chaise.)

LA VICOMTESSE

Non, non, inutile !

CANOLLES

Oh ! si fait, la chose en vaut la peine.

LA VICOMTESSE

Vraiment !

(Elle s'assied.)

CANOLLES

Il faut vous dire que la chambre sur laquelle j'avais jeté mon dévolu... la chambre n° 7... est occupée par deux officiers suisses.

LA VICOMTESSE

Ah !

CHANOLLES

Oui, j'ai été leur demander l'hospitalité, je ne voulais pas vous déranger ; vous me paraissez avoir si grand besoin de sommeil.

LA VICOMTESSE

C'est vrai, je suis très-fatiguée.

CANOLLES

Savez-vous ce qu'ils m'ont répondu, vicomte ? J'en suis vraiment encore exaspéré... Non, c'est une injure qui ne peut rester impunie ! (Il se lève.) Vicomte, faites-moi le plaisir de prendre votre épée.

LA VICOMTESSE

Mon épée ! et pour quoi faire ?

CANOLLES

Eh ! pardieu ! pour venir avec moi faire lever ces drôles et les inviter à descendre au jardin... Il fait noir en diable, mais il y a une lanterne dans la cour... Allons, allons, vicomte, venez.

LA VICOMTESSE

Mais...

CANOLLES, lui passant son épée

Vous sentez bien que, si ces marauds savent qu'il y avait ici deux gentilshommes français, et qu'ils en sortent sans être roués de coups, la nation française est déshonorée.

LA VICOMTESSE

Sans doute ; mais...

CANOLLES

Vous cherchez votre épée... La voici.

LA VICOMTESSE

Non, je voulais vous faire comprendre...

CANOLLES

Quoi ?

LA VICOMTESSE

Que vous n'êtes pas offensé, baron.

CANOLLES

Comment cela ?

LA VICOMTESSE

Ces gens-là dormaient, et, quand on est dans le premier sommeil, on a parfois l'humeur difficile... Puis ce sont des Suisses, avez-vous dit ?

CANOLLES

Sans doute.

LA VICOMTESSE

Eh bien, peut-être n'entendent-ils pas notre langue.

CANOLLES

Si je vous répétais ce qu'ils m'ont répondu, vous verriez que c'est parfaitement français.

LA VICOMTESSE

Voyons, baron, mettez-vous à leur place ; des gens couchés, des gens qui dorment ! mais il me semble qu'ils sont bien excusables.

CANOLLES

En effet, vous qui êtes Français, vous qui êtes mon compatriote, vous m'avez un peu mis à la porte tout à l'heure ; il est vrai que vous ne m'avez pas dit... enfin ce qu'ils m'ont dit.

LA VICOMTESSE

Pardon, baron.

CANOLLES

Vous croyez donc que je ne suis pas offensé ?

LA VICOMTESSE

Oh ! pas le moins du monde.

CANOLLES

De sorte qu'à ma place vous ne croiriez pas votre honneur

engagé à demander une réparation ?

LA VICOMTESSE

Non, non, je vous jure.

CANOLLES

Vous êtes plein de sens, parole d'honneur ! Ah ! vous n'êtes pas un jeune homme, vous !

LA VICOMTESSE

Moi, je ne suis pas un jeune homme ?

CANOLLES

Pour la raison, vous êtes un Nestor... Eh bien, je rengaine.

LA VICOMTESSE, respirant et s'asseyant

Ah !

CANOLLES

Comment ! deux gentilshommes français se seront laissé désarçonner par deux faquins ? Non, non, tenez, mordieu ! il faut que je chasse ces drôles de leur chambre, il le faut.

LA VICOMTESSE, se levant

Allons, voilà que ça vous reprend ?

CANOLLES

Sans doute ; si je ne les chasse pas, où voulez-vous que je couche ? Si vous ne venez pas, j'irai seul, j'en tuerai toujours bien un... J'aurai son lit.

LA VICOMTESSE

Mais, si l'on vous tue, vous ?

CANOLLES

Eh bien, alors, mon lit est tout trouvé.

LA VICOMTESSE

Oh ! non, non, je ne veux pas... Je vous en prie, baron, à cause de moi ; je ne m'en consolerais pas.

CANOLLES

Dame, que voulez-vous que je fasse ?

LA VICOMTESSE, montrant la chambre à côté

Il y a bien cette chambre.

CANOLLES

La chambre de Pompée ?

LA VICOMTESSE

Oui.

CANOLLES

De Pompée qui dort ?... Moi, déranger Pompée ?... un vieux brave, votre ami ? Non, j'aime mieux déranger mes Suisses !

LA VICOMTESSE

Pompée n'est plus là.

CANOLLES

Il n'est plus là ?.. Et où est-il donc ?

LA VICOMTESSE

Tout à l'heure, je l'ai envoyé coucher au fond du corridor.

CANOLLES

Pauvre Pompée ! et pourquoi donc ?

LA VICOMTESSE

Eh bien, il ronflait trop haut.

CANOLLES

Oh ! moi, j'ai un sommeil d'oiseau.

LA VICOMTESSE

Eh bien, prenez cette chambre... Prenez !

CANOLLES

Oh ! merci, vicomte !

LA VICOMTESSE

Oui, oui !

CANOLLES

Voilà un trait que je n'oublierai pas.

LA VICOMTESSE

Prenez et dormons vite !

CANOLLES

Oh ! je ne demande pas mieux, je tombe de sommeil.

LA VICOMTESSE

Alors, bonsoir !

CANOLLES

Bonsoir, cher ami... (Revenant.) Je ne sais pas pourquoi, j'ai idée que vous venez de me donner un conseil qui m'a sauvé la vie.

LA VICOMTESSE

Oh !

CANOLLES

Ces Suisses m'eussent tué, peut-être !

LA VICOMTESSE

Dame, c'est très-possible !

CANOLLES

Par ma foi ! cela vaut que je vous embrasse.

LA VICOMTESSE

Oh ! le beau service ! (Elle le repousse dans la chambre.) Allez !
allez !

CANOLLES

Voulez-vous que je vous prête Castorin, pour délayer vos
aiguillettes ?

LA VICOMTESSE

Non, non, merci !

(Elle referme la porte derrière lui.)

CANOLLES, dans la chambre

Ah çà ! mais c'est un four que votre chambre ; donnez-moi de
la lumière, au moins.

LA VICOMTESSE, éteignant la lumière

Oh ! tant pis ! j'ai éteint et je n'en ai plus pour moi-même.
(Elle monte sur une chaise, et étend son manteau sur le vitrage.) Oh ! je
donnerais les vingt mille livres que je porte à madame de Condé
pour être à demain... au jour... (Bruit chez Canolles.) Ah ! mon
Dieu, il va se briser les jambes contre les meubles !... Bon ! on
n'entend plus rien ; il aura trouvé son lit... Oh ! comme, demain,
je partirai sans bruit ! comme, au lieu de suivre la route, je me
jetterai dans la traverse... Ah ! oui, par exemple !... Malheureuse
perruque ! elle me serre la tête comme un étou... Ah ! je respire...
(Elle secoue la tête, ses cheveux tombent. Bruit épouvantable.) Qu'est-
il arrivé, mon Dieu ?

CANOLLES

Oh ! vicomte ! oh ! vicomte !

LA VICOMTESSE

Quoi ?

CANOLLES

En voilà bien d'une autre !

LA VICOMTESSE

Qu'y a-t-il ?

CANOLLES

Ouvrez-moi donc, que je vous conte cela.

LA VICOMTESSE

Lui ouvrir ?... Oui !... (Une vitre se casse.) Ah ! mon Dieu !

CANOLLES

Bon ! voilà qu'en cherchant la serrure, j'ai cassé une vitre.

(Il passe sa main par le carreau cassé et ouvre la porte.)

LA VICOMTESSE, se cachant

Monsieur ! monsieur !

CANOLLES

Imaginez-vous, vicomte, qu'en tirant les rideaux... (Il va près du lit, la vicomtesse est près de la fenêtre.) Patatras ! voilà le ciel du lit qui s'est abîmé... Hein ! comme c'est heureux que je n'aie pas été dedans. N'est-ce pas ? n'est-ce pas ?

LA VICOMTESSE

Oui, oui, c'est bien heureux !

(Elle se sauve et se met derrière les rideaux de la fenêtre.)

CANOLLES

Est-ce que nous jouons à collin-maillard ? (Il heurte une chaise.) Criez-moi casse-cou, alors... J'étais englouti dans la poussière, j'y nageais... Pourquoi diable aussi éteignez-vous votre lumière ?... Où êtes-vous ? Voyons ! Pareil à l'Orphée de Virgile, je n'embrasse que l'air.

LA VICOMTESSE

Mon habit, grand Dieu ! mon habit !... Eh bien, que faites-vous donc par là ?

CANOLLES

Mais je cherche un lit.

(Il s'assied.)

LA VICOMTESSE

Quel lit ?

CANOLLES

Un des vôtres ; vous n'allez pas coucher dans deux lits, j'espère ?... N'y a-t-il donc pas moyen d'avoir de la lumière ?

LA VICOMTESSE

Oui, je cherche, je cherche.

CANOLLES

Que cherchez-vous donc ?

LA VICOMTESSE

La clochette pour appeler Pompée.

CANOLLES, s'emparant de la clochette,
qu'il a trouvée, en tâtonnant, sur la table

La clochette, c'est cela... Pour quoi faire, Pompée ? que lui voulez-vous, à Pompée ?

LA VICOMTESSE

Je veux, je veux qu'il fasse un lit dans notre chambre.

CANOLLES

Pour qui ?

LA VICOMTESSE

Pour lui.

(Elle monte à l'alcôve.)

CANOLLES

Pour lui ?... Que dites-vous là, vicomte ? des laquais dans notre chambre ?... Allons donc ! vous avez des habitudes de petite fille peureuse... Fi !... nous sommes assez grands garçons pour nous garder nous-mêmes ; non, donnez-moi seulement la main, et guidez-moi vers mon lit, que je ne puis trouver... ou bien, rallumons la bougie.

LA VICOMTESSE

Non ! non ! non !

CANOLLES

Ah ! je crois que j'y suis.

LA VICOMTESSE

Oui, oui, vous y êtes.

CANOLLES

Lequel des deux est le mien ?

LA VICOMTESSE

Celui que vous voudrez.

(Elle court dans l'alcôve pour prendre sa veste.)

CANOLLES

Comment cela ?

LA VICOMTESSE

Non, je ne me coucherai pas, moi ; je passerai la nuit sur une chaise.

CANOLLES, se retournant

Ah ! par exemple, voilà ce que je ne souffrirai jamais ; mais c'est de l'enfantillage... Venez, vicomte, venez.

(Il ouvre le volet. La clarté du réverbère de la cour inonde la chambre. Canolles s'avance les bras étendus vers la vicomtesse.)

LA VICOMTESSE

Baron, n'avancez pas, je vous en supplie !... pas un pas de plus si vous êtes gentilhomme... (À genoux.) Grâce ! grâce !

CANOLLES

À mes pieds, vous ?... Oh !

(Il étend les bras.)

LA VICOMTESSE

Par l'honneur de votre mère !

CAUVIGNAC, dans la rue

Monsieur de Canolles ! monsieur de Canolles !

LA VICOMTESSE

Je suis sauvée !

CANOLLES

Mon nom ?

LA VICOMTESSE

On vous appelle, monsieur !

CANOLLES

Pardieu ! j'entends bien !

CAUVIGNAC

Monsieur de Canolles ! monsieur de Canolles !

CASTORIN, derrière la porte
Monsieur de Canolles ! monsieur de Canolles !

CANOLLES, ouvrant la fenêtre
Monsieur le braillard ?

CAUVIGNAC
Courrier d'État !

CANOLLES
De la part de qui ?

CAUVIGNAC
De monseigneur le duc d'Épernon... Ouvrez !

CASTORIN
De monseigneur le duc d'Épernon... Ouvrez !

LA VICOMTESSE
De monseigneur le duc d'Épernon... Ouvrez ! ouvrez !
(Canolles ouvre ; on apporte des lumières.)

Scène X

Les mêmes, Castorin, Cauvignac.

CANOLLES, à Castorin
De la part de monseigneur le duc d'Épernon ?... Et que me
veut-il, double brute ?

(Il le prend par l'oreille et le jette de l'autre côté.)

CAUVIGNAC, entrant
Service du roi !

CANOLLES
Oh ! morbleu ! c'est dommage !

CAUVIGNAC
Peste ! de quel train vous marchez, baron ! j'ai cru que je ne
vous rejoindrais jamais, et cependant j'ai crevé deux chevaux.

CANOLLES
Votre nom, monsieur ?

CAUVIGNAC
Oh ! quand je vous dirais mon nom, il ne vous apprendrait pas
grand'chose ; ce qui vous importe, c'est de savoir d'où je viens,
et cette lettre vous le dira.

CANOLLES, lisant

« Mon cher baron, comme vous le voyez, la dépêche ci-jointe est pour Sa Majesté la reine ; sur votre vie, portez-la à l'instant même, il y va du salut du royaume. – Votre bonne sœur, NANON. » Ah ! il paraît qu'elle s'est tirée d'embarras en me faisant passer pour son frère... La lettre pour Sa Majesté, monsieur ?

CAUVIGNAC

La voici. Monseigneur le duc d'Épernon m'a chargé de vous dire que Sa Majesté était à Mantes.

CANOLLES

C'est bien.

CAUVIGNAC

Vous avez vu que la dépêche est pressée ?

CANOLLES

Je pars dans un instant, monsieur.

CAUVIGNAC

Maintenant, veuillez me signer ce reçu, la lettre étant d'importance.

CANOLLES, signant

Voici !

CAUVIGNAC

Monsieur le baron, cette signature-là va me rapporter deux cents pistoles ; je souhaite que chacune de celles que vous donnerez vous en rapporte autant. Vous n'avez rien de particulier à faire dire à mademoiselle de Lartigues ?

CANOLLES

Vous lui direz que son frère apprécie le sentiment qui la fait agir, et lui est fort obligé.

CAUVIGNAC, saluant Canolles
et ensuite la vicomtesse

Il paraît qu'il était temps que j'arrivasse ?

(Il sort.)

CANOLLES

Castorin, selle les chevaux.

CASTORIN, sortant

Ah ! si j'avais su, comme je serais resté au n° 7 !

Scène XI

Canolles, la vicomtesse, qui a remis
son pourpoint et sa perruque.

CANOLLES

Soyez contente, madame, vous allez être débarrassée de moi,
je pars !

LA VICOMTESSE

Et quand cela ?

CANOLLES

À l'instant même.

LA VICOMTESSE

Adieu, monsieur !

CANOLLES

Ainsi, nous voilà séparés, peut-être pour jamais !

LA VICOMTESSE

Qui sait ?

CANOLLES

Promettez une chose à un homme qui gardera éternellement
votre souvenir.

LA VICOMTESSE

Laquelle ?

CANOLLES

C'est que vous penserez à lui quelquefois.

LA VICOMTESSE

Je vous le promets !

CANOLLES

Sans colère ?

LA VICOMTESSE

Oui !

CANOLLES

Une preuve... votre main. (La vicomtesse lui donne sa main ; la
portant à ses lèvres.) Adieu, madame, adieu !... Oh ! souvenez-vous

que vous avez promis de ne pas m'oublier !...

LA VICOMTESSE

Hélas !

ACTE TROISIÈME
CINQUIÈME TABLEAU

*Au château de Chantilly. – La chambre à coucher
de madame de Condé.*

Scène première

La douairière, madame la princesse, madame de Tourville.

LA DOUAIRIÈRE

Nous échouons, ma fille, nous échouons, et nous serons humiliées.

MADAME DE TOURVILLE

Il faut un peu payer beaucoup de gloire, et il n'y a pas de victoire sans combat.

LA PRINCESSE

Et si nous échouons, et si nous sommes vaincues, nous nous vengerons.

LA DOUAIRIÈRE

Et de qui ?... De Dieu, car Dieu seul aura vaincu M. le prince... Ce n'est pas une chose facile, croyez-moi, que d'ouvrir, surtout de force, les portes des prisons de Vincennes.

MADAME DE TOURVILLE

M. de Tourville, mon mari, en sa qualité de mestre de camp des armées du roi, avait fait de son vivant, et du temps que M. le grand prieur y était enfermé, un plan pour prendre Vincennes ; ce plan, il m'en parla souvent, je me le rappelle, et je puis vous le communiquer.

LA DOUAIRIÈRE

Merci, ma bonne madame de Tourville ; mais, ayant pour nous M. de Turenne, M. de Bouillon et M. de la Rochefoucauld, j'espère qu'à eux trois ils trouveront quelque moyen de tirer mon pauvre fils de captivité.

LA PRINCESSE

Ah ! M. de la Rochefoucauld, M. de Bouillon et M. de Turenne nous oublent... Claire elle-même n'arrive pas.

LA DOUAIRIÈRE

Ma fille, il faut que quelque obstacle arrête madame de Cambes ; car, vous le savez, son dévouement à notre maison est inaltérable.

LA PRINCESSE

En attendant, elle n'arrive pas.

LA DOUAIRIÈRE

Madame de Cambes aura été obligée de faire des détours ; les chemins de Bordeaux, où l'on se doute que nous voulons nous retirer, sont gardés par l'armée de M. de Saint-Aignan, et, comme madame de Cambes vient de Bordeaux...

MADAME DE TOURVILLE

Elle pouvait écrire, au moins.

LA DOUAIRIÈRE

Ah ! chère Tourville, pour un stratéliste de votre force ! écrire, confier au papier l'adhésion d'une ville comme Bordeaux au parti de MM. les princes, ce serait fort imprudent, vous en conviendrez.

MADAME DE TOURVILLE

Un des trois plans que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Altesse avait pour but immanquable de soulever la Guyenne, et, si on l'eût adopté...

LA PRINCESSE

Bon ! bon ! chère Tourville, nous y reviendrons s'il est besoin... Mais, en attendant, je me range à l'avis de madame ma mère, et je commence à croire que Claire aura essuyé quelque disgrâce ; autrement, elle serait déjà ici... Peut-être ses fermiers lui ont-ils manqué de parole...

MADAME DE TOURVILLE

Et tout cela quand on pense que, si M. Lenet, M. Pierre Lenet, cet opiniâtre conseiller que vous vous obstinez à garder, et qui n'est bon qu'à contrarier tous nos projets ; quand on pense, dis-je, que, si M. Lenet n'eût pas repoussé mon second plan, nous tiendrions maintenant Bordeaux assiégé, et il faudrait bien que Bordeaux capitulât !

Scène II

Les mêmes, Lenet.

LENET, entrant du fond

J'aime mieux, sauf l'avis de Leurs Altesses, que Bordeaux s'offre de plein gré. Ville qui capitule cède à la force et ne s'engage à rien... Ville qui s'offre se compromet et est obligée de suivre jusqu'au bout la fortune de ceux à qui elle s'est offerte.

LA PRINCESSE

Oh ! vous avez beau dire, mon cher Lenet, tout va de mal en pis, et j'aimerais mieux un bon courrier que toutes ces maximes.

LENET

Votre Altesse sera donc satisfaite, car elle en recevra trois aujourd'hui.

LES TROIS FEMMES

Comment, trois ?

LENET

Oui, madame ; le premier a été vu sur la route de Bordeaux, le second vient de Stenay, et le troisième arrive de la Rochefoucauld.

LA DOUAIRIÈRE et LA PRINCESSE

Oh !

MADAME DE TOURVILLE

Il me semble, mon cher monsieur Lenet, qu'un habile nécromancien comme vous ne devrait pas rester en si beau chemin, et qu'après nous avoir annoncé les courriers, il devrait nous dire le contenu des dépêches.

LENET

Ma science ne va pas si loin que vous croyez, madame ; je me borne à être un serviteur fidèle, j'annonce et je ne devine pas.

UN HUISSIER

Un cavalier arrivant en toute hâte de Bordeaux réclame l'honneur d'être introduit près de Son Altesse.

LENET

Premier courrier, madame.

LA PRINCESSE

Vous êtes sorcier, mon cher Lenet... Faites entrer.

Scène III

Les mêmes, la vicomtesse.

LA VICOMTESSE

Madame !...

LA PRINCESSE

Claire ! ma chère Claire... sous ce déguisement ?

LA VICOMTESSE

Oui, madame, et qui vous supplie d'agréer ses respectueux hommages... Mais que me dit-on, mon Dieu ! qu'en tombant de cheval, Votre Altesse s'est cassé la jambe ?

LA PRINCESSE

Chut ! on dit cela ; mais rassure-toi, chère vicomtesse, il n'en est rien... C'est pour nos ennemis seulement que je me suis cassé la jambe... Il faut que le Mazarin me croie hors d'état de remuer pour qu'il ne se doute pas que je veux fuir.

LA VICOMTESSE

Ah ! Votre Altesse me rassure ! (Elle veut s'agenouiller.) Que Votre Altesse permette donc...

LA PRINCESSE

Dans mes bras, chère vicomtesse, dans mes bras... (Elle l'embrasse.) Et maintenant, parle, parle vite !

LA DOUAIRIÈRE

Oh ! oui, parlez vite, chère vicomtesse ! Avez-vous vu Richon ?

LA VICOMTESSE

Oui ; il m'a chargé d'une mission pour Son Altesse.

LA PRINCESSE

Bonne ou mauvaise ?

LA VICOMTESSE

Je l'ignore... Elle se compose de deux mots.

LA PRINCESSE

Lesquels ? Je meurs d'impatience.

LA VICOMTESSE

Bordeaux !... Oui !

LA PRINCESSE

Oh ! bravo ! chère Claire, quel bonheur, quel triomphe !
Venez, Lenet ! Savez-vous quelle bonne nouvelle nous apporte
cette chère vicomtesse !

LENET

Bordeaux ! Oui ! n'est-ce pas ?

LA DOUAIRIÈRE

Oui ; décidément, Lenet, vous êtes sorcier.

MADAME DE TOURVILLE

Mais, si vous le saviez, pourquoi ne le disiez-vous pas ?

LENET

Parce que je voulais laisser à madame la vicomtesse de Cam-
bes la récompense de ses fatigues.

LA PRINCESSE

Et vous avez raison, Pierre, mon bon Pierre, toujours raison.
C'est pourtant à ce brave Richon que nous devons cela... Que
ferons-nous pour lui ?

LA DOUAIRIÈRE

Il faudra lui donner quelque poste important ; vous a-t-il dit ce
qu'il désirait ?

LA VICOMTESSE

Oui ; il désirerait qu'on obtînt pour lui le commandement
d'une place forte comme Vayres ou le fort Saint-Georges.

LA PRINCESSE

Hélas ! nous sommes trop mal en cour maintenant pour
recommander quelqu'un...

LA VICOMTESSE

Il nous faudrait un blanc-seing dont nous ferions un brevet
pour Richon.

LENET

C'est fait, madame.

LES PRINCESSES

Comment, c'est fait ?

LENET

Une lettre a été adressée par moi à mademoiselle Nanon de Lartigues ; on dit que cette femme vend tout ce qu'on lui achète, et, comme elle dispose de la signature de M. d'Épernon...

LA DOUAIRIÈRE

En vérité, mon cher Lenet, vous êtes un homme miraculeux ! seulement, supposez que mademoiselle de Lartigues mette un prix un peu élevé au blanc-seing du duc, je ne vois pas trop comment, avec l'état de notre caisse...

LENET, à la vicomtesse

Voici le moment, madame, de prouver à Leurs Altesses que vous avez pensé à tout.

LA PRINCESSE

Que voulez-vous dire, Lenet ?

LA VICOMTESSE

Que je suis assez heureuse pour vous offrir une pauvre somme de vingt mille livres, que, toute misérable qu'elle est, j'ai eu grand'peine à obtenir de mes fermiers.

LA PRINCESSE

Vingt mille livres ?

LA DOUAIRIÈRE

Mais c'est une fortune dans des temps comme les nôtres !... Et cette somme, chère vicomtesse... ?

LA VICOMTESSE

Est dans votre chambre, madame, si toutefois Pompée a exécuté l'ordre que je lui ai donné.

LA PRINCESSE

Quel est ce bruit ?

LENET

Probablement notre second courrier.

LA PRINCESSE

Et de quelle part vient celui-ci ?

LENET

Probablement de la part de M. de la Rochefoucauld, dont le père vient de mourir à Verteuil.

Scène IV

Les mêmes, un huissier.

L' HUISSIER

Un envoyé de M. de la Rochefoucauld sollicite l'honneur de présenter ses hommages à Leurs Altesses.

LA PRINCESSE

Faites entrer.

LA VICOMTESSE

Vous permettez que je quitte ce costume ?

LA PRINCESSE

Allez ! et revenez-nous bien vite !

(La vicomtesse sort.)

L' HUISSIER, annonçant

M. de Gourville !

Scène V

La douairière, madame la princesse, madame de Tourville,
la Rochefoucauld, puis Cauvignac.

LA PRINCESSE

Vous venez de la part de M. de la Rochefoucauld, monsieur ?
Quelle nouvelle apportez-vous ?... Mais c'est M. de la Rochefoucauld lui-même !

LA ROCHEFOUCAULD

Oui, madame ; j'ai pris le prétexte des funérailles de mon père pour occuper la route d'Orléans, avec trois cents gentilshommes, et me mettre ainsi aux ordres de Vos Altesses.

LA DOUAIRIÈRE

Mais ne craignez-vous pas qu'une si forte troupe n'éveille les soupçons ?

LA ROCHEFOUCAULD

Ces gentilshommes, Votre Altesse, sont censés aller à l'enterrement du feu duc de la Rochefoucauld.

LA PRINCESSE

Mais nous, monsieur le duc, n'aurons-nous pas une escorte

pour vous rejoindre ?

LA ROCHEFOUCAULD

Je laisserai à la disposition de Son Altesse tout le monde dont elle pourra avoir besoin.

LA PRINCESSE

Merci, monsieur le duc.

L' HUISSIER

Un gentilhomme arrivant de Guyenne demande instamment à parler à M. Lenet ; c'est pour affaire de la plus haute importance.

LENET

J'y vais.

LA PRINCESSE

Non pas, recevez ici. Un gentilhomme arrivant de Guyenne pour affaire de la plus haute importance, il est peut-être essentiel que M. le duc sache ce qu'il va nous dire. Venez, monsieur le duc ; et vous, Lenet...

LENET

Soyez tranquille, madame, j'ai compris.

(La Rochefoucauld s'éloigne avec les dames. La princesse rentre bientôt, écoutant la scène entre Lenet et Cauvignac.)

CAUVIGNAC, entrant

Ah ! monsieur Lenet !... Votre très-humble serviteur, monsieur Lenet.

LENET

Vous avez demandé à me parler, monsieur ?

CAUVIGNAC

Oui, monsieur.

LENET

J'attends, monsieur, que vous ayez la bonté de me dire de quelle part vous venez.

CAUVIGNAC

Je viens de votre part, monsieur.

(Il lui remet une lettre.)

LENET

Ma lettre à mademoiselle Nanon de Lartigues.

CAUVIGNAC

Cette lettre, elle est bien de vous, monsieur ?

LENET

Parfaitement ! mais cette lettre avait un but.

CAUVIGNAC

Oui, de vous procurer un blanc-seing de M. le duc d'Épernon ;
voici ce blanc-seing.

LA PRINCESSE

Oh ! merci trois fois, monsieur ! merci pour mon époux, merci
pour mon fils, merci pour moi !

CAUVIGNAC

Cette dame est... ?

LENET

Madame la princesse, monsieur.

CAUVIGNAC

Votre Altesse...

LENET

Monsieur, une pareille pièce est trop précieuse pour que vous
consentiez à nous l'abandonner sans conditions ; d'ailleurs, ce
n'est pas sans condition qu'elle a été demandée. Seulement, ce
blanc-seing est bien à vous, n'est-ce pas ?

CAUVIGNAC

Il est à celui qui le possède, puisque, comme vous pouvez le
voir, il n'y a d'autre nom dessus que celui de M. d'Épernon.

LENET

A-t-on pris avec M. d'Épernon l'obligation de faire une chose
plutôt qu'une autre ?

CAUVIGNAC

On n'a pris avec M. le duc aucun engagement.

LENET

Maintenant, monsieur, ma lettre à mademoiselle de Lartigues
disait qu'on traiterait des conditions avec le porteur de ce blanc-
seing.

CAUVIGNAC

Eh bien, me voilà, monsieur : traitons !

LENET
 Que désirez-vous ?

CAUVIGNAC
 Deux choses.

LENET
 Lesquelles ?

CAUVIGNAC
 De l'argent d'abord.

LENET
 Nous n'en avons guère.

CAUVIGNAC
 Je serai raisonnable.

LENET
 Et la seconde ?

CAUVIGNAC
 Un grade dans l'armée de MM. les princes.

LENET
 MM. les princes n'ont pas d'armée.

CAUVIGNAC
 Ils vont en avoir une.

LENET
 Un grade dans l'armée vous met en contact avec des inférieurs et des supérieurs ; vous ne pourriez pas vous entendre. Que diriez-vous de quelques mille livres ajoutées à la somme que nous vous devons et d'un brevet pour lever un compagnie ?

CAUVIGNAC
 J'allais vous proposer cet arrangement.

LENET
 Reste donc l'argent.

CAUVIGNAC
 Oui, reste l'argent.

LENET
 Quelle somme désirez-vous ?

CAUVIGNAC
 Quinze mille livres... Je vous ai dit que je serais raisonnable !

LENET

Quinze mille livres ?

CAUVIGNAC

Ou dix mille livres et un grade, les cinq mille livres étant destinées à armer et à équiper ma compagnie.

LENET

Nous préférons quinze mille livres et un brevet.

CAUVIGNAC

Ainsi, vous consentez ?

LENET

C'est marché fait... Venez, monsieur, je vais sceller votre brevet et vous compter votre argent.

LA PRINCESSE

Lenet...

CAUVIGNAC, saluant

Madame la princesse...

LENET

Vous m'excusez ?

CAUVIGNAC

Comment donc, monsieur Lenet !... faites !

LENET

Attendez-moi dans cette salle, je vous y rejoins !

(Cauvignac sort par le fond.)

LA PRINCESSE

Lenet, qu'allez-vous faire de ce blanc-seing ?

LENET

Vous ne comprenez pas, madame ? J'en fais une commission de gouverneur du fort de Vayres, je l'envoie à Richon, il est introduit avec les trois cents hommes qu'il a levés, et, une fois entré dans la place, eh bien, il en referme les portes ; pour le reste, rapportez-vous-en à lui.

LA PRINCESSE

Bien ! Et nous ?... (À la douairière, qui rentre avec madame de Tourville.) Venez, madame, venez ! il s'agit de notre départ qui approche.

LENET

Nous, à dix heures précises, nous quittons le château par la petite porte du parc ; une heure après notre départ, nous quittons l'escorte, qui nous rejoint sur la route ; demain, nous nous joignons aux trois cents gentilshommes de M. de la Rochefoucauld, notre marche se grossit de tous les mécontents, et nous arrivons à Bordeaux avec une armée.

LA DOUAIRIÈRE

Mais, si l'on nous inquiète en chemin, Lenet, que ferons-nous ?... Les hommes de M. de Saint-Aignan sont sur la route, et il est impossible que nous n'en rencontrions pas quelques-uns.

MADAME DE TOURVILLE

C'est une affaire de stratégie, et je me charge de diriger notre marche de telle façon...

LA PRINCESSE

Et puis, d'ailleurs, s'il nous faut combattre, nous combattons... L'esprit de M. de Condé marchera avec nous, et nous serons vainqueurs.

LENET

Au nom du ciel, mesdames, écoutez votre vieux serviteur ; sortez de Chantilly comme des femmes que l'on persécute, et non comme des hommes qui se révoltent !... Notre plan est concerté, ne le faites pas faillir... Nous sommes sûrs d'une bonne escorte, avec laquelle nous éviterons les insultes du chemin ; car, aujourd'hui, vingt partis différents tiennent la campagne, et vivent indistinctement sur l'ami et sur l'ennemi... Voilà dix heures qui sonnent... Consentez, tout est prêt.

Scène VI

Les mêmes, la vicomtesse.

LA VICOMTESSE, entrant vivement

Madame la princesse ! madame la princesse !

LA PRINCESSE

Qu'y a-t-il, mon Dieu ? et comme tu es pâle !

LA VICOMTESSE

Il y a, madame, qu'un gentilhomme vient d'arriver à Chantilly, et demande à vous parler de la part de la reine.

LA PRINCESSE

Grand Dieu ! nous sommes perdues !

LENET

Non pas, vous êtes sauvées, au contraire.

LA PRINCESSE

Mais ce messager de la reine, ce n'est qu'un surveillant, un espion peut-être !

LENET

Votre Altesse l'a dit.

LA PRINCESSE

Alors, sa consigne est de nous garder à vue ?

LENET

Qu'importe, si ce n'est pas vous qu'il garde !

LA PRINCESSE

Je ne comprends pas.

LENET, à la vicomtesse,
lui montrant le lit

Comprenez-vous, vous, madame ?

LA VICOMTESSE

Oh ! oui !... Oh ! madame, je vais donc pouvoir vous rendre un véritable service !

LA PRINCESSE

Comment ! chère vicomtesse, tu consens ?...

LA VICOMTESSE

Partez, madame !... partez sans retard, partez sans bruit ; l'accident à la réalité duquel chacun croit me sera un prétexte pour recevoir le gentilhomme couchée ; on laissera brûler une seule lumière, et, à moins qu'il n'ait l'honneur de connaître particulièrement Votre Altesse, on gagnera le temps nécessaire à votre fuite.

LA PRINCESSE

Et tu nous rejoins ?

LA VICOMTESSE

Aussitôt que je suis libre.

LENET, à l'huissier

Madame la princesse recevra ce gentilhomme dès qu'il se présentera.

L'HUISSIER

Il est en bas, à la porte de la galerie.

LENET

Allez le quérir.

LA PRINCESSE

Mais le blanc-seing de M. d'Épernon, c'est chose précieuse, ne l'oublions pas.

LENET

Cela me regarde... Que madame la vicomtesse nous gagne une demi-heure, et c'est tout ce qu'il nous faut.

LA VICOMTESSE

Soyez tranquille... Allez ! allez !

(Tandis que les princesses se sauvent, madame de Cambes se couche sur le lit ; Lenet souffle les bougies, à l'exception d'une seule.)

Scène VII

La vicomtesse, l'huissier, Canolles.

L'HUISSIER

Qui annoncerai-je à Son Altesse, monsieur ?

CANOLLES

Annoncez M. le baron de Canolles, de la part de Sa Majesté la reine régente.

L'HUISSIER

M. le baron de Canolles.

LA VICOMTESSE

M. de Canolles ?... Oh ! mon Dieu !

(Elle tire le rideau.)

Scène VIII
La vicomtesse, Canolles.

CANOLLES, s'approchant

Madame, j'ai eu l'honneur de demander, de la part de Sa Majesté la reine régente, une audience à Votre Altesse ; Votre Altesse daigne me l'accorder. Veut-elle, maintenant, mettre le comble à ses bontés en me faisant connaître, par un mot, par un signe, qu'elle a bien voulu s'apercevoir de ma présence, et qu'elle est prête à m'entendre ?

LA VICOMTESSE

Parlez, monsieur, je vous écoute.

CANOLLES

Sa Majesté la reine m'envoie vers vous, madame, pour assurer Votre Altesse du désir qu'elle a de continuer avec elle ses bonnes relations d'amitié.

LA VICOMTESSE

Monsieur, ne parlez plus de la bonne amitié qui règne entre Sa Majesté la reine et la maison de Condé. Il y a des preuves du contraire dans les cachots du donjon de Vincennes... Mais, au fait, monsieur, que voulez-vous ?

CANOLLES

Moi, madame, je ne veux rien ; c'est la reine qui veut, et non pas moi... Je serais même au désespoir que Votre Altesse me jugeât par la mission que je remplis. Avant-hier, j'arrivai à Mantes, porteur d'un message pour la reine ; le post-scriptum du message recommandait le messager à Sa Majesté. La reine m'ordonna de rester près d'elle, et, hier, elle m'appela pour m'envoyer ici. Force a été pour moi d'obéir, madame ; mais, tout en acceptant, comme c'était mon devoir, la mission dont Sa Majesté daignait me charger, j'oserai dire que je ne l'avais pas sollicitée, et que je l'eusse refusée même, si les rois étaient personnes qui pussent essayer un refus.

LA VICOMTESSE

Mais, enfin, que veut la reine ?

CANOLLES

Elle veut que je demeure dans ce château, et que j'y tienne, si indigne que je sois de cet honneur, compagnie à Votre Altesse.

LA VICOMTESSE

C'est-à-dire, soyez franc, monsieur, c'est-à-dire que la reine nous fait espionner, n'est-ce pas ?

CANOLLES

Si la reine fait espionner Votre Altesse, alors, moi, je suis un espion ?... Je remercie Votre Altesse de sa franchise.

LA VICOMTESSE

Monsieur !

CANOLLES

Non pas, j'accepte le mot !... Faites-moi traiter comme on traite de pareils misérables, madame ; oubliez que je ne suis qu'un atome obéissant au souffle d'une reine, faites-moi chasser par vos laquais, faites-moi tuer par vos gentilshommes, mettez-moi en face de gens auxquels je puisse répondre avec le bâton ou avec l'épée ; mais veuillez ne pas insulter aussi cruellement un gentilhomme qui remplit son devoir de soldat et de sujet, vous, madame, qui êtes si haut placée par la naissance, le mérite et le malheur !

LA VICOMTESSE

Oh ! excusez-moi, monsieur, pardonnez-moi ; à Dieu ne plaise que mon intention soit d'insulter un aussi brave officier que vous ! Non, monsieur de Canolles, je ne suspecte pas votre loyauté ; je retire mes paroles, elles sont blessantes, j'en conviens. Non, non, vous êtes un noble cœur, monsieur le baron, et je vous rends justice pleine et entière.

CANOLLES, à part

Oh ! mais je ne me trompe pas ! cette voix, je l'ai déjà entendue... Cette voix, ce n'est pas celle de madame de Condé ! cette voix...

(Il va à la bougie.)

LA VICOMTESSE

Que faites-vous ?

CANOLLES

Pardon, madame, je supplie Votre Altesse de ne pas oublier, dans cette circonstance surtout, que je ne suis que l'instrument passif d'une auguste volonté... Madame, je suis chargé par le roi de garder Votre Altesse ; je dois, par conséquent, pour être sûr que c'est bien madame de Condé que je garde, je dois constater votre identité, et, pour constater votre identité, je réclame l'honneur de voir votre visage.

LA VICOMTESSE

Oh ! mais c'est une insupportable inquisition, monsieur ! Si le roi vous a donné de pareils ordres, c'est que le roi n'est qu'un enfant, et ne connaît pas encore les devoirs d'un gentilhomme... Forcer une femme à montrer son visage, monsieur, c'est la même insulte que si on lui arrachait son masque.

CANOLLES

Madame, j'ignore encore, heureusement, comment on persécute une femme, et, à plus forte raison, comment on offense une princesse. Il y a un mot devant lequel se courbent les hommes quand ce mot vient des rois, et les rois quand ce mot vient du destin, madame : il le faut !

LA VICOMTESSE

Monsieur, vous oubliez que j'ai là vingt-cinq gentilshommes et un domestique nombreux et armé... et que, si vous me poussez aux dernières extrémités...

CANOLLES, allant à la fenêtre et l'ouvrant

Madame, vous ne savez pas que j'ai là, à cinq cents pas, cachés dans les bois qui environnent Chantilly, deux cents cavaliers que je puis réunir en cinq secondes, et qu'il me suffira d'un signal...

LA VICOMTESSE

Oh ! alors, monsieur, ce n'est plus une inquisition, c'est une violence, et cette poursuite obstinée...

CANOLLES

Madame, c'est Son Altesse madame de Condé que je pour-

suis, et non pas vous, qui n'êtes pas madame de Condé.

LA VICOMTESSE

Que voulez-vous dire ?

CANOLLES

Je veux dire qu'il ne me reste plus qu'à retourner à Paris, avouer à la reine que, pour ne pas déplaire à une femme que j'aimais – je ne nomme personne, madame, ainsi n'armez pas vos yeux de colère –, j'ai violé ses ordres, j'ai permis la fuite à son ennemi ; car madame de Condé a profité, pour fuir, du temps que je viens de vous consacrer ; elle court à cette heure sur un bon cheval, entre M. de la Rochefoucauld, son champion, et M. Lenet, son conseiller, avec ses gentilshommes et ses capitaines, avec toute sa maison, enfin, sur la route de Bordeaux, et n'a rien à faire dans ce qui se passe à cette heure entre le baron de Canolles et le vicomte ou la vicomtesse de Cambes ! Mais je puis changer cette scène de mystification en une scène de deuil, je vous l'ai dit, madame ; je n'ai qu'à ouvrir cette fenêtre, siffler trois fois avec ce siffler d'argent, et, dans cinq minutes, deux cents cavaliers auront joint et arrêté madame la princesse, garrotté ses officiers, qui, à cette heure, fuient et me raillent, ignorant, les insensés, que je les tiens entre mes mains.

LA VICOMTESSE

Monsieur, par toutes les choses saintes, par tous les principes sacrés, monsieur, ne faites pas cela ! ne le faites pas pour l'honneur du roi, pour l'honneur de la reine, pour votre honneur ! ne le faites point par grâce pour moi qui vous prie, pour moi qui vous supplie, pour moi qui vous honore... pour moi qui vous estime, pour moi, pour moi qui vous aime !

CANOLLES, laissant tomber le sifflet

Oh ! je suis perdu !

LA VICOMTESSE

Que dites-vous ?

CANOLLES

Je dis que, du moment que je vous ai reconnue, je dis que, du

moment qu'en vous reconnaissant, j'ai laissé fuir madame de Condé, je dis... je dis que je suis un traître !

LA VICOMTESSE

Mais que faire, alors ?

CANOLLES

Répétez-moi que vous m'aimez !... à chaque remords, redites-moi ce mot magique que vous venez de me dire, et j'oublierai tout ! tout ! tout !... Oui, car vous me rendez fou de bonheur.

LA VICOMTESSE, dans les bras de Canolles

Eh bien, oui, oui, je vous aime !

CANOLLES

Oh ! M. de Mazarin est assez riche pour perdre toutes ces princesses ; mais je ne suis pas assez riche, moi, pour perdre le seul trésor que j'aie jamais rencontré.

Scène IX

Les mêmes, Cauvignac, Barrabas.

CAUVIGNAC

Monsieur le baron de Canolles, au nom du roi, je vous arrête !

CANOLLES

Monsieur !

CAUVIGNAC

Votre épée !

CANOLLES

L'ordre ?

CAUVIGNAC

Le voici !

CANOLLES

Vous le voyez, madame, l'illusion n'a pas été longue !... Avec le jour, ce grand chasseur de fantômes, tous mes rêves dorés ont disparu. Voici mon épée, monsieur... Mais je vous connais, ce me semble.

CAUVIGNAC

Parbleu ! si vous me connaissez ! c'est moi qui, à Jaulnay, vous ai apporté, de la part de M. le duc d'Épernon, commission

de partir pour la cour, et qui viens de recevoir celle de vous arrêter... Ah ! mon gentilhomme, votre fortune était dans cette commission, vous l'avez manquée ; tant pis pour vous ! Allons, monsieur, partons !

CANOLLES

Puis-je vous demander, monsieur, où vous avez ordre de me conduire, et vous est-il défendu de me donner cette satisfaction de savoir où je vais ?

CAUVIGNAC

Non, monsieur, je puis vous le dire. Nous vous conduisons à la forteresse de l'île Saint-Georges.

LA VICOMTESSE

À l'île Saint-Georges ?

CANOLLES

Adieu, madame, adieu !

LA VICOMTESSE

Et moi, où me conduit-on ? car, si le baron est coupable, je suis bien autrement coupable, moi !

CAUVIGNAC

Vous, madame, vous pouvez vous retirer, vous êtes libre !

LA VICOMTESSE

Libre !... Je pourrai donc veiller sur lui !

(Elle sort d'un côté, tandis que Canolles sort de l'autre.)

CAUVIGNAC

Lieutenant Barrabas, c'est vous qui conduirez le prisonnier au fort Saint-Georges... Vous en répondez sur votre tête !

BARRABAS

Mais nous sommes donc pour le parti du roi ?

CAUVIGNAC

Parbleu !

SIXIÈME TABLEAU

*L'intérieur du fort Saint-Georges. – Galerie au fond.
À droite, les appartements du gouverneur.*

Scène première
Canolles, Barrabas.

BARRABAS

Eh bien, monsieur, la route a été longue, mais nous voilà arrivés.

CANOLLES

Il paraît que l'on me traite en homme d'importance.

BARRABAS

Oui, ma foi, toute la garnison est sur pied.

CANOLLES

Croyez-vous que je reste longtemps prisonnier, monsieur ?

BARRABAS

Je l'ignore, monsieur le baron ; mais, à la façon dont vous m'êtes recommandé, je pense que oui.

CANOLLES

Pensez-vous qu'on m'interroge ?

BARRABAS

C'est assez la coutume.

CANOLLES

Et si je ne répons pas ?

BARRABAS

Diable ! dans ce cas, vous savez...

CANOLLES

Non, je ne sais pas.

BARRABAS

Dame, il y a... il y a la question.

CANOLLES

Ah ! ah ! ordinaire ?

BARRABAS

Ordinaire ou extraordinaire... C'est selon l'accusation. De quoi êtes-vous accusé, monsieur ?

CANOLLES

J'ai bien peur d'être accusé de crime d'État.

BARRABAS

Dans ce cas, vous jouerez de la question extraordinaire : dix pots !

CANOLLES

Comment, dix pots ?...

BARRABAS

Oui, vous aurez dix coquemars.

CANOLLES

C'est donc l'eau qui est en vigueur à l'île Saint-Georges ?

BARRABAS

Vous comprenez, monsieur : sur la Garonne...

CANOLLES

C'est juste ; on a la chose sous la main. Et combien de seaux font dix coquemars ?

BARRABAS

Trois seaux, trois seaux et demi.

CANOLLES

Oh ! oh ! je ne contiendrai jamais tout cela.

BARRABAS

Mais, si vous avez le soin de vous faire bien venir de géôlier...

CANOLLES

Du géôlier ?

BARRABAS

Oui, vous aurez bonne composition.

CANOLLES

Et en quoi consiste, s'il vous plaît, le service que le géôlier peut me rendre ?

BARRABAS

Il peut vous faire boire de l'huile.

CANOLLES

L'huile est donc un spécifique ?

BARRABAS

Souverain, monsieur !

CANOLLES

Vous croyez ?

BARRABAS

J'en parle par expérience : j'ai bu...

CANOLLES

Comment, vous avez bu ?

BARRABAS

Pardon, l'habitude de vivre avec des Gascons fait que je prononce parfois les *v* comme les *b* ; je voulais dire : j'ai vu...

CANOLLES

Bien !

BARRABAS

Oui, monsieur, j'ai vu un homme moins grand que vous boire les dix coquemars avec une facilité extrême, grâce à l'huile qui avait préparé les voies... Il est vrai qu'il enfla, comme c'est l'habitude ; mais, avec un bon feu, on le fit désenfler sans trop d'avaries ; c'est l'essentiel de la seconde partie de l'opération... Retenez bien ces deux mots : chauffer sans brûler.

CANOLLES

Je comprends... Monsieur était exécuteur des hautes œuvres, peut-être ?

BARRABAS

Non, monsieur, non, je n'ai jamais eu cet honneur.

CANOLLES

Aide, alors ?

BARRABAS

Non, monsieur : curieux, amateur seulement.

CANOLLES

Et monsieur s'appelle... ?

BARRABAS

Barrabas !

CANOLLES

Beau nom, vieux nom ! avantageusement connu dans les Écritures.

BARRABAS

Dans la Passion, oui, monsieur.

CANOLLES

C'est cela même ; mais, par habitude, j'ai dit les Écritures.

BARRABAS

Monsieur est huguenot ?

CANOLLES

Très-huguenot... On a été fort pendu et fort brûlé dans ma famille.

BARRABAS

J'espère que pareil sort n'est pas réservé à monsieur.

CANOLLES

Non, l'on se contentera de me submerger... Mais on tarde bien, ce me semble.

BARRABAS

Ne vous impatientez pas, monsieur ; car je vois un officier qui m'a bien l'air d'avoir affaire à vous.

CANOLLES

Le commandant de la place, sans doute ; il vient reconnaître son nouveau locataire.

BARRABAS

En effet, il paraît que vous ne languirez pas comme certaines personnes qu'on laisse huit jours entiers dans les vestibules ; vous serez écroué tout de suite.

CANOLLES

Tant mieux !

Scène II

Les mêmes, un officier.

L'OFFICIER

Monsieur, c'est à M. le baron de Canolles, capitaine dans Navailles, que j'ai l'honneur de parler ?

CANOLLES

Monsieur, je suis en vérité confus de votre politesse ; oui, je suis le baron de Canolles... Maintenant, traitez-moi avec la cour-

toisie d'un officier envers un autre officier, et logez-moi le moins mal que vous pourrez.

L'OFFICIER

Monsieur, la demeure est toute spéciale ; mais, pour prévenir vos désirs, on y a fait toutes les améliorations possibles.

CANOLLES

Et qui dois-je remercier de ces prévenances inusitées, monsieur ?

L'OFFICIER

Le roi, monsieur, qui fait bien tout ce qu'il fait.

CANOLLES

Sans doute, monsieur, sans doute ; Dieu me garde de calomnier Sa Majesté, en cette occasion surtout ! cependant je ne serais pas fâché d'obtenir certains renseignements.

L'OFFICIER

Je suis à votre disposition, monsieur ; mais je prendrai la liberté de vous faire observer que la garnison vous attend.

CANOLLES

Pour quoi faire, monsieur ?

L'OFFICIER

Pour vous reconnaître.

CANOLLES, à part

Peste ! une garnison tout entière pour reconnaître un prisonnier ; voilà bien des façons, ce me semble... (Haut.) Monsieur, je suis à vos ordres, et tout prêt à vous suivre où vous voudrez bien me conduire.

BARRABAS

Je crois que vous en serez quitte pour la question ordinaire.

CANOLLES

Tant mieux ! j'enflerai moitié moins !

L'OFFICIER

Mais, d'abord, permettez-moi de vous remettre les clefs de la forteresse.

CANOLLES

Les clefs ?

L'OFFICIER

Nous accomplissons le cérémonial habituel, selon les plus rigoureuses lois de l'étiquette.

CANOLLES

Mais pour qui me prenez-vous donc ?

L'OFFICIER

Pour ce que vous êtes, ce me semble : pour M. le baron de Canolles.

CANOLLES

Après ?

L'OFFICIER

Gouverneur du fort et de l'île Saint-Georges.

CANOLLES

Gouverneur du fort et de l'île Saint-Georges ? (À Barrabas.)
Non, n'est-ce pas ?

(Barrabas fait signe que non.)

L'OFFICIER

J'aurai l'honneur de remettre, dans un instant, à M. le gouverneur les provisions que j'ai reçues et qui m'annoncent l'arrivée de monsieur pour aujourd'hui.

CANOLLES

Ainsi, je suis gouverneur du fort et de l'île Saint-Georges ?

L'OFFICIER

Oui, monsieur, et Sa Majesté nous a rendus heureux par un tel choix.

CANOLLES

Vous êtes sûr qu'il n'y a pas erreur ?

L'OFFICIER

Parfaitement sûr. D'ailleurs, monsieur, le brevet et la lettre sont chez moi.

CANOLLES

Signés ?

L'OFFICIER

Sans doute.

CANOLLES

Et je puis avoir ce brevet, lire cette lettre ?

L'OFFICIER

À l'instant même.

CANOLLES

Eh bien, monsieur, rendez-moi le service de les aller chercher, je vous prie.

L'OFFICIER

Comment donc ! j'y vais, monsieur.

(Il sort.)

Scène III

Canolles, Barrabas.

BARRABAS

Eh bien, monsieur le gouverneur ?

CANOLLES

M'expliquerez-vous ce qui vient de se passer ? J'avoue que j'ai peine à ne pas prendre tout ce qui m'arrive pour un rêve.

BARRABAS

Ma foi, monsieur, le rêve est agréable ; d'autant plus agréable que vous ne vous y attendiez pas. Quant à moi, je l'avoue, lorsque je vous parlais des dix coquemars, foi de Barrabas, je croyais vous dorer la pilule.

CANOLLES

Vous étiez donc convaincu... ?

BARRABAS

Que je vous amenais ici pour être roué ; oui, monsieur.

CANOLLES

Merci ! Maintenant, avez-vous quelque opinion arrêtée sur ce qui m'arrive ?

BARRABAS

Eh ! eh ! peut-être !

CANOLLES

Faites-moi la grâce de me l'exposer, alors.

BARRABAS

Monsieur, voici : La reine aura compris combien était difficile la mission dont elle vous avait chargé. Le premier mouvement de colère passé, elle se sera repentie, et comme, à tout prendre, vous n'êtes pas un homme haïssable, Sa gracieuse Majesté aura voulu vous récompenser de ce qu'elle vous avait trop puni.

CANOLLES

Inadmissible, monsieur Barrabas !

BARRABAS

Inadmissible ?

CANOLLES

Invraisemblable, du moins.

BARRABAS

Invraisemblable ?

CANOLLES

Oui.

BARRABAS

En ce cas, monsieur, il ne me reste plus qu'à vous présenter mes très-humbles salutations. Vous pouvez être heureux comme un roi à l'île Saint-Georges... Bon vin, beau gibier, poisson frais... Et les femmes, monsieur, les femmes des environs de Bordeaux... Ah ! voilà qui est miraculeux, par exemple !

CANOLLES

Très-bien !

BARRABAS, remontant la scène

J'ai donc l'honneur, monsieur...

CANOLLES

Attendez !

(Il fouille dans ses poches.)

BARRABAS, redescendant

Que cherche monsieur ?

CANOLLES

Ma bourse, pardieu !

BARRABAS

Inutile !

CANOLLES

Comment, inutile ?

BARRABAS

Oui, monsieur ne la trouvera pas.

CANOLLES

En effet, ma bourse a disparu... Mais qui diable m'a donc pris ma bourse ?

BARRABAS

Moi, monsieur.

CANOLLES

Vous ! Et pourquoi cela ?

BARRABAS

Pour que monsieur ne puisse pas me corrompre.

CANOLLES

Ah ! ah ! comme c'est bien imaginé ! Alors, vous m'avez pris mon argent ?

BARRABAS

Et j'ai bien fait, monsieur ; car enfin, si vous m'aviez corrompu, ce qui était possible, vous auriez fui, et, si vous aviez fui, vous auriez perdu tout naturellement la position élevée à laquelle vous voilà parvenu, ce dont je ne me serais jamais consolé.

CANOLLES

En vérité, monsieur Barrabas, vous m'étonnez, et je regrette de n'avoir pas une seconde bourse... Mais, tenez, j'ai envie de faire un essai pour savoir si je suis véritablement gouverneur de l'île Saint-Georges.

BARRABAS

Lequel ?

CANOLLES

J'ai envie de vous donner un bon de vingt pistoles sur le payeur.

BARRABAS

Inutile, monsieur.

CANOLLES

Comment ! vous refusez mes vingt pistoles ?

BARRABAS

Dieu m'en garde ! je n'ai jamais eu, grâce au ciel, de ces fausses fiertés.

CANOLLES

À la bonne heure !

BARRABAS

Mais j'aperçois, sortant d'un coffre placé sur cette table, certains cordons qui me font l'effet de cordons de bourse.

CANOLLES

Vos prévisions pourraient bien être justes, maître Barrabas ; car vous paraissez vous connaître en cordons.

BARRABAS

Mais, oui, monsieur.

CANOLLES

En effet ! (Lisant un petit papier attaché à une bourse.) « Mille pistoles pour la caisse particulière de M. le gouverneur de Saint-Georges. »

BARRABAS

Recevez mes compliments, monsieur ; la reine fait bien les choses ; malheureusement, elle a vingt ans de plus que du temps de Buckingham.

Scène IV

Les mêmes, l'officier.

L'OFFICIER

Voici votre brevet, monsieur ; voici votre lettre.

CANOLLES

En effet, il n'y a plus de doute. Et maintenant que me voilà gouverneur du fort Saint-Georges, que je suis forcé de le reconnaître moi-même, quand vous voudrez, je passe la revue.

L'OFFICIER

Congédiez monsieur.

CANOLLES

Mon cher monsieur Barrabas, je ne vous chasse pas ; mais...

BARRABAS

Oui ; mais vous aimez autant que je m'en aille ? Cela me va à merveille... et quand vous m'aurez donné...

CANOLLES

Ah ! c'est vrai ; pardon, mon cher monsieur... Ainsi, vous nous quittez ?

BARRABAS

Oui, monsieur ; je suis recommandé à M. Richon.

CANOLLES

En quelle qualité ?

BARRABAS

Comme officier-major de la garnison de Vayres.

CANOLLES

Ainsi, vous servez le roi ?

BARRABAS

Je crois que oui !

CANOLLES

Comment ! vous n'en êtes pas sûr ?

BARRABAS

On n'est sûr de rien dans ce monde ; vous voyez bien que vous m'aviez promis vingt pistoles, et que...

CANOLLES

C'est juste ! les voici... Allez, allez, mon cher Barrabas, et que Dieu vous conduise !

BARRABAS

Monsieur, je vous suis bien reconnaissant. Vous n'avez rien à faire dire à M. Richon ?

CANOLLES

Mille amitiés... Mais nous sommes voisins, et nous aurons occasion de nous voir.

BARRABAS

Monsieur...

(Il sort.)

Scène V
Canolles, l'officier, puis Nanon.

L'OFFICIER

Monsieur, j'ai pensé qu'avant d'accomplir un devoir de soldat, vous ne seriez point fâché d'accomplir un devoir de galant homme.

CANOLLES

Un devoir de galant homme ?... Parlez, monsieur.

L'OFFICIER

Vous ne vous doutez pas de ce que je veux vous dire ?

CANOLLES

Non, le diable m'emporte !

L'OFFICIER

Vous savez qu'il est arrivé ici quelqu'un ce matin ?

CANOLLES

Quelqu'un ?

L'OFFICIER

Quelqu'un dont la chambre est là.

CANOLLES

Dont la chambre est là ?

L'OFFICIER

Et, comme je présume que vous aurez plaisir à revoir ce quelqu'un...

CANOLLES, l'arrêtant

Pardon, monsieur ; je suis très-fatigué d'avoir voyagé nuit et jour ; je n'ai pas la tête bien saine ce matin ; expliquez-moi donc, je vous prie...

NANON, paraissant

Comment ! vous ne devinez pas ?

CANOLLES

Nanon !

NANON

Mauvais frère, qui a besoin de voir sa sœur pour se souvenir d'elle !... (À l'officier.) Merci, monsieur, de m'avoir ménagé ces

quelques instants ; comme vous l'avez dit, M. de Canolles passera la revue demain matin.

(L'officier sort.)

Scène VI

Canolles, Nanon.

CANOLLES

Nanon ! Nanon !... Nanon ! vous ?

NANON

Oui, moi !

CANOLLES

Ah ! je comprends, c'est vous qui m'avez sauvé, tandis que je me perdais comme un insensé... Vous veillez sur moi, vous ! vous êtes mon ange tutélaire, Nanon !

NANON

Ne m'appellez pas votre ange, mon ami, car je ne suis qu'un démon ; seulement, je n'apparais qu'au bon moment, avouez-le !

CANOLLES

Vous avez raison, et, cette fois surtout, il était temps, Nanon : vous m'avez sauvé de l'échafaud.

NANON

En vérité ? Eh bien, je le pense aussi, s'il faut vous parler avec franchise. Mais comment fîtes-vous donc, vous si clairvoyant, si fin, pour vous laisser tromper par cette mijaurée de princesse ?

CANOLLES

Ma foi, je ne sais, je ne comprends pas moi-même.

NANON

C'est qu'elles sont rusées, voyez-vous, mon cher Canolles ! Ah ! messieurs, vous voulez faire la guerre aux femmes ! Que m'a-t-on conté ? on vous a fait voir, à la place de la princesse, une fille d'honneur, une femme de chambre, un soliveau.

CANOLLES

J'ai cru voir la princesse, je ne la connaissais pas.

NANON

Et qui était-ce donc ?

CANOLLES

Mais, comme vous l'avez dit, une dame d'honneur, une femme de chambre, que sais-je ?

NANON

Et c'est la faute aussi de ce traître de Mazarin, que diable ! Quand on charge les gens d'une mission aussi difficile que celle-là, on leur donne un portrait. (Canolles va s'asseoir.) Si vous eussiez eu un portrait de madame la princesse, ou si vous en eussiez trouvé un dans le château, vous eussiez bien reconnu que ce n'était pas elle que vous gardiez... Heureusement, je vous avais suivi, j'avais d'avance fait signer à M. d'Épernon, pour mon frère, le gouvernement de Saint-Georges ; car vous savez que vous êtes mon frère, mon pauvre Canolles ?

CANOLLES

J'ai cru le deviner en lisant votre lettre.

NANON

Eh ! oui, nous avons été trahis par un autre frère que j'ai, et qui malheureusement est bien mon frère, celui-là ; le duc est arrivé furieux, je lui ai fait la belle histoire que vous savez ; il y a cru, ce pauvre M. d'Épernon !... il a une trop grande réputation de diplomate pour n'être pas un peu niais, de sorte que, maintenant, vous voilà protégé par la plus légitime des unions.

CANOLLES

Et vous êtes venue m'attendre ici ?

NANON

Oui, vous comprenez : ces braves Gascons, ils me font l'honneur de m'exécrer ; ils ont voulu me lapider, me brûler, que sais-je ?... J'ai choisi pour retraite le fort Saint-Georges, pour défenseur Canolles... Il n'y a que vous au monde qui m'aimiez un peu, mon ami, n'est-ce pas ? Voyons, dites-moi donc que vous m'aimez, ne fût-ce que comme une sœur.

CANOLLES

Oh ! en effet, je serais bien ingrat si je ne vous aimais point.

NANON

Eh bien, j'ai donc choisi le fort Saint-Georges pour y mettre

en sûreté mon argent, mes pierreries et ma personne. Tout est entre vos mains, cher ami : existence et richesse. Veillerez-vous soigneusement sur tout cela ? dites, serez-vous ami sûr, gardien fidèle ?

CANOLLES, se levant

Eh bien, oui, Nanon, oui ! vos biens et votre personne sont en sûreté près de moi, et je mourrai, je vous le jure, pour vous sauver du moindre danger.

NANON, se levant

Merci, mon noble cavalier... Oh ! j'étais bien sûre de votre générosité et de votre courage. Hélas ! je voudrais être aussi sûre de votre amour !

CANOLLES

Oh ! soyez certaine...

NANON

Mon ami, l'amour ne se prouve pas par des serments, il se prouve par des actions. Par ce que vous ferez, Canolles, je jugerai de votre amour.

CANOLLES, l'embrassant

Eh bien, tu en jugeras.

(Tambours et clairons.)

NANON, à part

Maintenant, il faut qu'il oublie, et il oubliera.

CANOLLES

Qu'est ceci ?

NANON

N'est-ce point quelque honneur que la garnison s'apprête à vous rendre ?

CANOLLES

Non, non, ce sont des nouvelles du dehors qui nous arrivent. Arrêté depuis plus de quinze jours, je ne sais pas ce qui s'est passé.

NANON

Oh ! en deux mots, je vais vous mettre au courant. M. Richon, avec un blanc-seing signé de M. d'Épernon, s'est emparé du fort

de Vayres, sur lequel l'armée royale se dirige en ce moment.

CANOLLES

Je me doutais que Richon tenait pour les princes... Mais comment ce blanc-seing est-il tombé entre ses mains ?

NANON

Hélas ! j'ai bien peur, mon cher Canolles, que cela ne soit encore un tour de mon vrai frère... Il a appris, je ne sais comment, le besoin qu'on avait à Chantilly d'un blanc-seing ; en échange de ma lettre – vous savez, cette fameuse lettre où je vous invitais à souper –, il a exigé de M. d'Épernon ce blanc-seing, dont il aura traité avec madame de Condé.

CANOLLES

Mais madame de Condé, où est-elle ?

NANON

À Bordeaux, où elle a été reçue avec enthousiasme !

CANOLLES

De sorte que nous nous trouvons à six lieues de distance seulement ?

NANON

Oui.

CANOLLES

Et que, d'un moment à l'autre, nous pouvons être attaqués par l'armée des princes ?

NANON

Oui.

CANOLLES

Bon ! voilà tout ce que je voulais savoir.

Scène VII

Les mêmes, l'officier.

L'OFFICIER, dans le haut

Pardon, monsieur le gouverneur.

CANOLLES

Ah ! c'est vous, monsieur ; qu'y a-t-il ?

L'OFFICIER

Un parlementaire est à la porte.

CANOLLES

Un parlementaire ?... Et de la part de qui ?

L'OFFICIER

De la part des princes.

CANOLLES

Venant d'où ?

L'OFFICIER

De Bordeaux.

CANOLLES

Ah ! ah ! la guerre est sérieusement déclarée, à ce qu'il paraît.

L'OFFICIER

L'armée bordelaise n'est qu'à une lieue d'ici, on la voit de l'esplanade, et, si vous refusez les propositions que le parlementaire est chargé de vous faire, vous serez attaqué ce soir.

CANOLLES

Et par qui est accompagné ce parlementaire ?

L'OFFICIER

Par deux gardes de la milice bourgeoise de Bordeaux.

CANOLLES

Quel est-il lui-même ?

L'OFFICIER

Un jeune homme, autant qu'on en peut juger.

CANOLLES

Comment cela, autant qu'on en peut juger ?

L'OFFICIER

Oui, il porte un large feutre et est enveloppé d'un grand manteau, de sorte que j'ai pu à peine le voir.

CANOLLES

Et il attend ?

L'OFFICIER

Dans la salle d'armes.

CANOLLES

C'est bien, monsieur ; une seconde !... Vous avez entendu,

chère Nanon ?

NANON

Un parlementaire ? que veut dire cela ?

CANOLLES

Cela veut dire que MM. les Bordelais veulent m'effrayer ou me séduire.

NANON

Et vous le recevez ?

CANOLLES

Je ne puis m'en dispenser.

NANON

Oh ! mon Dieu !

CANOLLES

Quoi ?

NANON

J'ai peur !... Ne m'avez-vous pas dit que ce parlementaire venait pour vous effrayer ou pour vous séduire ?

CANOLLES

Avez-vous peur qu'il ne m'effraye ?

NANON

Non ; mais il vous séduira peut-être.

CANOLLES

Oh ! vous doutez de moi à ce point !

NANON

Ami, une grâce !

CANOLLES

Laquelle ?

NANON

Permettez-moi d'assister à cette entrevue.

CANOLLES

Un parlementaire ne dira pas un seul mot devant vous.

NANON

Cachée !

CANOLLES

Où ?

NANON

Derrière ces rideaux... Laissez-moi demeurer près de vous, Canolles ; j'ai foi dans mon étoile, je vous porterai bonheur.

CANOLLES

Mais, si ce parlementaire venait pour me confier quelque secret d'État ?...

NANON

Ne pouvez-vous confier un secret d'État à celle qui vous a confié sa vie et sa fortune ?

CANOLLES, souriant et la conduisant

Eh bien, puisque vous le voulez absolument... Introduisez ce parlementaire, monsieur.

(L'officier sort.)

NANON

Soyez béni pour le bien que vous me faites !

CANOLLES

Oui ; mais pas un seul mot qui trahisse votre présence !

NANON

Je vous le jure !

CANOLLES

Allez !

(Nanon se cache.)

Scène VIII

Les mêmes, la vicomtesse, Nanon, cachée.

L'OFFICIER, annonçant

L'envoyé des princes.

CANOLLES

Faites entrer.

(L'officier sort.)

LA VICOMTESSE, en homme

C'est moi, monsieur ; me reconnaissez-vous ?

CANOLLES

Vous, madame ! Oh ! que venez-vous faire ici ?

NANON, à part

Ah !...

LA VICOMTESSE

Je viens vous demander, monsieur, si, depuis quinze jours que nous nous sommes quittés, vous vous souvenez encore de moi ?

CANOLLES

Oh ! silence, silence, madame !

LA VICOMTESSE

Ne sommes-nous pas seuls ici ?

CANOLLES

Si fait ; mais, à travers ces murailles, quelqu'un ne peut-il pas nous entendre ?

LA VICOMTESSE

Je croyais les murailles du fort Saint-Georges plus épaisses et plus sourdes que cela.

CANOLLES

Enfin, vous aviez un but en venant ici ?

LA VICOMTESSE

D'après ce qui s'était passé à Chantilly entre nous, monsieur, j'ai dû croire que vous passeriez facilement au parti des princes.

CANOLLES

Hélas ! ce qui se pouvait alors ne se peut plus aujourd'hui.

LA VICOMTESSE

Et pourquoi cela ?

CANOLLES

Parce que, depuis ce temps, bien des événements inattendus sont arrivés, bien des liens que je croyais rompus se sont renoués ! À la punition que je croyais avoir méritée pour avoir laissé fuir madame la princesse, la reine a substitué une récompense dont j'étais indigne. Aujourd'hui, je suis lié au parti de Sa Majesté par la reconnaissance.

NANON, à part

Hélas !...

LA VICOMTESSE

Dites par l'ambition, monsieur, et je comprendrai cela ; vous

êtes noble, de haute naissance ; on vous a fait, à votre âge, lieutenant-colonel, gouverneur d'une place forte, c'est beau, je le sais ; mais ce n'est que la récompense naturelle de votre mérite, et ce mérite, M. de Mazarin n'est pas le seul qui l'appécie.

CANOLLES

Pas un mot de plus, je vous prie !

LA VICOMTESSE

Vous oubliez, monsieur, que ce n'est point la vicomtesse de Cambes qui vous parle, mais l'envoyé de madame la princesse. Je me suis chargée d'une mission pour vous. Cette mission, il faut que je l'accomplisse.

CANOLLES

Parlez. Mais pourquoi est-ce vous justement que madame la princesse a choisie ?

LA VICOMTESSE

Ce n'est pas madame la princesse qui m'a choisie, monsieur ; c'est moi qui me suis offerte. Les sentiments que vous m'avez manifestés à Jaulnay d'abord, à Chantilly ensuite, m'avaient fait croire que j'étais le plus agréable parlementaire que l'on pût vous envoyer.

CANOLLES

Merci, madame la vicomtesse.

LA VICOMTESSE

Voici donc ce que je vous propose au nom de madame la princesse ; vous entendez bien ? au nom de madame la princesse, pas au mien.

CANOLLES

J'écoute.

LA VICOMTESSE

Vous rendrez l'île Saint-Georges, à l'une des trois conditions que je vais vous offrir.

CANOLLES

Parlez.

LA VICOMTESSE

Une somme de trois cent mille livres...

CANOLLES

Aller plus loin serait m'offenser, madame... J'ai été chargé par la reine de la défense du fort Saint-Georges, et, pour or ni pour argent, je ne le rendrai.

LA VICOMTESSE

Écoutez ma seconde proposition.

CANOLLES

À quoi bon ? Ne vous-ai je pas répété que j'étais inébranlable dans ma résolution ? Ne me tentez donc pas, ce serait inutile.

LA VICOMTESSE

Pardon, monsieur, mais je dois continuer mes offres ; toute liberté de les refuser ne vous est-elle pas laissée ?

CANOLLES

Faites ; mais, en vérité, vous êtes bien cruelle !

LA VICOMTESSE

Vous donnerez votre démission, vous vous retirerez du service, et, dans un an, vous accepterez, sous M. le prince, le grade de brigadier, dont le brevet vous sera signé d'avance.

CANOLLES

Merci de ce que l'idée ne vient pas de vous ; merci encore de l'embarras avec lequel vous avez abordé la proposition ; non pas que ma conscience se révolte à servir tel ou tel parti, non, je n'ai pas de conviction, moi... Qui donc en a dans cette guerre, à part les intéressés ? Quand l'épée sera sortie du fourreau, que le coup vienne d'ici ou de là, que m'importe ! Indépendant, sans ambition, je n'attends rien, ni des uns ni des autres ; je suis officier, voilà tout. Mais, ne l'oubliez pas, madame, un transfuge est toujours un traître : le premier nom est plus doux, mais les deux sont équivalents.

LA VICOMTESSE

Eh bien, monsieur, écoutez ma dernière proposition : c'était celle par laquelle j'eusse commencé, si leur ordre ne m'eût été prescrit, car je savais que vous refuseriez les deux premières ; les avantages matériels, et je suis heureuse d'avoir deviné cela, ne sont point choses qui tentent un cœur comme le vôtre... Il vous

faut, à vous, d'autres espérances que celles de l'ambition et de la fortune ; il faut aux nobles instincts de nobles récompenses. Écoutez donc.

CANOLLES

Au nom du ciel, ayez pitié de moi !...

LA VICOMTESSE

Si, au lieu d'un intérêt vil, on vous offrait un intérêt pur et honorable ? si l'on payait votre démission, cette démission que vous pouvez donner sans blâme – car, les hostilités n'étant point commencées, cette démission n'est ni une défection ni une perfidie, c'est un choix pur et simple – ; si, dis-je, on payait cette démission d'une alliance ? si une femme à laquelle vous avez dit que vous l'aimiez, à laquelle vous avez juré de l'aimer toujours, si cette femme venait à son tour vous dire : « Monsieur de Canolles, je suis libre, je suis riche, je vous aime, devenez mon mari, partons ensemble, allons où vous voudrez, hors de toutes les dissensions civiles, hors de France !... » cette fois, n'accepteriez-vous pas ?

CANOLLES

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LA VICOMTESSE

Mais répondez-moi donc, monsieur, au nom du ciel ! car, en vérité, je ne comprends rien à votre silence. Me suis-je trompée ? n'êtes-vous pas M. de Canolles ? n'êtes-vous pas le même homme qui m'a dit à Jaulnay qu'il m'aimait, qui me l'a répété à Chantilly ? Dites, dites, au nom du ciel ! répondez, mais répondez donc !

NANON, tombant évanouie

Ah ! je meurs !... je meurs !...

LA VICOMTESSE

Une femme !

CANOLLES

Nanon !...

(Il va à elle.)

LA VICOMTESSE, tombant sur une chaise

Monsieur, je comprends maintenant ce que vous appelez le devoir, la reconnaissance... (Elle se lève.) Je comprends qu'il est des sentiments inaccessibles à toutes les séductions, et je vous laisse tout entier à ces sentiments, à ce devoir, à cette reconnaissance. Adieu, monsieur, adieu ! (Revenant.) Monsieur de Canolles...

CANOLLES

Allez, madame, allez !

LA VICOMTESSE

Oh ! il ne m'aime pas !... Et moi, malheureuse que je suis...
Oh ! je l'aime !... je l'aime !

(Elle sort.)

CANOLLES

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je crois que ce que je souffre en ce moment est pire que la mort !

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

*Une chambre de la maison de Nanon, à Libourne. –
À droite, une table servie. À gauche, un meuble.*

Scène première
Castorin, Francinette.

CASTORIN, la bouche pleine,
servi par Francinette

Oh ! mon Dieu, oui, mademoiselle Francinette, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, vous voyez en moi une victime du devoir.

FRANCINETTE, lui versant à boire

Une victime ! pauvre garçon !

CASTORIN

C'est le mot. C'est-à-dire, mademoiselle, que, depuis le jour où les porte-bâton de M. d'Épernon m'ont attrapé sur la route de Libourne, je suis devenu un symbole du mouvement perpétuel. Je ne suis plus un homme, je suis un centaure. Je ne descends de mon cheval que pour donner le temps d'en seller un autre. Je ne me couche plus que sur des chaises, et je ne dors plus que d'un œil... (Francinette lui passe son bras autour du cou.) Ah !

FRANCINETTE

Eh bien, qu'avez-vous ? Voyons !

CASTORIN

Oh ! ne me touchez qu'avec les plus grandes précautions, comme si j'étais de porcelaine. Je vous disais donc que, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, ou plutôt, depuis que j'ai eu le regret de ne pas vous voir, puisqu'il m'a été impossible de pénétrer jusqu'à vous, j'ai fait quelque chose comme cinq cents lieues, et je vous assure que c'est très-long à avaler, cinq cents lieues les unes au bout des autres. Encore, si j'avais le loisir de me reposer, ce ne serait rien ; mais je me repose juste comme un volant, le temps de toucher la raquette ; on m'envoie et l'on me

renvoie.

FRANCINETTE

Ce n'est pas moi qui vous renvoie, monsieur Castorin, vous me rendrez cette justice.

CASTORIN

Non, c'est mon maître. « Va te coucher, mon pauvre Castorin. — Merci, monsieur. — Dors bien, mon ami. — Merci, monsieur. » Cinq minutes après : « Castorin ! — Monsieur ? — Allons, en route pour Jaulnay ! — Oui, monsieur. » À Jaulnay : « En route pour Mantes. — Oui, monsieur. » À Mantes, enfin, il a pitié de moi. Il me laisse à Mantes. J'étais roide comme un pendu !... « Je pars pour Chantilly, Castorin. — Oui, monsieur. — Repose-toi, Castorin. — Oui, monsieur. — Et pourvu que tu m'aies rejoint demain matin... (vingt-quatre lieues à faire en douze heures !) — Oui, monsieur. » J'arrive à Chantilly : « Où est monsieur ? — Monsieur est parti. — Pour aller où ? — Pour le fort Saint-Georges. » Cent quatre-vingt lieues, bagatelle ! J'arrive au fort Saint-Georges ; le fort Saint-Georges est pris. « Où est monsieur ? — À Bordeaux ! » J'arrive à Bordeaux : « C'est toi, Castorin ? — Oui, monsieur. — Castorin, tu vas partir. — Pour quel endroit ? — Pour Libourne. — Oui, monsieur. — Tu remettras cette lettre à mademoiselle Nanon. — Oui, monsieur. » J'arrive à Libourne... Ah ! cette fois, heureusement, mademoiselle Nanon n'y est pas, et mademoiselle Francinette y est. J'ai bien bu, j'ai bien mangé, je vais bien dormir... Tiens, qu'est-ce que cela ? Il me semble qu'on frappe.

FRANCINETTE, à la fenêtre

Une litière, des chevaux, des officiers !

NANON, dans la rue

Francinette, ouvrez vite, c'est moi !

FRANCINETTE

Ah ! c'est madame !

CASTORIN

Bon !

FRANCINETTE

Restez ici, vous lui donnerez la lettre que vous apportez, cela la mettra de belle humeur.

(Elle enlève la serviette, tout ce qu'il y a dessus, et sort par le fond.)

Scène II

Castorin, seul.

Je vous demande un peu, puisqu'elle était en route, si elle ne pouvait pas marcher plus doucement et n'arriver que demain. Je ne sais pas quelle rage ont les maîtres d'être toujours comme cela par vaux et par chemins ! C'est si bon de se reposer ! (Il s'assied.) Ah !...

(Il s'endort.)

Scène III

Castorin, Nanon, Francinette.

NANON

Une lettre de M. de Canolles, dites-vous ?

FRANCINETTE

Oui, madame.

NANON

Et qui l'apporte ?

FRANCINETTE

Castorin.

CASTORIN, se réveillant, se levant
et donnant la lettre à Nanon

Voici, madame.

NANON

Ah ! merci !

FRANCINETTE, à Nanon

Et il n'est pas arrivé d'accident, pas arrivé de malheur à madame, à la prise du fort Saint-Georges ?

NANON

Non, rien.

FRANCINETTE

C'est que, dans une ville prise d'assaut, on dit qu'il arrive quelquefois...

CASTORIN, dormant debout

Qu'est-ce qui arrive ?

NANON, lisant

« Chère Nanon, prisonnier, mais libre dans Bordeaux, sur ma parole d'honneur de ne pas fuir et de ne pas avoir de correspondance extérieure, avant de donner cette parole, je m'empresse de vous écrire pour vous assurer de mon amitié, dont pourrait vous faire douter mon silence. Je m'en rapporte à vous pour défendre mon honneur près du roi et de la reine. Votre frère, baron de Canolles. » Votre frère ! voilà de la prudence, j'espère ; trop de prudence, hélas ! (À Francinette.) Est-ce que M. d'Épernon est à Libourne ?

FRANCINETTE

Oui, madame, près du roi et de la reine ; mais il a donné l'ordre qu'on le prévint de votre arrivée, et je suis sûre que Courtanvaux a déjà fait la commission, et que M. le duc sera ici dans dix minutes.

NANON

Alors, il n'y a pas de temps à perdre. Du papier, des plumes, de l'encre ! (Francinette prend tout cela sur le meuble, ainsi que le timbre qu'elle met sur la table. À Castorin.) On dirait que tu es fatigué, mon pauvre garçon !

(Elle écrit.)

CASTORIN

Oui, madame, on le dirait. (À part.) Tiens ! juste comme mon maître.

NANON

Tu vas te reposer... à Bordeaux. (Lui donnant la lettre.) Tiens ! voici pour ton maître.

CASTORIN, tristement

Merci, madame !

NANON, lui donnant une bourse

Et voilà pour toi !

CASTORIN, gaiement

Oh ! l'on m'avait bien dit que madame était généreuse.

NANON

Va, mon ami, va ! Dis à ton maître qu'il peut compter sur moi, et qu'il ne sera pas longtemps prisonnier.

CASTORIN, à part

C'est égal ! après la guerre, je pourrai demander une place de courrier chez le roi. J'aurai fait mes preuves.

Scène IV

Nanon, Francinette.

NANON

Çà, maintenant que nous sommes seules, mademoiselle, le duc n'a-t-il aucun soupçon ?

FRANCINETTE

Ah bien, oui, madame ! M. le duc est plus affolé que jamais. Quand il a su la prise du fort Saint-Georges, il a été comme un fou. Puis, quand il a reçu la lettre dans laquelle vous lui disiez que, par les soins de votre frère, M. de Canolles, il ne vous était rien arrivé, il a répété plus de dix fois : « Cher Canolles ! brave Canolles ! je le ferai général. »

NANON

Pauvre duc ! Et tu dis qu'il va nous arriver ?

FRANCINETTE

Tenez, je suis sûre que c'est lui que j'entends sur l'escalier. Par ici, par ici, monsieur le duc !

(Elle sort après l'entrée du duc.)

Scène V

Nanon, le duc, puis Courtanvaux.

NANON

Oh ! cher duc, c'est vous ? Vous n'avez aucune idée de l'impatience avec laquelle je vous attendais.

LE DUC

Et moi donc !

NANON

Vous savez tout ce qui nous est arrivé ? Vous savez que M. de Canolles... ?

LE DUC

S'est défendu comme un tigre, comme un lion.

NANON

Ah ! vous savez cela ?...

LE DUC

Est-ce que je ne sais pas tout ? Enfin, je sais qu'il ne s'est pas rendu, mais qu'on l'a surpris par un souterrain dont l'existence était ignorée de tout le monde.

NANON

Alors, vous ne lui en voulez pas de sa défaite, à ce pauvre frère ? Et la reine lui en veut-elle ?

LE DUC

Pas le moins du monde ; le sort des armes est journalier. Paul-Émile a été battu à Cannes, Annibal à Zama, et Pompée à Pharsale.

NANON

Alors, vous ne vous opposerez pas à ce qu'on le rachète, à ce qu'on l'échange ?

LE DUC

Au contraire, j'y pousserai de toute ma force, et même, attendez donc, Nanon, votre frère sera libre...

NANON

Quand cela ?

LE DUC

Demain.

NANON

Oh ! demain ! Et comment ?

LE DUC

C'est bien simple. Je viens d'apprendre à l'instant que le gouverneur de Vayres...

NANON

Richon ?

LE DUC

Oui, s'est laissé prendre. Eh bien, mais on l'échangera pour ce brave Canolles.

NANON

Oh ! voilà une grâce du ciel, mon cher duc !

LE DUC

Vous aimez donc bien votre frère ?

NANON

Plus que ma vie !

LE DUC

Quelle étrange chose ! vous ne m'en aviez jamais parlé avant le jour où j'eus la sottise...

NANON, l'interrompant

Ainsi, monsieur le duc... ?

LE DUC

Ainsi, je renvoie le gouverneur de Vayres à madame de Condé, qui nous renvoie Canolles ; et, quand notre brave commandant de l'île Saint-Georges rentrera à Libourne, eh bien, nous lui ferons un triomphe !... Qui vient là ?

COURTANVAUX

La reine régente fait demander monseigneur.

LE DUC

Sait-on pourquoi ?

COURTANVAUX

M. Richon, le gouverneur de Vayres, est arrivé.

(Il salue et sort.)

LE DUC

Vous voyez, chère Nanon, cela tombe à merveille. Je passe chez la reine, et vous rapporte le cartel d'échange.

NANON

De sorte que mon frère pourra être ici... ?

LE DUC

Demain ! peut-être ce soir même, en se hâtant.

NANON

Oh ! ne perdez pas un instant. Demain, ce soir même... Oh ! Dieu le veuille !

LE DUC

Adieu, chère, je reviens.

NANON

Allez, duc ! allez !

(Le duc sort.)

Scène VI

Nanon, seule.

Oui, qu'il revienne ! et alors, je lui dis tout ; alors, j'entraîne Canolles loin de tous ces dangers terribles qui passent sans cesse autour de lui comme des fantômes. Oh ! c'est trop souffrir que de craindre pour celui qu'on aime ! aujourd'hui, l'échafaud ; demain, la balle ou le boulet...

Scène VII

Nanon, Cauvignac.

CAUVIGNAC, entr'ouvrant la porte

Eh ! bonjour, chère petite sœur !

NANON

Encore vous, monsieur ?

CAUVIGNAC

Encore !... oh ! le mot n'est pas gracieux. Je veux vous faire part des bonheurs qui m'arrivent, je monte sans façon, Francinette m'apprend que le duc est avec vous, je me cache, j'entre quand il est parti, et voilà comme vous me recevez... Ah !

NANON

C'est que, toutes les fois que je vous vois, monsieur, il m'arrive un malheur.

CAUVIGNAC

Oh ! par exemple ! est-ce que votre dernière commission n'a pas été bien faite ? est-ce que je ne suis pas arrivé à temps à Jaulnay, à temps à Chantilly ?

NANON

Assez !...

CAUVIGNAC

Vous avez raison ! parlons un peu de moi.

NANON

Oui ! qu'est-ce que cette écharpe ? qu'est-ce que ce chapeau brodé ?

CAUVIGNAC

Mais ce sont les insignes de ma charge. Je suis gouverneur.

NANON

Gouverneur de quoi ?

CAUVIGNAC

D'un fort !

NANON

Vous ?

CAUVIGNAC

Pourquoi pas ? On a bien fait votre faux frère gouverneur du fort Saint-Georges, on peut bien faire votre vrai frère gouverneur du fort de Branne.

NANON

Et qui vous a fait gouverneur du fort de Branne ?

CAUVIGNAC

La reine, que je quitte, et avec laquelle je suis au mieux.

NANON

Quelque trahison nouvelle.

CAUVIGNAC

Oh ! par exemple !

NANON

Enfin, pourquoi êtes-vous venu ?

CAUVIGNAC

Parce que vous vous êtes engagée à me payer deux cents pistoles si je rejoignais M. de Canolles sur la route de Paris, et je l'ai rejoint.

NANON, allant au meuble

C'est juste ! et voilà vos deux cents pistoles.

CAUVIGNAC

Et voilà votre reçu.

NANON

Inutile.

CAUVIGNAC

Oh ! il faut de la régularité dans les comptes, et, comme ce n'est peut-être pas la dernière affaire que nous ferons ensemble...

NANON

La dernière !

CAUVIGNAC

Oh ! non ; car enfin, si vous continuez à mener de front cette noble fraternité des Canolles, il vous sera difficile de vous passer de moi.

NANON

J'y compte pourtant bien, et cela dès demain, quand la reine aura signé l'échange de M. de Canolles, gouverneur de Saint-Georges, contre M. Richon, gouverneur de Vayres.

CAUVIGNAC

Ah ! vous comptez sur cet échange ?

NANON

Eh bien, ai-je tort ?

CAUVIGNAC

Je crois que oui.

NANON

Pourquoi ?

CAUVIGNAC

Parce que l'on ne rendra pas la liberté à M. Richon ; parce qu'on va lui faire un bel et bon procès.

NANON

À quel propos ?

CAUVIGNAC

À propos de ce qu'il est entré dans Vayres avec une fausse commission.

NANON

Avec une fausse commission ?... Impossible.

CAUVIGNAC

Ne me dites pas cela, à moi.

NANON

À vous ?

CAUVIGNAC

Sans doute. C'est moi qui l'ai nommé gouverneur de Vayres.

NANON

Vous êtes fou !

CAUVIGNAC

Vous rappelez-vous ce blanc-seing ?

NANON

Le blanc-seing du duc ?

CAUVIGNAC

Oui ! celui-là même sur lequel il avait fait cette fameuse marque.

NANON

Eh bien ?

CAUVIGNAC

Eh bien, je m'en suis défait en faveur de Richon ; de sorte que...

NANON

Ah ! mon Dieu !

CAUVIGNAC

De sorte que, comme M. d'Épernon avait juré de faire pendre le porteur du blanc-seing, et que Richon est porteur du blanc-seing, comme le petit roi a juré de faire pendre celui qui a tiré le canon sur l'armée royale et que c'est Richon qui a tiré le canon... Enfin, vous comprenez ?

NANON

Mais comment se laisse-t-on prendre lorsque l'on joue si gros jeu ?

CAUVIGNAC

Ah ! voilà ! c'est encore moi qui l'ai pris.

NANON

Vous ?

CAUVIGNAC

Oui, et je commence à croire que ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux dans ma vie.

NANON

Vous, malheureux ! mais comment cela ?

CAUVIGNAC

J'avais introduit dans la place trois ou quatre hommes à moi : comme bandits, il n'y a rien à dire sur eux ; mais, comme honnêtes gens, c'est autre chose. Il paraît... eh bien, il paraît qu'ils ont rendu la place sans consulter le gouverneur, et...

NANON

Et... ?

CAUVIGNAC

Et, ma foi, je ne voudrais pas être dans la peau de ce malheureux Richon.

NANON, sonnante

Francinette ! Francinette !

FRANCINETTE, accourant

Madame ?

NANON

Faites courir après le duc ; qu'on pénètre jusqu'à lui, fût-il près de la reine ; qu'on lui dise que je l'attends, que je le demande, que je l'appelle !

FRANCINETTE

M. le duc est de retour et cause en bas avec deux personnes. J'accourais vous prévenir.

(Elle sort.)

NANON, à Cauvignac,
après avoir ouvert la porte

Partez ! partez !

CAUVIGNAC, en s'en allant

Oh ! cette fois, je ne me le ferai pas dire à deux reprises, et j'avoue même que je ne serai tranquille que derrière les murailles de Branne.

(Il sort.)

FRANCINETTE, revenant

M. le duc !

(Elle sort.)

Scène VIII

Nanon, le duc, puis Courtanvaux.

NANON

Rentrez, monsieur, rentrez vite !

LE DUC

Vous savez ce qui nous arrive ?

NANON

Oui, j'en sais quelque chose ; mais dites toujours.

LE DUC

Tout est découvert !

NANON

Qu'est-ce qui est découvert ?

LE DUC

Vous rappelez-vous cette délation touchant vos amours avec votre frère ?

NANON

Eh bien ?

LE DUC

Vous rappelez-vous ce blanc-seing qui m'a été extorqué ?

NANON

Oui.

LE DUC

Eh bien, le délateur est entre nos mains, ma chère, pris dans les lignes de son blanc-seing, comme un renard au piège.

NANON

Ah ! mon Dieu ! mais cet homme, cet homme, qu'en avez-vous fait ?

LE DUC

Ce que nous en avons... ? Vous allez le voir vous-même, ce que nous en avons fait. (Bruit dans la coulisse, en face de la fenêtre.)
Eh ! tenez, ma foi, cela tombe à merveille ; ouvrons franchement

cette fenêtre... Ma foi, c'est un ennemi du roi et l'on peut le voir pendre.

(Il ouvre la fenêtre.)

NANON

Pendre ! Que dites-vous, monsieur ! pendre l'homme du blanc-seing ?

LE DUC

Oui, et il ne l'aura pas volé. Ah ! voilà le roi qui se met à sa fenêtre.

NANON

Mais, monsieur, ce malheureux n'est pas coupable ; ce malheureux...

LE DUC

Ah ! voilà qu'on amène M. Richon, il va être pendu haut et court à une solive de la Halle. Cela lui apprendra à calomnier les femmes.

NANON

Mais, monsieur, cet homme est un brave officier, vous allez assassiner un honnête homme. Ah ! monsieur, donnez des ordres, il en est temps encore. Faites un signe. Arrêtez cette mort ! quelque chose me dit que cette mort nous portera malheur. Au nom du ciel, vous qui êtes puissant, vous qui dites n'avoir rien à me refuser, accordez-moi la grâce de cet homme, je vous la demande à genoux, à genoux !

(On entend un coup de canon.)

LE DUC

Il est trop tard ! regardez !

NANON, allant à la fenêtre

Ah !...

(Elle recule épouvantée)

LE DUC, fermant la fenêtre
et allant vers Nanon

Allons, allons ! soyez moins bonne, moins sensible, chère Nanon ! Quand on fait la guerre civile, on ne joue pas comme des enfants.

NANON

Oh ! non, non !

LE DUC

Et à Bordeaux surtout, à Bordeaux ! quand ils verront qu'on les provoque aux représailles, quand ils verront qu'on pend leur gouverneur, vous verrez ce qu'ils feront.

NANON

Des représailles à Bordeaux, mon Dieu ! Mais vous oubliez donc qu'il y a de nos prisonniers à Bordeaux... de nos prisonniers... et que... ? Ah ! soyez maudit, monsieur ! c'est vous qui l'aurez tué.

LE DUC

Tué ! qui ?

NANON

Ne comprenez-vous pas, fou sanguinaire, ne comprenez-vous pas qu'à Bordeaux il y a un capitaine, un gouverneur prisonnier, un malheureux sur lequel les Bordelais vont venger le meurtre de celui que vous avez fait assassiner tout à l'heure ? ne comprenez-vous pas enfin que M. de Canolles est à Bordeaux ?

LE DUC

Ah ! c'est vrai, votre frère, ce pauvre Canolles !

NANON

Mon frère, oui, mon frère, mon ami bien-aimé. Il est perdu !

LE DUC

Non, pas encore, Dieu merci !

NANON, au désespoir

Je vous dis qu'il est perdu, monsieur, et que j'en mourrai.

LE DUC

Soyez tranquille, chère Nanon, j'ai fait le mal, et je le réparerai.

NANON

Comment cela ?

LE DUC

La reine a des amis dans Bordeaux, le gouverneur de Guyenne a de l'or dans ses coffres. Tout ce qu'on peut faire avec du pou-

voir et de l'or, je le ferai pour sauver M. de Canolles, votre frère chéri.

NANON

Ah ! si vous réussissez, comme je vous aimerai, monseigneur !
(Elle se jette à ses pieds, il la relève, l'embrasse, et va à la table.)

LE DUC

Regardez bien ce que je vais écrire. Dans un quart d'heure, le messager porteur de cette lettre courra sur le chemin de Bordeaux. Ce soir, l'avocat du roi, M. Lavie, qui est à nous, aura donné ses ordres au geôlier de M. de Canolles ; ce soir, votre frère sera libre. (Il se lève.) Pour sauver M. de Canolles, pour sauver le gouverneur d'un château royal, pour sauver le frère de Nanon, j'offre un million, j'autorise le meurtre et l'incendie. Est-ce là ce qu'il vous faut ? Trouvez-vous que j'aie réparé ma faute ?

NANON, lisant

Pour que M. de Canolles soit libre, le gouverneur, le frère de Nanon ? Oui, oui.

LE DUC

Vous êtes satisfaite ?

NANON

Je vous bénis !... Holà ! quelqu'un !

(Courtanvaux paraît.)

LE DUC

Prenez votre déguisement accoutumé. Crevez mon meilleur cheval, et qu'à cinq heures, cette lettre soit remise à M. Lavie.

COURTANVAUX

À Bordeaux ?

NANON

À Bordeaux ! Allez, monsieur, allez. (À part.) Mon Dieu ! s'il m'accuse en ce moment de l'avoir perdu, peut-être m'aimera-t-il ce soir pour l'avoir sauvé ! Ah ! merci, monseigneur, merci !

(Ils sortent par le fond.)

HUITIÈME TABLEAU

Les jardins de la maison de madame de Cambes, à Bordeaux.

– À droite, un perron donnant sur une allée de tilleuls.

Scène première

Canolles, entrant ; Ravailly.

CANOLLES

Ah ! vous voici, mon cher ennemi !... Qui diable vous amène donc dans cette maison ?

RAVAILLY

J'y venais prendre les ordres de madame la princesse, monsieur.

CANOLLES

Madame la princesse y est-elle donc en ce moment ?

RAVAILLY

Elle l'habite.

CANOLLES

Bah ! madame la princesse habite chez la vicomtesse de Cambes ?

RAVAILLY

Deux boulets sont tombés ce matin sur l'hôtel de ville, que MM. les échevins avaient mis à la disposition de madame la princesse. Madame la vicomtesse de Cambes l'a appris et est venue offrir sa maison, et madame la princesse l'a acceptée.

CANOLLES

Ah ! vraiment... Mais vous me semblez sur votre départ.

RAVAILLY

Oui, je conduis un secours d'hommes à M. Richon, qui est vivement pressé dans le fort de Vayres, à ce qu'il paraît.

CANOLLES

Alors, je ne vous retiens pas ; Richon est de mes amis, et des meilleurs même.

RAVAILLY

Comment ! et vous servez l'un contre l'autre ?

CANOLLES

Hélas ! vous le savez, un des malheurs de la guerre civile est de n'avoir pas le droit de choisir ses ennemis... Mais vous perdez du temps, et mon brave Richon vous appelle. Allez, monsieur, allez.

RAVAILLY

Et vous, monsieur, ne songez-vous point aussi à votre rançon ?

CANOLLES

Ma foi, non ; je me trouve à merveille ici, moi... Je sais bien que la reine pourrait m'échanger contre un bon militaire, ou me racheter moyennant quelques sacs d'écus ; je ne vaudrais pas cette dépense, j'attendrai que Sa Majesté ait pris Bordeaux, elle m'aura pour rien.

RAVAILLY

Eh bien, mais qu'allez-vous faire ici ?

CANOLLES

Ce que j'y ai fait jusqu'à présent ; les femmes se sont emparées de la guerre ; moi, je me tiens à la porte des églises, et j'offre de l'eau bénite aux dévotes.

RAVAILLY

Alors, je dirai à M. Richon que vous n'êtes pas bien désespéré d'être prisonnier.

CANOLLES

Dites-lui que je n'ai jamais été si heureux.

(Ravailly sort.)

Scène II

La vicomtesse, Canolles.

LA VICOMTESSE

Prenez garde, baron, si vous vous plaignez un jour de votre captivité, je vous dirai ce que je viens d'entendre.

CANOLLES

Et je vous répéterai, moi, ce que je viens de dire... Hélas ! oui, je n'ai jamais été si heureux !

LA VICOMTESSE

Baron, voilà un *hélas* ! qui, permettez-moi de vous le dire, me paraît bien déplacé dans une pareille phrase.

CANOLLES

Non, madame, au contraire, il renferme toute ma pensée... Je suis heureux quand je vous vois.

LA VICOMTESSE

Mais vous ne me voyiez pas tout à l'heure ?

CANOLLES

Je vous devinais... Croyez-vous donc qu'on ne voie qu'avec les yeux du corps ? Non, quand vous vous approchez de moi, je le sens à l'air qui devient plus doux, aux fleurs qui deviennent plus belles ; je me dis : « Elle est là... » Je me retourne, et je vous vois.

LA VICOMTESSE

Vous étiez si désespéré, cependant, en arrivant ici !

CANOLLES, conduisant

la vicomtesse et s'asseyant

Que voulez-vous ! ma vie se passe dans une alternative étrange... Oui, j'étais désolé ; car je me suis laissé surprendre la nuit, car ma réputation de soldat était perdue.

LA VICOMTESSE

Pouviez-vous deviner cette voûte secrète, ce passage creusé sous la Garonne, et qui s'ouvre au cœur même de la forteresse, ce passage connu de quelques personnes seulement ?

CANOLLES

Je ne pouvais le deviner ; mais je devais le découvrir... Oui, j'étais désolé... Mais je vous ai revue ; cette influence que vous avez sur moi, que vous avez conquise dès les premiers jours, qui n'a fait qu'augmenter depuis, vous l'avez reprise... Me voilà donc redevenu votre esclave, et, je vous l'avoue à ma honte, je suis heureux !

LA VICOMTESSE

Dites-vous la vérité ?

CANOLLES

Est-ce que je sais mentir ?

LA VICOMTESSE

Si vous ne savez pas mentir, baron, dites-moi donc alors franchement, loyalement, quelle place a, dans votre cœur, cette femme qui était enfermée avec vous au fort Saint-Georges, qui nous écoutait et qui, me reconnaissant pour une femme, s'est évanouie ?

CANOLLES

La place qu'a droit d'y réclamer une amie dévouée. Cette femme m'aimait avant que je vous connusse ; je ne vous dirai point que je lui rendisse, même alors, un amour égal à son amour ; non, pauvre esclave craintive, elle n'exigeait pas qu'on l'aimât : elle demandait seulement qu'on lui permît d'aimer ; ne sachant pas combien cet amour était grand, profond, réel, désintéressé, j'ai donné au mien les proportions d'un caprice, voilà tout ; même avant de vous connaître, j'étais ingrat pour la pauvre Nanon ! et, je vous le dis, je serais véritablement le plus heureux des hommes...

LA VICOMTESSE

Si... ?

CANOLLES

Si je n'avais pas de remords.

LA VICOMTESSE

Des remords ! des remords !

CANOLLES

Oui, madame, des remords ! car, aussi vrai que je vous parle, que je vous dis que je vous aime, que je n'aime que vous, au moment où je vous dis cela, il y a une femme qui pleure, qui gémit, qui donnerait sa vie pour moi, et qui doit se dire cependant que je suis un lâche ou un traître.

LA VICOMTESSE

Oh ! monsieur !

CANOLLES

Eh ! madame, n'avais-je pas fait serment de la défendre, de la

protéger ?... ne répondais-je pas de sa liberté, de sa vie ?

LA VICOMTESSE

Eh bien, vous savez qu'elle a la vie sauve, vous savez qu'elle est libre, vous savez qu'elle a rejoint d'Épernon.

CANOLLES

Oui, vous me l'avez déjà dit.

LA VICOMTESSE

Ah ! monsieur, vous aimez encore mademoiselle de Lartigues.

CANOLLES

Madame, si je vous disais que je n'ai point pour elle une amitié reconnaissante, je mentirais... Croyez-moi, Claire, prenez-moi avec ce sentiment ; je vous donne tout ce que je puis donner d'amour, et je vous en donne beaucoup.

LA VICOMTESSE

Hélas ! je ne puis accepter ; car peut-être faites-vous preuve d'un cœur plus généreux qu'aimant.

CANOLLES

Écoutez ! je mourrais pour vous épargner une larme, et j'ai fait pleurer sans être ému celle que vous dites ! Pauvre femme, elle a des ennemis, elle ; ceux qui ne la connaissent pas la maudissent, et ceux qui la connaissent la méprisent. Vous n'avez que des amis, vous ; ceux qui ne vous connaissent pas vous respectent, et ceux qui vous connaissent vous aiment ! Jugez donc de la différence de ces deux sentiments, dont l'un est commandé par ma conscience, l'autre par mon cœur.

LA VICOMTESSE

Merci, mon ami... Mais peut-être cédez-vous à un mouvement d'entraînement produit par ma présence, et dont vous pourriez vous repentir ; pesez donc bien mes paroles... Je vous laisse jusqu'à demain pour y répondre ; si vous voulez faire dire quelque chose à mademoiselle de Lartigues, si vous voulez lui écrire ou lui envoyer un messenger, si même vous voulez la rejoindre, vous êtes libre, Canolles ; je vous prendrai par la main, et je vous conduirai moi-même hors des portes de Bordeaux.

CANOLLES

Madame, il est inutile d'attendre à demain ; je vous le dis avec un cœur ardent, mais avec une tête froide, je vous aime ! je n'aime que vous ! je n'aimerai jamais que vous !

LA VICOMTESSE

Oh ! merci ! merci ! Eh bien, j'en crois votre parole, j'en crois votre serment, j'en crois surtout mon propre cœur... et, dès ce soir, si vous voulez, un prêtre... dans la chapelle des Carmélites...

CANOLLES, tombant à genoux

Oh ! madame, que vous me faites heureux !

LA VICOMTESSE

Écoutez, mon ami, il me faut la permission de la princesse. Oh ! ne vous inquiétez pas, c'est une simple formalité... Revenez ici ce soir. À ce soir ! votre femme vous attendra.

CANOLLES

Madame, tout mon amour, toute ma vie !

LA VICOMTESSE

Allez, allez, baron ! voici madame la princesse... Nous ne nous quittons pas, puisque je vais m'occuper de nous réunir pour toujours.

CANOLLES

Elle n'est pas seule.

LA VICOMTESSE

C'est M. de la Rochefoucauld.

CANOLLES

Eh bien, qu'avez-vous ?

LA VICOMTESSE

Je ne sais, mon ami ; la vue de cet homme insensible, froid comme le marbre, inflexible comme l'acier... la vue de cet homme qui a dit qu'il y avait toujours dans le malheur d'un ami quelque chose qui nous faisait plaisir... la vue de cet homme fait mal. Il me semble, je ne sais pourquoi, il me semble que la présence de cet homme ici nous sera fatale.

CANOLLES

Et comment cela, madame ? Nous ne le connaissons ni l'un ni

l'autre, et il ne nous connaît pas.

LA VICOMTESSE

Vous avez raison !

(Canolles sort.)

Scène III

La vicomtesse, la princesse, la Rochefoucauld.

LA ROCHEFOUCAULD

Oh ! madame, je vous réponds de Richon, autant toutefois, entendons-nous bien, qu'un homme peut répondre d'un autre homme...

LA PRINCESSE

Puisque vous en répondez, monsieur le duc, c'est tout ce qu'il faut.

LA ROCHEFOUCAULD

Entendons-nous, madame la princesse ; je ne réponds de personne. Je vous l'ai donné, vous l'avez pris, et je croirais que c'est un très-honnête homme... mais un très-honnête homme... si je croyais aux honnêtes gens.

LA PRINCESSE

En vérité, duc, vous êtes désespérant... Et nos Bordelais, croyez-vous qu'ils tiendront, eux ?

LA ROCHEFOUCAULD

Oh ! oui ! tant qu'ils y verront leur intérêt... En attendant, princesse, laissez-moi faire ; je sais ce qu'il faut leur promettre.

LA PRINCESSE

C'est bien, allez, duc... J'aperçois là une amie à moi, qui, ne pouvant me voir à chaque instant du jour, m'a demandé une audience ; ce qui me fait croire qu'elle a quelque chose de tout à fait solennel à me dire. Allez tenir vos promesses, je vais tâcher d'acquitter mes obligations.

LA ROCHEFOUCAULD

J'ai l'honneur de présenter mes respectueux hommages à Votre Altesse... (À la vicomtesse.) Madame...

(Il sort.)

Scène IV

La princesse, la vicomtesse.

LA PRINCESSE

Eh bien, petite, qu'y a-t-il donc de si grave ? Tu le vois, au lieu de t'attendre, je suis accourue.

LA VICOMTESSE

Il y a, madame, qu'au milieu de la félicité si bien due à Votre Altesse, je viens la prier de jeter tout particulièrement les yeux sur sa fidèle servante, qui a besoin aussi d'un peu de bonheur.

LA PRINCESSE

Avec grand plaisir, ma bonne Claire ! et jamais le bonheur que Dieu t'enverra n'égalera celui que je te souhaite ! Quelle grâce désires-tu ? Dis, et, si elle est en mon pouvoir, compte d'avance qu'elle t'est accordée.

LA VICOMTESSE

Veuve, libre, trop libre !... car cette liberté m'est plus pesante que ne me serait l'esclavage, je voudrais changer mon isolement en une condition meilleure.

LA PRINCESSE

C'est-à-dire que tu voudrais te marier, n'est-ce pas, petite ?

LA VICOMTESSE

Je crois que oui !

LA PRINCESSE

Eh bien, soit ! cela nous regarde... Oh ! sois tranquille, nous aurons soin de ton orgueil ; il te faut un duc et pair, vicomtesse ; je te chercherai cela parmi nos fidèles.

LA VICOMTESSE

Oh ! Votre Altesse prend trop de soins, et je ne comptais pas lui donner cette peine.

LA PRINCESSE

Mais tu me parles là comme si ton choix était déjà fait, comme si tu avais sous la main le mari que tu me demandes.

LA VICOMTESSE

C'est qu'en effet, la chose est ainsi que le dit Votre Altesse.

LA PRINCESSE

En vérité ! et quel est cet heureux mortel ? Parle ! ne crains rien... Est-ce que je le connais ?

LA VICOMTESSE

Votre Altesse l'a vu du moins.

LA PRINCESSE

Il n'est pas besoin de demander s'il est jeune !

LA VICOMTESSE

Trente ans.

LA PRINCESSE

S'il est noble !

LA VICOMTESSE

Il est bon gentilhomme.

LA PRINCESSE

S'il est brave !

LA VICOMTESSE

Sa réputation est faite.

LA PRINCESSE

S'il est riche !

LA VICOMTESSE

Je le suis.

LA PRINCESSE

À merveille ! Maintenant, il ne me reste plus qu'une chose à savoir.

LA VICOMTESSE

Laquelle, madame ?

LA PRINCESSE

Le nom du bienheureux gentilhomme qui possède déjà le cœur, et qui possédera bientôt la personne de la plus belle guerrière de mon armée.

LA VICOMTESSE

Madame, c'est...

Scène V

Les mêmes, Ravailly, couvert de poussière ;
 puis madame de Tourville, Lenet et plusieurs
 autres personnes, entrant aux cris de Ravailly.

RAVAILLY

Son Altesse !... où est Son Altesse ?

LA PRINCESSE

Qui vient là ?

RAVAILLY

Ah ! madame !

LA PRINCESSE

Vous n'êtes pas encore parti, monsieur de Ravailly ?

RAVAILLY

J'étais déjà en route, madame, avec les cinq cents hommes
 que je menais à Richon, lorsque j'ai appris... je demande pardon
 à Votre Altesse d'être le messenger d'une si mauvaise nouvelle !
 lorsque j'ai appris que le fort de Vayres avait capitulé...

LA PRINCESSE

Le fort de Vayres a capitulé ?... Richon s'est rendu ?

RAVAILLY

Hélas ! madame, il n'y a point à en douter.

LA PRINCESSE

Oh ! le lâche !

LENET

Madame, Richon n'est point un lâche ! je répons de lui corps
 pour corps, et, s'il a capitulé, c'est qu'il ne pouvait faire autrement.

LA PRINCESSE

Eh ! monsieur, il devait mourir plutôt que de se rendre...

LENET

Eh ! madame, meurt-on quand on veut ? Mais, au moins, il est
 prisonnier avec garantie, je l'espère ?

RAVAILLY

Sans garantie, monsieur, j'en ai peur. On m'a dit que c'était

un major, un lieutenant qui avait traité, de sorte qu'il pourrait bien y avoir quelque trahison là-dessous, et qu'au lieu d'avoir fait des conditions, Richon eût été livré !

LENET

Oui, trahi ! livré ! c'est cela ! Je connais Richon, je le sais incapable d'une lâcheté, même d'une faiblesse... Oh ! madame, trahi ! livré ! entendez-vous ? Occupons-nous de lui, vite ! écrivez vite, madame, écrivez, je vous en supplie.

LA PRINCESSE

Moi, moi, que j'écrive ? et pour quoi faire ?

LENET

Mais pour le sauver, madame.

LA PRINCESSE

Bah ! mon cher Lenet, quand on rend une forteresse, on prend ses précautions.

LENET

Mais n'entendez-vous pas qu'il ne l'a point rendue ? n'entendez-vous pas ce que dit M. le capitaine : « Trahi ! vendu ! » que c'est avec un lieutenant, et non pas avec lui, qu'on a traité ? Oh ! madame, je vous en supplie, écrivez à M. de la Meilleraie ; envoyez un messenger, un parlementaire.

LA PRINCESSE

Et quelle mission donnerons-nous à ce messenger ?

LENET

Celle d'empêcher la mort d'un brave capitaine, peut-être ; car, si vous ne vous hâtez... Oh ! je connais la reine, madame, et peut-être votre messenger arrivera-t-il trop tard.

LA PRINCESSE

Trop tard ? N'avons-nous pas des otages ? n'avons-nous pas, à Chantilly, à Montrond, ici même, n'avons-nous pas des officiers du roi prisonniers ?

LA VICOMTESSE

Oh ! madame, madame, faites ce que vous demande M. Lenet ; les repréailles ne rendront pas la liberté à M. Richon.

LENET

Il ne s'agit pas de la liberté, il s'agit de la vie.

LA PRINCESSE

Eh bien, ce qu'ils feront, on le fera ; la prison pour la prison, l'échafaud... pour l'échafaud.

LA VICOMTESSE, à genoux

Oh ! madame, M. Richon est un de mes amis ; je venais vous demander une grâce, et vous avez promis de me l'accorder... Eh bien, madame, au nom de mon profond respect, au nom de mon inaltérable dévouement pour vous, je vous demande de sauver M. Richon.

LA PRINCESSE

Eh bien, soit... Donnez-moi une plume, de l'encre, du papier.

LA VICOMTESSE

Tenez, madame, voici ce que Votre Altesse a demandé.

LA PRINCESSE

Merci, petite. Trouvez-moi un messenger.

RAVAILLY

Ce messenger est tout trouvé, madame ; me voici. Je n'ai vu M. Richon qu'une ou deux fois ; mais ç'a été assez pour me convaincre que c'était un brave et loyal officier !

LENET, à la vicomtesse, à part

Madame, je ne sais si vous prenez un intérêt quelconque à un prisonnier ; mais, en ce cas, croyez-en un homme qui est en toute chose votre serviteur, il faudrait donner à ce prisonnier le conseil...

LA VICOMTESSE

Le conseil ?

LENET

Le conseil de ne pas rester prisonnier, si c'est possible.

LA VICOMTESSE

Oui, vous avez raison... Mais le retrouverai-je ? Et moi qui lui ai donné rendez-vous ici... Merci, monsieur Lenet, merci ! Je vous recommande Richon.

LENET

Oh ! soyez tranquille !

(La vicomtesse sort.)

Scène VI

Les mêmes, hors la vicomtesse.

LA PRINCESSE

Tenez, monsieur de Ravailly, voici une lettre pour M. de la Meilleraie ; j'espère que, tout ennemis que nous sommes, il ne refusera pas... (Bruit dans la cour.) Qu'est-ce encore ?

CRIS, au dehors

Branne ! Branne ! le gouverneur de Branne, prisonnier !

LENET

Ah ! ah ! le gouverneur de Branne, prisonnier ! je n'en suis pas fâché : si la nouvelle est vraie, cela nous fera un otage qui répondra de Richon.

LA PRINCESSE

N'avons-nous pas le gouverneur de l'île Saint-Georges, M. de Canolles ?

MADAME DE TOURVILLE

Je suis heureuse que le plan que j'avais proposé pour prendre Branne ait si bien réussi.

LENET

Oh ! madame, ne nous flattons pas d'une victoire aussi complète ; le hasard se joue des plans de l'homme, et quelquefois même des plans de la femme.

CRIS, au dehors

À mort ! à mort le gouverneur de Branne ! à mort !

LA PRINCESSE

Ah ! ah ! décidément, il paraît qu'il y a un prisonnier.

LENET

Oui, madame, et même que ce prisonnier court un danger de mort... Entendez-vous ces menaces ?...

(Il court au parapet.)

CRIS, au dehors

À mort le prisonnier ! à mort le gouverneur de Branne ! à mort ! à mort !

LENET, par-dessus le parapet

Tenez ferme, messieurs ! Tenez ferme, monsieur de Ravailly ! prenez quelques hommes et courez... Courage !... courage !... Ah ! le voilà !

Scène VII

Les mêmes, Cauvignac, ramené par Ravailly
et des soldats ; puis la Rochefoucauld.

CAUVIGNAC

Ma foi, merci, messieurs ; car vous m'empêchez d'être dévoré par les cannibales. Peste ! s'ils mangent comme cela les hommes, le jour où l'armée royale donnera l'assaut à votre ville, ils la dévoreront toute crue.

LA FOULE, à la porte, au fond

Allons, c'est un brave ! Vive le gouverneur de Branne !

CAUVIGNAC

Ma foi, oui ! vive le gouverneur de Branne !... j'aimerais assez qu'il vécût.

LENET

M. Cauvignac !

LA PRINCESSE

M. Cauvignac, dans l'armée royale ! M. Cauvignac, gouverneur de Branne !... Mais cela sent sa belle et bonne trahison.

CAUVIGNAC

Hein ! que dit Votre Altesse ? Je crois qu'elle a prononcé le mot trahison.

LA PRINCESSE

Oui, monsieur, trahison ! car sous quel titre vous présentez-vous devant moi ?

CAUVIGNAC

Sous le titre de gouverneur de Branne.

LA PRINCESSE

Par qui sont signées vos provisions ?

CAUVIGNAC

Par M. de Mazarin.

LA PRINCESSE

Et comment servez-vous dans l'armée royale, après avoir pris un engagement dans la nôtre ?

CAUVIGNAC

Mais parce que Son Altesse, en manquant à ses engagements vis-à-vis de moi, m'a dégagé des miens.

LA PRINCESSE

Que dit cet homme ?

CAUVIGNAC

La vérité... J'en appelle à M. Lenet.

LA PRINCESSE

Que pensez-vous de ceci, monsieur Lenet ?

LENET

Je suis forcé d'avouer, madame, que c'est l'exacte vérité. J'ai eu le temps, avant le départ de Votre Altesse, de donner les dix mille livres à monsieur ; mais je n'ai pas eu le temps de lui donner le brevet.

LA PRINCESSE

Enfin, vous vous reconnaissez mon prisonnier, n'est-ce pas ?

CAUVIGNAC

Madame, j'ai l'habitude de me rendre à l'évidence, et j'avoue même que j'aime mieux être le prisonnier d'une grande princesse comme vous que d'être celui de cette populace qui allait me mettre en morceaux si M. Lenet n'était venu à mon secours. (Pendant ce temps, M. de la Rochefoucauld est rentré et a parlé bas à la princesse.) Oh ! oh ! qu'est-ce que celui-là ?

LA ROCHEFOUCAULD

Veillez demander au prisonnier s'il peut vous donner quelques détails sur la mort de M. Richon.

LA PRINCESSE

Sur la mort de M. Richon ?

LENET

Richon est mort ?

CAUVIGNAC, à part

Diable ! voilà où la chose s'embrouille !

LA ROCHEFOUCAULD

Oui, et on a voulu que cette mort fût infamante.

TOUS

Infamante !

LA ROCHEFOUCAULD

Oui !

LA PRINCESSE

Quoi ! Richon... ?

LA ROCHEFOUCAULD

Il est mort de la mort des voleurs et des assassins. Richon est mort pendu !

CAUVIGNAC, à part

Aïe ! aïe ! aïe !

LA PRINCESSE

Oh ! mais j'espère que nous allons nous venger, et cela cruellement.

CAUVIGNAC, à part

Gare les représailles !

LA PRINCESSE

Rentrons, monsieur le duc, réunissons-nous en conseil. En attendant, prenez le commandement de la ville ; je m'en rapporte à vous du soin de venger mon honneur et vos affections ; car, avant d'entrer à mon service, Richon avait été au vôtre. Je le tiens de vous, et vous me l'avez donné plutôt comme un de vos amis que comme un de vos domestiques.

LA ROCHEFOUCAULD

Soyez tranquille, madame, je me souviendrai de ce que je dois à moi, à vous et à ce pauvre mort... Que l'on conduise M. le gouverneur de Branne au château Trompette. Monsieur de Ravailly, ne vous éloignez pas, il y aura des ordres à exécuter... En attendant, faites garder les issues. Venez, madame.

CAUVIGNAC, à part

Ça va mal ! ça va mal ! ça va mal !

(On entend sonner dix heures.)

Scène VIII

Ravailly, plaçant les sentinelles ; Canolles, puis Lenet.

CANOLLES, montant par le fond

Dix heures du soir, c'est bien cela. Allons, j'ai le cœur un peu plus tranquille ; j'ai écrit à cette pauvre Nanon pour lui dire que tout était fini entre nous ; puis, chose étrange, comme si j'étais poursuivi par quelque danger inconnu, je suis entré dans une église, et j'ai prié... Claire ne m'a pas dit si je devais la faire demander ou attendre... Attendons !

RAVAILLY

C'est cela ; sergent, deux hommes au bas de cet escalier, deux autres à cette porte.

CANOLLES

Oh ! oh ! qui parle là ?

RAVAILLY

Il me semble que je vois quelqu'un... Sont-ce déjà les ordres qui m'arrivent ?

CANOLLES

Ah ! c'est vous, monsieur de Ravailly ?

RAVAILLY, à part

M. de Canolles, pauvre garçon !

CANOLLES

Vous n'êtes pas encore parti pour votre expédition ?

RAVAILLY

Tout au contraire, j'en suis déjà revenu.

CANOLLES

Ah !

RAVAILLY, à part, voyant entrer Lenet

M. Lenet !...

LENET, de même

Cet officier !...

CANOLLES

Que disiez-vous tout à l'heure ?

RAVAILLY, à demi-voix

Moi, monsieur ?... Je disais que, si j'étais prisonnier de guerre, fût-ce sur parole, de peur qu'on ne tînt pas vis-à-vis de moi la parole engagée, je sauterais sur un bon cheval, je gagnerais la rivière, je donnerais dix louis, vingt louis, cent louis, à un batelier, et, ma foi, le lendemain, arrive qui arrive !

CANOLLES

Ah ! vous disiez cela ?

RAVAILLY

Oui, monsieur.

CANOLLES

Et à qui disiez-vous cela, capitaine ?

RAVAILLY

À moi-même, attendu que je risquerais mon grade en le disant à un autre... (Il s'éloigne.) Ma foi, j'ai fait ce que j'ai pu.

CANOLLES, à lui-même

Que signifient ces paroles ?

LENET

Monsieur de Canolles !...

CANOLLES

Monsieur Lenet ?

LENET

Savez-vous les nouvelles ?

CANOLLES

Non ; mais dites-les-moi, je les saurai.

LENET

Je n'ai pas le temps ; seulement, courez bien vite jusqu'au cloître des Carmélites, et vous y trouverez madame de Cambes, qui vous les dira.

CANOLLES

Madame de Cambes ? Mais elle m'a dit de venir l'attendre ici.

LENET

Elle a changé d'avis... Allez sans perdre un instant, et, si elle

n'y est pas, attendez dans l'angle le plus noir qu'elle vienne vous y rejoindre. Avez-vous de l'argent ?

CANOLLES

Pour quoi faire ?

LENET

On ne sait pas ; en temps de guerre civile, on peut avoir besoin de quitter un pays au moment où l'on s'y attendait le moins.

CANOLLES, à part

Oh ! oh ! tous deux me disent la même chose en termes différents.

LENET

Vous hésitez ?

CANOLLES

Non, monsieur, j'y vais !

(Il s'éloigne.)

LENET, voyant qu'on
donne un ordre à Ravailly

Je crois qu'il était temps.

Scène IX

Les mêmes, la vicomtesse.

LA VICOMTESSE

Ah ! c'est vous !

CANOLLES

Oui.

LA VICOMTESSE

Que faites-vous ici ?

CANOLLES

Je vous attendais !

LA VICOMTESSE

Et moi, je vous cherche.

CANOLLES

Eh bien ?

Venez !
LA VICOMTESSE

Où ?
CANOLLES

Venez, vous dis-je !
LA VICOMTESSE

Mais...
CANOLLES

Allez donc, il sera trop tard.
LENET

Je vous suis.
CANOLLES

On ne passe pas !
LA SENTINELLE

Comment ! je ne puis pas passer ?
LA VICOMTESSE

Vous, oui ! monsieur, non !
LA SENTINELLE

Essayez à l'autre.
LENET

On ne passe pas !
DEUXIÈME SENTINELLE

Oh !
LA VICOMTESSE

Ah ! je comprends les conseils que l'on me donnait.
CANOLLES

RAVAILLY
Mon cher colonel, je suis au désespoir, mais de nouvelles mesures prises par le conseil de madame la princesse...

CANOLLES
Vous m'arrêtez ? Oh ! dites franchement ; je suis tellement habitué à être arrêté depuis quelque temps, que, s'il se passait seulement huit jours sans que je le fusse, cela m'étonnerait.

RAVAILLY
Vous ne serez privé que momentanément, je l'espère, de votre

liberté.

CANOLLES

Mais j'étais déjà prisonnier !

RAVAILLY

Seulement, vous aviez la ville pour prison, tandis que maintenant...

CANOLLES

C'est juste, vous me conduisez à la forteresse ?

RAVAILLY

Ce n'est pas ma faute, colonel : j'en avais assez dit, ce me semble, et, à moins d'ajouter que M. Richon était mort...

CANOLLES

Merci, monsieur Ravailly... Merci, monsieur Lenet... Madame la vicomtesse, je me recommande à vos prières.

LA VICOMTESSE

Oh ! mon Dieu ! que faire ?

LENET

L'ordre vient de madame la princesse, madame la princesse peut révoquer l'ordre qu'elle a donné... Laissez aller M. de Canolles, et occupez-vous de la princesse.

LA VICOMTESSE

Baron, ne craignez rien, je suis là, je veille... Demain, oh ! demain, je vous le jure, vous serez libre.

CANOLLES

Tâchez que ce soit vous qui m'annonciez ma liberté, madame, et ce me sera une double joie.

RAVAILLY

Êtes-vous prêt, monsieur de Canolles ?

CANOLLES

Je vous suis, messieurs !

Scène X

La vicomtesse, Lenet.

LA VICOMTESSE, à Lenet

Madame la princesse est là ?

LENET

Oui, mais avec M. de la Rochefoucauld.

LA VICOMTESSE

Grand Dieu ! il faut pourtant que je lui parle à l'instant même, sans retard.

LENET

Laissez-moi la prévenir... Mais je crois la chose inutile, tenez.

Scène XI

Lenet, la vicomtesse, madame de Tourville,
la Rochefoucauld, les officiers.

MADAME DE TOURVILLE

Ah ! c'est vous, monsieur Lenet ! C'était, ma foi, bien heureux que vous ne fussiez point là !

LENET

Et pourquoi, madame ?

MADAME DE TOURVILLE

Parce que, pour la première fois, mon plan a prévalu.

LENET

Ah ! vous êtes pour les représailles, je crois ?

MADAME DE TOURVILLE

Oui, comme tout le monde, au reste ! les représailles à l'unanimité.

LA VICOMTESSE

Pardon, madame, mais je suis moins savante que vous en termes de guerre, et je désire savoir ce que vous entendez par représailles.

MADAME DE TOURVILLE

J'entends que ce qui a été fait à M. Richon sera fait au premier officier de l'armée royale que nous trouverons sous notre main.

LA VICOMTESSE

Richon a donc été arrêté, mis en prison ? Richon est donc mort ?

MADAME DE TOURVILLE

Richon a été jugé, condamnée et exécuté.

LA VICOMTESSE

Richon a été exécuté ?

MADAME DE TOURVILLE

Richon a été pendu, ma chère, et nous cherchons un officier de l'armée royale pour le pendre.

LA ROCHEFOUCAULD

Mais il me semble que cet officier est tout trouvé, et que, par ordre de madame la princesse, on a arrêté M. de Canolles.

LA VICOMTESSE

M. de Canolles ?

LA ROCHEFOUCAULD

Oui, ou bien M. de Ravailly aurait désobéi.

LA VICOMTESSE

Non, non, M. de Canolles a bien été arrêté, là, devant moi, à l'instant même... Mais c'est une feinte, n'est-ce pas, monsieur le duc ? une manifestation, voilà tout... On ne peut rien faire, il me semble du moins, on ne peut rien faire à un prisonnier sur parole.

LA ROCHEFOUCAULD

Richon aussi, madame, était prisonnier sur parole.

LA VICOMTESSE

Monsieur le duc, je vous en supplie !

LA ROCHEFOUCAULD

Inutile, madame, c'est une décision prise et sur laquelle il n'y a pas à revenir... Un officier de l'armée royale sera exécuté comme l'a été M. Richon... Venez, messieurs.

(Il sort avec les officiers.)

Scène XII

La vicomtesse, la princesse, Lenet.

LA VICOMTESSE

Oh ! madame, au nom du ciel, écoutez-moi, ne me repoussez pas !

LA PRINCESSE

Qu'y a-t-il, mon enfant, et pourquoi pleures-tu ?

LA VICOMTESSE

Je pleure, madame, parce que j'ai appris que vous avez voté la mort en conseil, et cependant, madame, vous ne pouvez pas tuer M. de Canolles !

LA PRINCESSE

Et pourquoi cela ? Ils ont bien tué Richon, eux !

LA VICOMTESSE

Mais, madame, rappelez-vous que c'est ce même M. de Canolles qui a sauvé Votre Altesse à Chantilly.

LA PRINCESSE

Dois-je lui savoir gré d'avoir été dupe de notre ruse ?

LA VICOMTESSE

Et voilà l'erreur, madame !... c'est que M. de Canolles m'a reconnue ; c'est que M. de Canolles avait deux cents hommes à la porte de Chantilly, qu'il pouvait appeler d'un coup de sifflet ; c'est que M. de Canolles, et peut-être a-t-il eu tort, c'est que M. de Canolles a sacrifié son devoir à son amour.

LA PRINCESSE

Mais il t'aimait donc ?

LA VICOMTESSE

Il m'aime !

LA PRINCESSE

Mais celui que tout à l'heure tu venais me demander la permission d'épouser, c'était donc... ?

LA VICOMTESSE

C'était M. de Canolles, madame ! M. de Canolles fait prisonnier à Saint-Georges, par moi, puisque c'est moi qui ai livré ce passage inconnu de tout le monde ! Ainsi, réfléchissez donc bien, madame : si on le tuait, ce serait moi qui l'aurais tué !

LA PRINCESSE

Ma chère enfant, songe donc que tu me demandes là une chose impossible... Richon est mort, il faut que Richon soit vengé.

LA VICOMTESSE

Oh ! malheureuse ! malheureuse ! c'est moi qui aurai perdu celui que j'aime !

LENET

Madame !

LA PRINCESSE

Ah ! vous aussi, Lenet ?

LENET

Pardon, madame, il a été dit que la mort de M. Richon serait vengée sur un officier de l'armée royale.

LA PRINCESSE

Eh bien, M. de Canolles n'est-il pas un officier de l'armée royale ?

LENET

Si fait, madame ; mais cette espèce d'aventurier, ce gouverneur de la ville de Branne, ce M. de Cauvignac, est aussi un officier de l'armée royale.

LA PRINCESSE

Ah ! monsieur l'homme sévère ! c'est-à-dire que vous me demandez la vie de l'un et la mort de l'autre... Est-ce bien juste, cela ?

LENET

D'abord, il est juste, madame, quand un seul homme doit mourir, que l'on n'en fasse pas mourir deux : c'est bien assez de souffler une fois sur ce flambeau allumé par la main de Dieu et que l'on appelle la vie. Ensuite, il est juste, s'il y a un choix à faire, que l'honnête homme soit sauvé de préférence à l'intrigant...

LA PRINCESSE

Eh bien, mon vieil ami, sois content ! sois heureuse, ma douce Claire ! rassurez-vous tous deux : un seul mourra, puisque vous le voulez... Mais qu'on ne vienne pas me redemander la grâce de celui qui sera destiné à mourir.

LA VICOMTESSE

Oh ! merci, madame ! à partir de ce moment, ma vie et la

sienne sont à vous.

LENET

Et, en faisant ainsi, madame, vous serez à la fois juste et miséricordieuse ! ce qui, jusqu'à présent, n'avait été le privilège que de Dieu seul.

LA VICOMTESSE

Et maintenant, madame, puis-je le voir ? puis-je le délivrer ?

LA PRINCESSE

Le voir, oui ; le délivrer, non ; mais vous avez ma parole de princesse, Claire, allez la lui porter.

LA VICOMTESSE

Un mot de vous, madame, pour pénétrer dans cette forteresse ?

LA PRINCESSE, s'asseyant

Le voici !

(Pendant qu'elle écrit, la vicomtesse est à genoux et baise le bas de sa robe.)

LENET

Pourquoi les princes font-ils si rarement des heureux ? C'est cependant chose si facile à faire !

LA PRINCESSE

Parce qu'ils n'ont pas souvent près d'eux des conseillers comme vous, Lenet.

LA VICOMTESSE, emportant le laisser passer

Oh ! merci, madame, merci !

ACTE CINQUIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

La prison.

Scène première

Ravailly, Canolles, assis.

RAVAILLY

Monsieur de Canolles !... monsieur !...

CANOLLES, se retournant

Monsieur ?

RAVAILLY

Avez-vous besoin de souper ?

CANOLLES

Mais volontiers.

RAVAILLY

En ce cas, donnez vos ordres ; le geôlier est averti de vous faire faire telle chère qu'il vous conviendra.

CANOLLES

Vraiment ? Allons, il paraît que je serai traité honorablement tout le temps que je demeurerai ici. C'est toujours quelque chose.

RAVAILLY

J'attends !

CANOLLES

Ah ! c'est juste ! Pardon, votre demande m'avait suggéré certaines réflexions... Revenons à la matière... Oui, mon cher ami, je souperai, j'ai grand'faim ; mais je suis sobre, et un repas de soldat me suffira.

RAVAILLY

Maintenant, vous n'avez aucune recommandation à faire ?

CANOLLES

Aucune !

RAVAILLY

En ville ?

CANOLLES

En ville ? Pourquoi en ville ?

RAVAILLY

Oui, n'attendez-vous rien ?... Tenez, vous venez de me dire que vous êtes soldat ; je le suis aussi, agissez envers moi comme avec un camarade.

CANOLLES

Non, cher ami, je n'ai aucune recommandation à faire en ville ; je n'attends rien... Si fait, j'attends bien une personne, mais je ne puis vous la nommer. Quant à vos offres bienveillantes, merci, mon cher lieutenant ; si j'ai besoin de vous, je vous le dirai franchement.

RAVAILLY

Du moment que vous ne demandez qu'à souper...

CANOLLES

Eh bien ?

RAVAILLY

Vous allez être servi, monsieur... Adieu !

Scène II

Canolles, seul.

Comme il a l'air solennel à l'endroit du souper ! est-ce qu'on ne soupe pas en prison ?... Voilà que le souper, en tête-à-tête avec moi-même, me rappelle celui que je fis seul chez Biscarros le jour où Richon refusa de s'attabler avec moi... Pauvre Richon ! c'était un brave... La sottise que la guerre ! vivant hier, mort aujourd'hui ! Il se sera fait tuer sur ses canons, l'intrépide ! comme j'aurais fait à Saint-Georges sans ce maudit souterrain... Ah ! le contre-temps est fâcheux ; cette mort de Richon va redoubler les rigueurs de ma captivité, on ne me laissera plus courir la ville, plus de rendez-vous dans les beaux jardins ! Peut-être m'enverra-t-on croupir à quinze pieds sous terre, tandis que j'aurais pu vivre et m'épanouir au soleil, près d'une femme aimée. Poétique espérance changée en une brutale déception !

Plus de mariage même, à moins que Claire ne se contente de la chapelle d'une prison... Bah ! elle s'en contentera... On est aussi bien marié dans une chapelle que dans une autre. (Bruit, cris au dehors.) Ah ! voilà qu'on apporte mon souper.

Scène III

Deux soldats, apportant la table ;
Canolles, regardant à travers les barreaux de sa fenêtre.

CANOLLES

Quel diable de mouvement dans la ville ! où vont tous ces gens-là ? On dirait que c'est du côté de l'esplanade... Il n'y a cependant ni parade ni exécution à cette heure-ci... Ils courent tous du même côté... Enfin !... Bien, mon couvert est mis... (Il soupe.) Du Bordeaux !... il sera aussi bon pour ces braves gens que pour moi !... (Aux soldats.) Mes amis, buvez donc cette bouteille à ma santé ; je bois à la vôtre. (Il boit ; les soldats boivent tour à tour dans la bouteille.) Ils ne sont pas polis, mais ils boivent bien, on ne peut pas tout avoir.

RAVAILLY, entrant

Monsieur !... pardon !

CANOLLES

Ah ! très-bien... Vous venez souper avec moi ?

RAVAILLY

Je ne saurais avoir cet honneur, monsieur : je sors de table et je reviens...

CANOLLES

Pour me tenir compagnie ? C'est bien aimable à vous.

RAVAILLY fait signe aux
soldats de sortir ; ils sortent

Non, monsieur ; je viens vous demander si vous êtes catholique ou huguenot.

CANOLLES

Quelle idée ! pourquoi cela ?

RAVAILLY

Voici : nous n'avons qu'un chapelain catholique dans la pri-

son ; cela vous gênera si vous êtes de la religion...

CANOLLES

En quoi cela me gênera-t-il ?

(Il se lève.)

RAVAILLY, embarrassé

Mais pour faire vos prières.

CANOLLES

Oh ! soyez tranquille, je penserai à cela plus tard ; je ne fais mes prières que le matin, moi.

RAVAILLY

Soit, monsieur, soit !

(Il salue et sort.)

Scène IV

Canolles, puis la vicomtesse.

CANOLLES

De plus en plus solennel !... Ah çà ! mais ils se détraquent tous... Depuis la mort de ce pauvre Richon, tous ceux que je vois ont l'air d'idiots ou d'enragés... Cordieu ! je donnerais mon souper de demain pour apercevoir un visage raisonnable.

LA VICOMTESSE, se précipitant à son cou

Ah !

CANOLLES

Bon ! encore un fou !... Ah ! mais... Claire !... vous ici !... Oh ! pardonnez, pardonnez-moi de ne pas vous avoir devinée.

LA VICOMTESSE

Enfin !... enfin !... Oh ! mon Dieu, que je suis heureuse ! Merci ! merci, mon Dieu ! d'avoir pu le revoir encore.

CANOLLES

Encore ?... m'avoir revu encore ?... Et vous dites cela en pleurant ?... Eh ! mais vous ne devez donc plus me revoir ?...

LA VICOMTESSE

Oh ! ne riez pas, votre gaieté me fait mal ! ne riez pas, je vous en supplie !... j'ai eu tant de peine à venir près de vous !... Si vous saviez à quoi a tenu que je ne puisse venir !... sans Lenet, sans cet

ami excellent qui m'a fait accorder la permission de vous voir une demi-heure... Mais parlons de vous, mon ami. C'est donc vous que je retrouve, c'est donc bien vous ?

CANOLLES

Mais oui, c'est bien moi.

LA VICOMTESSE

Tenez, n'affectez pas ce maintien joyeux, c'est inutile. Je sais tout, on ne s'était pas caché de moi.

CANOLLES

Ah ! on ne s'était pas caché de vous ?

LA VICOMTESSE

On ne savait pas que je vous aime.

CANOLLES

Mon amie, je ne vois pas bien...

LA VICOMTESSE

Avouez que vous m'attendiez, que vous étiez mécontent de mon silence, que vous m'accusiez déjà.

CANOLLES

Je vous attendais, tourmenté, mécontent ; mais je ne vous accusais pas... Pourquoi l'eussé-je fait ? « Elle est retenue, me disais-je, par quelque circonstance plus forte que sa volonté... » Le plus grand malheur pour moi, c'est que notre mariage se trouvait différé, remis à huit jours, à quinze peut-être.

LA VICOMTESSE

Parlez-vous sérieusement ?

CANOLLES

Mais oui.

LA VICOMTESSE

Vous n'êtes pas plus effrayé que cela ?

CANOLLES

Effrayé ! de quoi ? Est-ce que, sans m'en douter, je cours un danger quelconque ?... Ah ! tout est possible !

LA VICOMTESSE

Le malheureux ! il ne savait rien.

CANOLLES

Ah ! ah ! il y a quelque chose... Non, je ne savais rien, je ne sais rien encore ; mais, comme je suis un homme, comme je suis votre ami, vous allez tout me dire ; n'est-ce pas, Claire ? Voyons, je vous en prie, parlez.

LA VICOMTESSE

Vous savez que Richon est mort ?

CANOLLES

Ah ! cela, oui, je le sais... Ah ! je comprends, je comprends mon arrestation, mon interrogatoire ; je comprends les offres de service de l'officier, le silence des soldats ; je comprends votre démarche, votre joie de me revoir, vos pleurs et les cris de cette foule qui va vers l'esplanade. Richon est mort, n'est-ce pas, et c'est sur moi qu'on vengera la mort de Richon ?

LA VICOMTESSE

Non, non, mon bien-aimé ; non, pauvre ami de mon cœur, non, tu ne seras pas sacrifié, chère victime !... Oh ! tu ne t'étais pas trompé. Oui, tu étais désigné, oui, tu allais périr ; tu as vu de bien près la mort, mon beau fiancé ! Mais, rassure-toi, nous pouvons parler de bonheur, d'avenir. J'ai sauvé ta vie, et je puis te consacrer la mienne ; ce n'est pas ton sang qui payera le sang de Richon.

CANOLLES

Quelqu'un mourra, dites-vous ? Oh ! chère amie, silence, silence ! c'est impossible.

LA VICOMTESSE

Oui, silence ! l'autre nous entendrait peut-être ; notre joie serait un crime.

CANOLLES

Qui donc mourra ? qui donc ?

Scène V

Les mêmes, Ravailly.

RAVAILLY

Madame, la demi-heure est expirée.

LA VICOMTESSE

Déjà !

CANOLLES

Déjà !

LA VICOMTESSE, à Ravailly

Oui, monsieur ! (À Canolles.) Voyons, au lieu de vous attrister ainsi, réjouissez-vous avec moi... Cette nuit, dans une heure peut-être, vous sortirez de prison, la grâce sera signée ; alors, sans perdre une minute, nous fuirons... Cette ville maudite m'épouvante... Riez donc. Adieu ! Oh ! non pas adieu, au revoir, au revoir !

Scène VI

Canolles, Ravailly.

CANOLLES

Ah ! mon cher Ravailly !

RAVAILLY

Maintenant, monsieur, il ne suffit pas d'être heureux, il faut être compatissant.

CANOLLES

Compatissant ?

RAVAILLY

Oui ; votre voisin, l'autre gouverneur, il demande à vous voir.

CANOLLES

L'autre gouverneur ?

RAVAILLY

Le gouverneur qui a été pris comme vous, le pauvre homme qui va mourir.

CANOLLES

Il demande à me voir ?

RAVAILLY

Y consentez-vous ?

CANOLLES

Si j'y consens ?... Oh ! je crois bien, oui, pauvre infortuné ! je l'attends, je lui ouvre mes bras ; je ne le connais pas, mais

n'importe !

RAVAILLY

Oh ! il vous connaît bien, lui.

CANOLLES

Ah !... Sait-il sa condamnation ?

RAVAILLY

Je ne crois pas.

CANOLLES

Oh ! laissez-le ignorer, mon Dieu ! Allez vite me le chercher, monsieur ; je vous en prie, allez vite.

RAVAILLY

J'y vais. Au revoir.

CANOLLES

Vous me le ramènerez, vous resterez avec nous.

RAVAILLY

Non, je rentre au poste. À partir de onze heures, les geôliers seuls règnent en maîtres dans la prison. Le vôtre est prévenu, il sait que votre compagnon sera chez vous, il viendra l'y prendre au moment... Ainsi, quand vous le verrez venir...

CANOLLES

C'est affreux !

RAVAILLY

Au revoir, quand vous serez libre.

CANOLLES

Merci ! (Ravailly sort.) Mon Dieu ! faites que le malheureux ne vienne pas me reprocher mon bonheur !

Scène VII

Canolles, Cauvignac.

CAUVIGNAC

Monsieur l'officier, grand merci ! C'est M. de Canolles qui est là ?

RAVAILLY, derrière la porte

Oui.

CANOLLES

Sa voix me fait mal.

CAUVIGNAC

Monsieur le baron, permettez !

CANOLLES

Eh ! monsieur, c'est vous ?

CAUVIGNAC

Vous me reconnaissez ?

CANOLLES

Pardieu ! si je reconnais l'homme qui m'a fait deux fois de suite tant de chagrin : la première à Jaulnay, la seconde à Chantilly... Je crois bien que je vous reconnais !

CAUVIGNAC

Vous êtes bien bon, merci ! Eh bien, que pensez-vous de la situation précaire, hein... difficile ?... Est-ce que, de votre cachot, vous n'avez pas vu, comme je l'ai vu du mien, tous ces lourdauds qui courent vers un certain endroit qui doit être l'esplanade ? Vous connaissez l'esplanade, mon cher monsieur, et vous savez à quoi elle sert ?

CANOLLES

À passer des revues, oui !

CAUVIGNAC, à part

Allons, encore un qui s'abuse sur sa position... Il faut le préparer un peu, lui adoucir la pente... (Haut.) Monsieur, mon cher monsieur, vous voyez les choses un peu trop en beau... Des revues, des revues, c'est faible... Je crois qu'il s'agit de quelque chose de mieux : une petite exécution, par exemple.

CANOLLES

Allons donc !

CAUVIGNAC

Ah ! vous êtes rassuré, vous ? Tant mieux ! vous n'avez pas les mêmes raisons que moi d'avoir...

CANOLLES

D'avoir peur !

CAUVIGNAC

D'être inquiet... Ah ! ne vous vantez pas trop de votre affaire, elle n'est pas superbe, allez... Mais, si je dois le dire, la vôtre ne fait rien à la mienne, et la mienne est terriblement embrouillée. Savez-vous bien qui je suis ?

CANOLLES

Voilà une question singulière !... Vous êtes le capitaine Cauvignac, gouverneur de...

CAUVIGNAC

De Branne, oui... pour le moment ; mais je n'ai pas toujours porté le nom de Cauvignac, je n'ai pas toujours été gouverneur de Branne.

CANOLLES

Ah ! comment donc vous appelait-on, quand on ne vous appelait pas Cauvignac ?

CAUVIGNAC

Par exemple, un jour que je ne m'appelais pas Cauvignac, je me suis appelé le baron de Canolles, comme vous.

CANOLLES

Hein ?

CAUVIGNAC

Oui, je comprends, vous vous demandez si je suis bien dans mon bon sens.

CANOLLES

Ma foi, oui !... à moins que vous ne m'expliquiez...

CAUVIGNAC

Eh bien, un seul mot... Mon vrai nom est Roland de Lartigues... Nanon est ma sœur.

CANOLLES

Vous, le frère de Nanon ? vous ?... Ah ! pauvre garçon !

CAUVIGNAC

Eh bien, oui, pauvre garçon, très-pauvre garçon !... car, outre une foule de petits désagréments qui vont résulter du procès qu'on va me faire ici, j'ai la disgrâce de m'appeler Roland de Lartigues, et d'être le frère de Nanon...

CANOLLES

Et qu'est devenue Nanon, monsieur de Cauvignac ? que fait-elle ?

CAUVIGNAC

Oh ! pardieu ! elle pleure... non pas sur moi, elle ignore mon arrestation, mais sur vous, dont elle doit connaître le sort, à l'heure qu'il est.

CANOLLES

Tranquillisez-vous, Lenet ne dira pas que vous êtes le frère de Nanon, M. de la Rochefoucauld n'a pas de motifs de vous perdre, on ne saura rien de tout cela.

CAUVIGNAC

Soit ; mais on saura une chose : on saura, par exemple, que c'est moi qui ai donné à M. Lenet certaine signature de M. d'Épernon, et que cette signature a causé... Bah ! oublions ! oublions !

CANOLLES

Voyons, monsieur de Cauvignac, du courage !

CAUVIGNAC

Eh ! pardieu ! croyez-vous que j'en manque ? Vous me verrez au fameux moment, quand nous irons faire un tour sur l'esplanade... Pour moi, une chose me taquine : serons-nous fusillés, décapités ou pendus ?

CANOLLES

Que dites-vous là ! des gens d'épée...

CAUVIGNAC

Eh bien, est-ce que Richon n'était pas un homme d'épée ?... Cela ne l'a pas empêché d'être pendu.

CANOLLES

Pendu !... Richon ! un soldat ?... Oh ! mon Dieu !

CAUVIGNAC

Vous ne saviez pas cela ? Jugez de la situation à présent. Oui, pendu ! j'étais à Libourne quand on a fait le procès de ce pauvre Richon. Eh bien, procès, jugement, exécution, le tout a duré dix minutes. Nous sommes déjà en retard, nous autres.

CANOLLES

Qu'est-ce que cela ? on vient !

CAUVIGNAC

Diab!e !

CANOLLES

J'avais demandé du vin, le geôlier l'apporte peut-être.

CAUVIGNAC

Ah ! il y a encore cela. Si le geôlier entre avec des bouteilles, cela va bien ; mais, s'il vient les mains vides...

Scène VIII

Les mêmes, le geôlier, puis la vicomtesse.

LE GEÔLIER

Lequel de vous deux est le baron de Canolles ?

CANOLLES et CAUVIGNAC

Ah ! diab!e !

CANOLLES

J'ai porté ce nom trente ans, c'est assez connu pour que je n'hésite pas à l'avouer.

CAUVIGNAC

Moi, je l'ai porté trois heures, et cela suffit pour me donner beaucoup d'inquiétude.

CANOLLES

Je suis M. de Canolles.

LE GEÔLIER

Vous étiez gouverneur de place ?

CANOLLES

Oui.

CAUVIGNAC

Et moi aussi... sans compter que je me suis appelé Canolles, comme monsieur... Ah ! expliquons-nous bien, et pas de méprise ; c'est assez de ce qui m'est arrivé avec Richon sans que je fasse tuer encore un homme.

LE GEÔLIER, à Canolles

Ainsi, Canolles est le nom que vous portez maintenant ?

CANOLLES

Oui.

LE GEÔLIER, à Cauvignac

Et vous, vous vous êtes appelé autrefois Canolles ?

CAUVIGNAC

Hélas ! oui.

LE GEÔLIER

Et vous êtes tous deux gouverneurs de place ?

CANOLLES et CAUVIGNAC

Tous deux !

LE GEÔLIER

Heureusement que j'ai une dernière question à vous faire, et cette question éclairera tout.

CAUVIGNAC

Aïe !... Faites votre question.

LE GEÔLIER

Lequel de vous deux est le frère de Nanon de Lartigues ?

CAUVIGNAC, à Canolles

Qu'est-ce que je vous disais, que ce serait par là que l'on m'attaquerait !

CANOLLES

Oh !

LE GEÔLIER

Eh bien ?

(La vicomtesse entre.)

CAUVIGNAC

Et si c'était moi qui fusse le frère de mademoiselle Nanon, que me diriez-vous ?

LE GEÔLIER

Je vous dirais de me suivre.

CAUVIGNAC

Peste ! merci !

CANOLLES

Mademoiselle Nanon m'a aussi appelé son frère.

LE GEÔLIER

Ah ! tâchez de vous entendre, messieurs, la chose en vaut la peine : il y va de vie et de mort.

CANOLLES

Raison de plus, monsieur, pour que je réclame mon nom de Canolles.

CAUVIGNAC

Et moi, monsieur, mon titre de frère de Nanon.

CANOLLES

Cependant...

LA VICOMTESSE

Mon ami ! mon ami !

CANOLLES

Vous !... vous !... Elle ici !

LE GEÔLIER

Voyons, hâtons-nous, messieurs, que je sache à quoi m'en tenir.

CAUVIGNAC

Tiens, comme vous êtes pressé !

LA VICOMTESSE, à Canolles

Monsieur !... et moi ?... et ma vie ?... et tout notre avenir ?... et cette grâce que j'ai là, monsieur ?... Oh ! vous ne m'aimez donc pas ? Mais vous ne pouvez pas dire que vous êtes le frère de cette femme ; ne mentez pas, monsieur, ne mentez pas !

CAUVIGNAC

Allons, allons, j'ai dans ma vie assez fait payer les autres ; à mon tour de payer aujourd'hui.

CANOLLES, à part

Le malheureux !

LA VICOMTESSE

Laissez-le partir, laissez cet homme l'emmener.

LE GEÔLIER

Allons, qu'on se décide !

CAUVIGNAC

Holà ! notre ami, doucement... Cher compagnon, me voilà fixé

sur un point, c'est que je passe le premier.

LE GEÔLIER

Allons, monsieur !

CAUVIGNAC

Patience, vous ! vous êtes fatigant, mon brave homme... Cher frère, cher beau-frère... Madame, mille compliments... Ah ! madame, monsieur me rendra cette justice de dire que ce n'est pas moi qui vous l'enlèverai.

CANOLLES

Adieu !

CAUVIGNAC

Un mot, venez-vous ?

CANOLLES

Dites !

CAUVIGNAC

Pardon, madame ! (À Canolles.) Priez-vous quelquefois ?

CANOLLES

Oui.

CAUVIGNAC

Eh bien, quand vous priez, dites un *Pater* et un *Ave* pour moi ! (Au geôlier.) C'est moi qui suis le frère de mademoiselle Nanon de Lartigues, son vrai frère. Marchez, mon brave.

(Ils sortent.)

Scène IX

Canolles, la vicomtesse.

LA VICOMTESSE

Nous, partons, mon ami ! partons !

CANOLLES

Oui, partons ! (On entre.) Qu'est cela ?

Scène X

La Rochefoucauld, Lenet, Canolles, la vicomtesse, officiers.

LA VICOMTESSE, à la Rochefoucauld

Monsieur, voici l'ordre d'élargir M. de Canolles.

LA ROCHEFOUCAULD

Très-bien, madame. Monsieur est libre.

LA VICOMTESSE

Venez, mon ami.

CANOLLES

Partons ; messieurs !

(Il salue.)

LENET

Allez vite !

LA ROCHEFOUCAULD

Ne m'a-t-on pas dit qu'une autre personne était dans ce cachot avec M. de Canolles ?

L'OFFICIER

Oui, monseigneur.

LENET, bas, à Canolles

Partez donc !

LA VICOMTESSE, aux officiers rangés en haie

Permettez, messieurs !

LA ROCHEFOUCAULD

Pardon, madame...

LA VICOMTESSE

Quoi donc, monsieur le duc ?

LA ROCHEFOUCAULD

C'est que je ne vois pas l'autre prisonnier.

LENET

On l'aura reconduit dans son cachot, au no 3.

LA VICOMTESSE

Monsieur, il ne sert à rien que j'attende ; madame la princesse a signé la liberté de M. de Canolles.

LA ROCHEFOUCAULD

Oui, certes !

LA VICOMTESSE

Eh bien, voici l'ordre ; le reconnaissez-vous ?

CANOLLES

Laissez donc, madame. M. le duc accomplit les formalités.

LENET, bas

Partez ! partez !

LA VICOMTESSE

Oh ! mais venez, venez donc !

UN OFFICIER

Le n° 3 est vide, le prisonnier n'y est plus.

LA ROCHEFOUCAULD

Ah ! ah ! vous voyez !... Fermez, messieurs !

LA VICOMTESSE

Monsieur...

CANOLLES, à part

Je devine tout ! Nanon veillait sur moi, Nanon m'avait désigné à M. d'Épernon comme son frère... Nanon ignorait l'arrestation de Cauvignac, elle l'a fait libre, je suis mort.

LA VICOMTESSE

Je passerai ! je passerai, vous dis-je ! j'ai l'ordre, l'ordre est au nom de monsieur, je passerai.

LA ROCHEFOUCAULD

Madame, cela ne me regarde plus ; madame la princesse a fait grâce à l'un des prisonniers, mais elle veut punir l'autre ; cet autre ayant disparu...

LA VICOMTESSE

Oh !

LENET

Monsieur le duc !

LA VICOMTESSE

Vous désobéissez à Son Altesse.

LA ROCHEFOUCAULD

Non, madame ; mais je vais la faire prévenir de ce qui arrive, j'y vais.

LENET, bas, à la vicomtesse

Ne le laissez pas aller.

LA VICOMTESSE, à Lenet

Oh ! non !... (Au duc.) Pourquoi vous ?

LA ROCHEFOUCAULD

C'est vrai, madame ; vous alors... Qui peut plus que vous sur l'esprit de la princesse ?

LENET, bas, à la vicomtesse

N'y allez pas.

LA ROCHEFOUCAULD

Eh bien, partez-vous, madame ?

LA VICOMTESSE

Je ne quitterai pas monsieur.

L'OFFICIER, à Canolles

Monsieur de Canolles, éloignez-la !

CANOLLES, bas

Je comprends ! (Haut.) Écoutez, chère Claire, j'ai grande confiance en M. le duc ; mais, je l'avoue, j'ai plus grande confiance encore en vous ; ce... ce que madame la princesse refuserait à un autre, elle ne le refusera pas à la vicomtesse de Cambes.

LA VICOMTESSE

C'est vous qui me le dites !

CANOLLES

C'est moi qui vous le dis.

LA VICOMTESSE

J'y vais ! Lenet ! Lenet ! jurez-vous de ne pas le quitter ?

LENET

Je ne le quitterai pas, je le jure.

LA VICOMTESSE

Merci ! je reviens !

CANOLLES

Adieu !

LENET

Embrassez-la donc !

CANOLLES, l'embrassant

Claire !

LA VICOMTESSE

Laisse-moi courir chez la princesse, laisse-moi ! (Du fond.) Je reviens ! je reviens !

(Elle part.)

LA ROCHEFOUCAULD, à Canolles

Monsieur, nous vous attendons.

CANOLLES

Moi ?... Mais on n'attend donc pas le retour de madame de Cambes ?

LA ROCHEFOUCAULD

On vous a laissé éloigner la femme que vous aimez, c'est tout ce que l'on pouvait faire.

CANOLLES, à Lenet

Je comprends, je ne la verrai plus ! quand vous m'avez dit de l'embrasser, c'était donc pour la dernière fois ?

RAVAILLY

On dirait qu'il pleure !

CANOLLES

Orgueil ! seul et unique courage qui soit réel, viens à mon secours ! moi, pleurer une chose aussi futile que la vie ?... Allons donc ! comment ai-je fait au fort Saint-Georges, quand mille morts me menaçaient ?... J'ai combattu, j'ai ri. (Entrée des gardes.) Eh bien, aujourd'hui comme ce jour-là, si je ne combats pas, du moins rien ne m'empêchera de rire... Pardon, messieurs, il m'a fallu une minute pour m'accoutumer à la mort ; si c'est trop, excusez-moi, messieurs, de vous avoir fait attendre... Quand vous voudrez ; c'est moi qui vous attends.

(Il appelle Lenet, lui prend le bras et sort avec lui.)

DIXIÈME TABLEAU

L'esplanade. – Il fait nuit.

Scène première

Nanon et Courtanvaux, sur la contrescarpe ;
 les aides de l'exécuteur, mangeant au pied de la potence ;
 Cauvignac et le geôlier, descendant par le chemin couvert.

NANON

Rien encore !... Mon ami, vous avez bien remis la lettre à
 l'avocat du roi lui-même ?

COURTANVAUX

À lui-même.

NANON

Et il a été à la prison tout de suite ?

COURTANVAUX

À l'instant !

NANON

Et il est revenu, vous disant de me rassurer ?

COURTANVAUX

Il est revenu, me disant qu'il répondait de tout.

NANON

Ainsi, M. de Canolles, mon frère, devait fuir par la poterne ?

COURTANVAUX

Par la poterne.

NANON

À côté de l'esplanade ?

COURTANVAUX

À côté de l'esplanade.

NANON

C'est bien ici, n'est-ce pas ?

COURTANVAUX

Voici la poterne, voici l'esplanade.

NANON

Oui, c'est vrai, et les terribles apprêts du supplice...

(La sentinelle, sur l'esplanade, a cru entendre

parler ; elle s'approche et regarde.)

COURTANVAUX

Silence, madame ! la sentinelle nous a entendus, et, si elle nous voyait...

LA SENTINELLE

Eh ! là-bas, de l'autre côté du fossé, y a-t-il quelqu'un ? (Courtanvaux et Nanon se cachent et restent muets.) Je me trompais !

(Elle continue sa promenade.)

Scène II

Les mêmes, Cauvignac, le geôlier.

CAUVIGNAC

Eh ! un instant, l'ami ! où me menez-vous ?

LE GEÔLIER

Venez !

CAUVIGNAC

Venez ! c'est bientôt dit : on aime à savoir où l'on va.

LE GEÔLIER

Venez, vous dis-je ! nous y sommes.

CAUVIGNAC

Où cela ?

LE GEÔLIER

À la poterne.

CAUVIGNAC

À la poterne ?

LE GEÔLIER

Une seconde...

CAUVIGNAC

Que faites-vous ?

LE GEÔLIER

J'éteins ma lanterne.

CAUVIGNAC

Nous n'y verrons plus.

LE GEÔLIER

Bah ! et les étoiles ?

CAUVIGNAC

Comment, les étoiles ?

LE GEÔLIER, ouvrant la porte

Oui !

CAUVIGNAC

Mais qu'est-ce que ceci ? Que c'est noir ! ça m'a l'air de l'Achéron.

LE GEÔLIER

Ce sont les fossés de la ville.

NANON

Il me semble que j'ai entendu...

COURTANVAUX

Le bruit d'une porte, d'est-ce pas ?

NANON

Chut !

(Elle s'approche du bord.)

CAUVIGNAC

Les fossés... Ah !

LE GEÔLIER

Savez-vous nager ?

CAUVIGNAC

Oui... non... si... c'est-à-dire... Mais pourquoi diable me demandez-vous cela ?

LE GEÔLIER

C'est que, si vous ne savez pas nager, nous serons forcés d'attendre le bateau qui stationne là-bas ; or, c'est un quart d'heure perdu, et, pendant ce quart d'heure, on peut s'apercevoir de votre fuite et nous rattraper.

CAUVIGNAC

Ah çà ! mais je fuis donc ? mais nous nous sauvons donc ?

LE GEÔLIER

Pardieu ! certainement que nous nous sauvons.

CAUVIGNAC

Et où cela ?

Où vous voudrez.
LE GEÔLIER

Je suis donc libre ?
CAUVIGNAC

Libre comme l'air.
LE GEÔLIER

Ah !
CAUVIGNAC

(Il saute à l'eau.)

COURTANVAUX

Il me semble que je vois deux ombres.

NANON

Et moi, j'entends des voix.

CAUVIGNAC, de l'autre côté

Ouf ! m'y voilà... Cher geôlier de mon cœur, Dieu vous récompensera.

NANON

Est-ce vous, mon ami ?

CAUVIGNAC

En effet, il y a quelqu'un.

NANON

Est-ce vous ?

CAUVIGNAC, bas

La voix de ma sœur ! (Haut.) Oui, c'est moi !

NANON, à Courtanvaux

Laissez-là les armes, et faites avancer les chevaux.

COURTANVAUX

Oui.

NANON

Ô mon Dieu ! je vous rends grâce, il est sauvé. (Reconnaissant son frère.) Cauvignac !

CAUVIGNAC

N'était-ce pas moi que vous attendiez ?

NANON

Malheureux ! où est M. de Canolles ?

CAUVIGNAC

Mais en prison, à ce que je suppose.

NANON

Non, non, pas en prison, car le voilà ! le voilà ! (Le peuple force les sentinelles, et vient se placer pour voir l'exécution.) Oh ! malheureuse que je suis !

CAUVIGNAC

Eh bien, pour la première fois que j'ai eu de la conscience, il faut avouer que la chose a assez mal tourné.

NANON

Canolles ! Canolles !

CAUVIGNAC

Attendez, peut-être tout n'est-il pas perdu.

NANON

Oh !

LA SENTINELLE

Qui vive ?

CAUVIGNAC

Silence !... Pauvre garçon, c'est lui qui va être pendu !

Scène III

Les mêmes, Lenet, Canolles, l'officier, peuple, soldats.

CANOLLES

Oh ! je voudrais bien cependant la voir encore une fois !

LENET

Voulez-vous que j'aille vous la chercher ? voulez-vous que je l'amène ?

CANOLLES

Oh ! oui ! oui !

LENET

Eh bien, j'y cours ; mais vous la tuerez !

CANOLLES

Non, restez !

RAVAILLY, à Canolles

Que dites-vous, monsieur ?

CANOLLES

Je dis que je ne croyais pas qu'il y eût si loin de la prison à l'esplanade.

LENET

Hélas ! ne vous plaignez pas, monsieur, car vous êtes arrivé.

CANOLLES

C'est bien !... (Il ôte son manteau, le donne à un soldat et embrasse Lenet.) Allons !... (Il monte les premières marches, puis, relevant la tête, il s'écrie.) Qu'est-ce que je vois là-bas ? qu'est-ce que cette chose lugubre et informe que je distingue à peine dans la nuit ? (Aux soldats qui sont montés devant lui.) Éclairez donc ! Mais je ne me trompe pas, c'est la hideuse silhouette d'un gibet ! mais ce n'est pas ce que j'ai le droit d'attendre, cela, messieurs ! Ce n'est pas l'échafaud, ce n'est pas la hache, ce n'est pas le billot.

(Ses yeux se tournent vers Ravailly.)

RAVAILLY

Hélas ! monsieur !

CANOLLES

Où est M. le duc de la Rochefoucauld ? Je veux parler au duc de la Rochefoucauld !

LENET

Que voulez-vous lui dire ?

CANOLLES

Je veux lui dire que je suis gentilhomme, tout le monde le sait, le bourreau lui-même ne l'ignore pas... Je suis gentilhomme, j'ai le droit d'avoir la tête coupée !

RAVAILLY

Hélas ! monsieur, le roi a fait pendre Richon, et il s'agit ici de représailles.

CANOLLES

Je ne demande pas grâce, je demande justice ! Ah ! l'on ne se contente pas seulement de ma mort, on veut que cette mort soit infamante ! Il y a des gens qui m'aiment, messieurs. Eh bien, dans le cœur de ces gens-là, vous allez imprimer à jamais, avec le souvenir de ma mort, l'ignoble image d'un gibet... Ah ! pas une

arme !... (Allant à Ravailly.) Monsieur, vous êtes officier, vous êtes gentilhomme ; monsieur, par grâce, par pitié, un coup d'épée, monsieur, un coup d'épée, une balle de mousquet, ce que vous voudrez, pourvu que ce soit quelque chose qui tue !... Ah ! je ne veux pas mourir de la mort des misérables, des assassins, de la mort des lâches ! je ne le veux pas, je ne le veux pas !

(Il gagne du côté du peuple, Lenet vient près de lui.)

NANON, au geôlier

Mon ami, ma fortune pour rentrer dans la ville ; conduis-moi.

CAUVIGNAC

Que voulez-vous ?

NANON

Ils me détestent, ils me haïssent, ils m'exècrent, je vais me livrer à sa place... Pour m'avoir, ils le lâcheront.

CAUVIGNAC, l'arrêtant

Ma sœur ! ma sœur !

CANOLLES

Mes amis, mes amis, un couteau ! un couteau ! jetez-moi un couteau, par grâce, par pitié !

LA VICOMTESSE, dans le lointain

Que je le revoie au moins avant de mourir !

(Canolles et madame de Cambes se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

TOUS DEUX

Oh !...

NANON

Mon Dieu, sauvez-le, fût-ce pour elle !

(Le bourreau s'approche et touche l'épaule de Canolles.)

CANOLLES

C'est bien, me voilà ; faites votre office !

NANON

Un regard pour moi ! un seul regard !

CAUVIGNAC, à Courtanvaux

Retenez cette femme. (Il prend une carabine derrière un arbre.)

Monsieur de Canolles ! monsieur de Canolles !

CANOLLES, s'arrêtant

Je comprends !... (Il découvre sa poitrine, Cauvignac fait feu ; Canolles chancelle et tombe en disant.) Merci !... (Appelant.) Claire ! Claire !...

LA VICOMTESSE

Oh !

(Elle se précipite sur le corps.)

NANON

Plus heureuse que moi jusqu'à la fin !

DISTRIBUTION

Le baron de Canolles	M. Mélingue
Le duc d'Épernon	M. Roger
Le duc de la Rochefoucauld	M. Georges
Richon	M. Peupin
Cauvignac	M. Pierron
Ravailly	M. Bonnet
Barrabas	M. Boutin
Lenet, conseiller de la princesse de Condé	M. Boileau
Pompée, écuyer de la vicomtesse de Cambes	M. Barré
Castorin, laquais de M. de Canolles	M. Colbrun
Biscarros, cuisinier	M. Alexandre
Courtanvaux, écuyer de M. le duc d'Épernon	M. Morel
Un officier	M. Berthollet
Un passeur	M. Paul
Ferguzon	M. Désiré
Fricotin	M. Serres
Carrotel	M. Armand
La vicomtesse de Cambes	M ^{me} Person
Nanon de Lartigues	M ^{me} Rey
La princesse de Condé	M ^{me} Daubrun
La douairière	M ^{me} Fontenay
Madame de Tourville	M ^{me} Astruc
Francinette, suivante de Nanon	M ^{me} Racine
Un bourreau, soldats, hommes et femmes du peuple.	